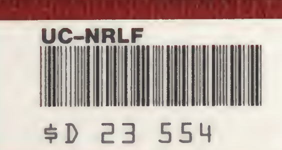
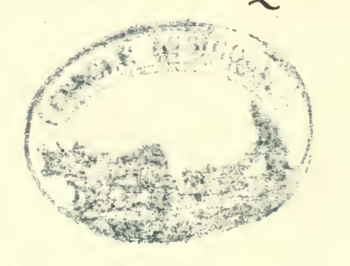






LES RÉVOLUTIONS

DU MEXIQUE



BEAUGENCY. — IMPRIMERIE DE F. RENOU.

GABRIEL FERRY

LES RÉVOLUTIONS DU MEXIQUE

PRÉFACE

PAR

GEORGE SAND





PARIS

E. DENTU
17 et 19
GALERIE D'ORLÉANS, PALAIS ROYAL

LIBRAIRIE CENTRALE
24
BOULEVARD DES ITALIENS

MDCCCLXIV

BERNARD MOSES

PRÉFACE

PAR

GEORGE SAND

PRÉFACE

GABRIEL FERRY

ET

LES RÉVOLUTIONS DU MEXIQUE.

Gabriel Ferry de Bellemare ne doit pas être considéré seulement comme un artiste; il eut le double mérite d'être un conteur attachant, et un voyageur véridique.

Ses récits ont donc une sérieuse valeur; sa fiction sert de piédestal à des observations dont l'histoire

des mœurs peut largement faire son profit, et aujourd'hui surtout ils donnent la mesure de ce que la France retirera de son intervention dans les affaires du Mexique.

... Gabriel Ferry naquit à Grenoble en 1809; son père était engagé dans des affaires commerciales avec le Nouveau-Monde; après avoir achevé d'excellentes études au collége de Versailles, Gabriel fut envoyé à Mexico[1] dans la maison de commerce de son père. Mais Gabriel Ferry fut bientôt emporté par l'ardeur de connaître et de posséder en artiste ce monde si bizarre, si pittoresque et si révoltant; cette civilisation qu'il a lui-même qualifiée de *douteuse* et dont il a décrit les drames terribles ou burlesques avec tant de verve et d'exactitude!

Il voulut bientôt parcourir le Mexique tout entier, et même pénétrer dans l'immense désert qui le sé-

[1] A la fin de 1830.

pare, au Nord, des États-Unis, où Cooper, dont il devait un jour devenir l'émule, a placé tant de scènes de ses admirables romans.

Une affaire importante, que son père avait nouée avec la Californie, alors presque entièrement sauvage, lui permit de traverser la Sonora, de voir ensuite les quelques huttes qui devaient être, vingt ans plus tard, la ville de San-Francisco, de pénétrer dans le désert, après avoir navigué quelque temps dans le golfe de Californie, de revenir sur ses pas à travers les dangers de ces routes *mal hantées*, d'explorer une partie du littoral, enfin de consacrer quatorze mois à une promenade de *quatorze cents lieues* à cheval.

. . . . Acteur ou témoin oculaire de toutes ces aventures qu'il a racontées plus tard; il se piquait de n'avoir presque rien inventé, et de devoir autant à la fidélité de sa mémoire qu'à la fécondité de son ima-

gination. Cette double faculté était en lui pourtant, et ses riches observations se rattachent généralement au fil conducteur d'une fiction ingénieuse, et toujours originale. Il écrit bien ; il est sobre et rapide, il a de l'*humour*, il voit vite et comprend tout. Il est observateur exact et peintre suffisamment coloré; aussi la popularité ne lui a pas fait défaut, et c'est justice.

Plus tard, en 1840, Ferry vit et parcourut l'Espagne, au plus fort de la guerre civile qui désolait alors ce beau pays; les Carlistes et les Christinos lui rappelèrent souvent à la mémoire des exploits dont il avait été témoin, quelques années auparavant, sur les routes de la Sonora.

Il n'écrivit que durant les cinq dernières années de sa vie, et son début dans la *Revue des deux Mondes*[1] fut

[1] En 1850-51, il a écrit sur la peinture un compte-rendu du Salon de cette année. — Cet essai a été remarqué.

très-apprécié. Il ne songeait pas encore à faire des romans : il esquissa d'une main ferme les événements et les personnalités historiques qui l'avaient frappé, et qu'il avait été à même de bien étudier. — Il écrivit ensuite les *Scènes de la Vie sauvage au Mexique*, celles de *la Vie mexicaine proprement dite*, et celles de *la Vie militaire*[1].

Ses souvenirs prirent alors la forme du roman : le *Coureur des Bois*, *Costal l'Indien*, *les Squatters*, *Tancrède de Chateaubrun*, *la Chasse aux Cosaques*, *la Clairière du Bois des Hogues*, eurent un grand retentissement et captèrent toutes les classes de lecteurs. Il n'écrivait pourtant qu'à ses moments perdus, car il était homme d'action avant tout et il rêvait toujours les expéditions lointaines.

Il avait acheté une charge de courtier d'assu-

[1] Ces trois séries de scènes forment trois volumes qui comptent aujourd'hui plusieurs éditions.

rances maritimes, dont il se démit pour devenir directeur d'une compagnie créée dans le même but.

A la fin de 1851, le Gouvernement français lui confia la mission d'aller recevoir à San-Francisco les nombreux émigrants que la fièvre de l'or entâssait sans prévoyance et sans ressource sur les rivages californiens.

C'était une mission honorable, délicate, presque héroïque. Les difficultés et les périls qu'elle comportait tentèrent le généreux explorateur. Il partit, hélas! pour ne plus jamais aborder!!!

Le 2 janvier 1852, il s'embarquait à Southampton, à bord de l'*Amazône*, magnifique paquebot de la compagnie Anglaise. Quarante-huit heures après, on venait à peine de perdre de vue les

côtes d'Angleterre que l'incendie envahissait l'*Amazône*[1].

Deux chaloupes où l'on se précipita pêle-mêle furent submergées, une troisième ne contint plus que vingt passagers, mais Gabriel Ferry n'y était pas ! ! !

Il avait prévu et constaté le sort des deux premières embarcations; il ne s'était point hâté de profiter de la dernière chance de salut, et quand cette barque fut pleine, il répondit à ceux qui le pressaient d'y prendre place : — « *Mourir pour mourir, j'aime autant rester ici !* » — Il prit ce parti avec une tranquillité extraordinaire, peut-être avec le sentiment secret d'un dévouement héroïque : on le lui a attribué : sa fermeté d'âme durant les angoisses du drame de l'incendie a autorisé ses compagnons à le penser

[1] Voir sur cet horrible désastre toutes les feuilles du commencement de janvier 1852.

et à le dire, car cette terrible et noble mort est déjà passée à l'état de légende.

La chaloupe qui portait les derniers débris de l'équipage, et qui errait au hasard dans les ténèbres sur une mer houle se entendit vers cinq heures du matin une explosion terrible : c'était l'*Amazône* qui sautait avec le reste de ses passagers.

Ferry plus égoïste ou moins stoïque eût pu être sauvé, car la barque fut rencontrée, et les passagers recueillis au bout de quelques heures par une galiote hollandaise.

. . . .

Les études contenues dans ce volume posthume, ont été conservées manuscrites jusqu'à ce jour, parce que la famille de Ferry n'avait pas trouvé encore à leur publication une opportunité suffisante.

Quelques fragments seulement de ces travaux historiques ont été imprimés dans divers recueils du vivant de l'auteur [1].

Aujourd'hui, réunies en faisceau et complétées par les notes manuscrites de Gabriel Ferry, ces biographies à la Plutarque, étudiées sur nature, écrites d'un style nerveux et coloré, forment une véritable histoire des Révolutions du Mexique, une histoire que ne peuvent se dispenser de consulter tous les hommes qui voudront comprendre l'état présent de ce beau pays, et juger sainement de son avenir.

Avec quel intérêt ne lira-t- pas les vicissitudes étranges de l'expédition de Xavier Mina; — les manœuvres politiques et militaires de cet égoïste Padre Torrès, qui compromit la révolution Mexicaine pour

[1] Notamment dans le *Courrier français*.

avoir voulu la confisquer à son profit en laissant en péril son principal auxiliaire l'héroïque Mina?

L'histoire de l'Empereur *Iturbide* n'est pas moins accidentée, moins dramatique et moins féconde en enseignements pour les hommes de tous les partis.

Mais le récit dans lequel l'écrivain s'élève à la plus grande hauteur comme historien, c'est celui de la vie de Santa Anna, c'est l'étude de ce caractère si singulièrement formé des éléments les plus opposés, de cette âme romaine si fortement trempée, qui animait, par un singulier jeu de la nature, un corps sujet à des accès de sybaritisme chronique.

Les luttes de ce héros étrange, tour à tour fanatique de la légalité et vainqueur implacable, contre le généreux et magnanime Bustamente, qui eut la gloire de conclure avec l'Espagne le traité de paix

dans lequel l'indépendance du Mexique fut proclamée et reconnue, ces luttes dramatiques et fécondes en incidents bizarres sont racontées avec cette verve entraînante qui sait prêter aux événements historiques tout l'intérêt du roman le plus mouvementé. On sent que l'auteur n'apprécie pas moins les vertus et les tentatives pacifiques du président ami des Arago, et les talents d'un homme d'État de la taille de Don Lucas Alaman, que le courage entreprenant et la bravoure téméraire des célèbres guerilléros qui les ont précédés.

Avec quelle vérité et quel éclat de couleur Gabriel Ferry sait peindre le théâtre si mobile et la mise en scène si brillante de ces drames révolutionnaires du Mexique, on le devine aisément quand on a lu les beaux livres auxquels il a dû sa légitime célébrité.

Dans ses autres ouvrages pourtant on ne l'a connu

que voyageur et romancier; celui-ci nous fait apprécier et regretter en lui un remarquable talent d'historien.

GEORGE SAND.

Nohant, 14 août 1863.

NOTICE SUR LA VIE

ET LES OUVRAGES

DE GABRIEL FERRY.

NOTICE SUR LA VIE

ET LES OUVRAGES

DE GABRIEL FERRY.

I

Gabriel Ferry de Bellemare, — dans les lettres il ne signa jamais que la première partie de son nom, — naquit à Grenoble en novembre 1809.

A peine âgé de huit ans, il perdit sa mère. Son père, sous l'empire, avait occupé la place de conservateur des eaux et forêts du département du Simplon.

La chute de Napoléon et la perte de tant de provinces annexées par la conquête, l'arrachèrent à cette carrière.

Sous la restauration il s'engagea dans différentes affaires commerciales avec l'Amérique du Sud, et finit

par fonder une maison de commission à Mexico. Souvent éloigné de son fils par la nature de ses occupations, il l'avait mis au collége de Versailles où il fit d'excellentes études.

... En 1830, Gabriel Ferry termina ses études, et vers 1831 son père, désirant l'initier aux affaires commerciales, l'envoya à Mexico, afin qu'il fît cet apprentissage dans sa maison même.

Le jeune homme partit avec cet enthousiasme que l'on éprouve communément à cet âge pour tout ce qui est lointain, pour tout ce qui présente le caractère de l'inconnu ou du merveilleux, car alors il fallait de longs jours de navigation pour aborder au Mexique.

A l'époque où Gabriel Ferry partit pour cette contrée, on était pour ainsi dire au lendemain de la fin de la guerre de l'Indépendance, le Mexique présentait le singulier spectacle d'une société qui a changé sa manière d'être. Aucun peuple n'a peut-être fait un plus triste usage de son indépendance recouvrée que celui-ci, trop ignorant pour comprendre les bienfaits d'une liberté qui aurait dû lui être d'autant plus précieuse qu'il l'avait plus chèrement acquise; toujours abusé par des hommes d'état trop corrompus pour les lui enseigner, il inaugurait alors le déplorable état de choses qui semble encore peser sur lui.

Cependant si aux innovations qu'entraînent toujours après elles les révolutions politiques, on joint les mœurs les plus bizarres, les usages les plus singuliers; on conviendra que le Mexique devait présenter un étrange spectacle, et fournir de nombreux aliments à la curiosité du voyageur.

Gabriel Ferry, en y arrivant dans ce moment n'échappa point à la fascination de ce milieu, il sentit les instincts de recherche et de curiosité que la nature avait déposés en lui se développer subitement. Aussi arriva-t-il que, venu au Mexique pour s'initier aux affaires commerciales, il ne s'en occupa nullement ou que très-peu.

Devenu promptement familier avec la langue espagnole, portant le costume mexicain avec une aisance à tromper les indigènes eux-mêmes, il vit de ces choses, il lui arriva de ces aventures qui sont la joie du voyageur qui ne visite les différentes contrées du globe que pour surprendre les mœurs de ses habitants dans leurs développements les plus secrets.

La société mexicaine lui offrit l'attrait d'un roman bizarre et mystérieux, dont on ne veut ignorer aucune scène; sa vie qu'il aurait pu rendre moins agitée à l'exemple de tant d'Européens, établis au Mexique, devint pleine de hasards: il allait au-devant des aventures, il les suscitait, il les provoquait; et fréquem-

ment on le vit faire de longues excursions à cheval, suivi d'un seul domestique, pour avoir le dernier mot d'une aventure[1] commencée à Mexico, sa résidence habituelle.

Souvent sa curiosité faillit lui devenir funeste; sa vie fut quelquefois menacée; mais sa bonne étoile le préserva toujours des dangers où le hasard l'avait fait tomber, et avec cette insouciance inépuisable du voyageur, qui dans un péril évité, ne voit qu'un garant de confiance pour l'avenir; à peine était-il échappé d'un mauvais pas qu'il se précipitait dans de nouvelles aventures, c'est-à-dire dans de nouveaux périls.

Au Mexique l'un accompagne fatalement l'autre.

Après quelque temps de séjour à Mexico un vif désir s'empara de Gabriel Ferry : celui de voir ce vaste désert qui sépare au nord le Mexique des Etats-Unis, retraite des Sioux et des Indiens Apaches, hordes barbares perpétuellement en guerre avec les blancs; de visiter ces prairies illustrées par Cooper; d'y admirer la vie sauvage dans toute sa simplicité primitive. Pour y parvenir il faut traverser le Mexique dans toute son étendue du sud au nord, en passant par la Sonora, la plus curieuse peut-être des provinces mexicaines:

[1] Ces aventures ont été la source des *Scènes de la vie mexicaine;* inutile d'ajouter qu'elles sont toutes réelles, que l'élément romanesque n'y entre pour rien, ou du moins que pour très-peu de chose.

voisine du désert, elle est la dernière halte de la civilisation.

De nouvelles études de mœurs, de nouvelles aventures, de nouveaux horizons devaient être nécessairement les conséquences d'un pareil voyage.

Ces différents motifs suffirent pour enflammer l'esprit curieux de Gabriel Ferry.

Une occasion lui permit bientôt de satisfaire ce désir. Son père, nous l'avons dit, avait établi à Mexico une maison de commission; il avait noué quelques relations commerciales dans la Californie alors peu peuplée; ayant à conclure une importante négociation, il y envoya son fils. Au retour Gabriel Ferry avait la faculté de pousser jusqu'au désert, si bon lui semblait.

Le jeune homme part, plein d'ardeur; s'embarque à San Blas sur la goëlette catalane *la Guadalupe*; navigue un mois dans ce beau golfe de Californie dont les eaux sont si limpides, si transparentes qu'on l'a appelé la Mer-Vermeille, touche à Pichelingue et remplit sa mission.

..... Désormais libre de son temps, il visite une partie des côtes de la Californie; arrête un instant son cheval devant les quelques huttes de la misérable bourgade qui doit s'appeler plus tard San Francisco, mais en garde cependant un souvenir assez précis pour en donner une description fidèle lorsque ses opulentes

mines d'or en auront[1] fait un des principaux centres de l'Amérique..... Puis il traverse de nouveau le golfe et va débarquer près de Guaymas, le plus important des ports de la Sonora.

Pour atteindre la limite du désert il lui faut traverser cette province.

A peu de distance de Guaymas il aperçoit au-dessus de la cime des liéges et des sumacs du chemin, où il va s'engager, des vautours qui tournoyaient en grand nombre et semblaient s'exciter à fondre sur une proie en poussant des cris de convoitise et d'effroi :

« Je piquai mon cheval de ce côté, dit-il[2], malgré la répugnance qu'il manifestait. Une scène hideuse frappa mes yeux : sept cadavres indiens étaient pendus à autant d'arbres, les uns par le cou, les autres par une jambe, d'autres enfin par les bras. Tous étaient affreusement mutilés, et n'offraient que des vestiges informes de figures humaines. Les meurtriers s'étaient acharnés sur ces cadavres avec une férocité inexplicable. La hache, le couteau avaient accompli sur eux leur sanglant ministère. Les bourreaux avaient brisé les jointures, disloqué, tordu les membres d'une manière épouvantable. Ils avaient par dérision attaché

[1] Voir dans *les Squatters*, la description de San-Francisco, avant la découverte de ses mines d'or.

[2] *La vie sauvage au Mexique*, page 42.

aux mains des suppliciés leur *macana* (casse-tête) de bois de fer, et dénatté leurs longs cheveux, qui balayaient le sol; mais un soleil perpendiculaire avait cautérisé toutes ces plaies, racorni et desséché la peau de ces cadavres; la putréfaction avait respecté ces momifiés, et la forme humaine toute mutilée qu'elle fût, jetait encore la terreur parmi l'essaim de vautours qui tournoyaient au-dessus d'eux. Les armes laissées sur le terrain, les débris qui jonchaient le sol, prouvaient que la lutte avait été longue et acharnée; les nombreuses traces de bestiaux mêlées à celles de pieds d'hommes nus indiquaient aussi que les Indiens avaient été surpris, nantis de leur butin. Avais-je sous les yeux un terrible exemple de représailles sanglantes ou la trace d'une agression injuste de la part des blancs? C'est ce que je ne pouvais décider et j'étais encore sous l'impression de cet horrible spectacle quand j'atteignis Guaymas.»

... Cette affreuse scène n'était pas cependant la seule que Gabriel Ferry devait voir à Guaymas. Quittant bientôt cette dernière ville, il traverse d'arides solitudes, échauffées par la réverbération d'un soleil insupportable, et atteint Hermosillo où quelques années plus tard le comte de Raousset Boulbon devait être fusillé après avoir remporté d'abord quelques avantages sur les troupes de Santa-Anna.

A Hermosillo il devient spectateur d'étranges scènes de contrebande; il rencontre un sénateur mexicain qu'il a connu à Mexico, et accepte la proposition que lui fait ce dernier de faire route ensemble jusqu'à Arispe, capitale de la Sonora.

Arrivés à Arispe, le sénateur force le jeune homme à accepter l'hospitalité chez lui et le conjure de renoncer à son projet de voir le désert; ne pouvant y parvenir il lui donne un de ses domestiques pour guide.

Suivi de ce nouveau compagnon, Gabriel Ferry se remet en route, traverse des solitudes mornes et désolées, semées çà et là de lugubres croix expiatoires, dont chacune rappelle le souvenir d'un meurtre, d'un assassinat.

Une bonne fortune cependant l'attendait: un soir, au moment d'entrer dans un pauvre village abandonné, un homme s'offre tout-à-coup à ses regards; il était de haute taille, sa figure était couverte d'une épaisse barbe rousse, un bonnet de peau en cône tronqué couvrait sa chevelure de même couleur que sa barbe. Une veste en gros drap gris, à basques carrées, à larges poches; des espèces de braies en peau de daim tannée, maintenues autour de ses jambes par des bandes de cuir, achevaient le reste de son costume.

Des lanières de peau, passées de droite à gauche sur sa poitrine, soutenaient une vaste gibecière en cuir,

et une corne à poudre. Un long rifle à canon de cuivre était jeté sur son épaule.

— Le nouveau venu parlait français, en un mot, Gabriel Ferry avait sous les yeux un véritable chasseur canadien, un rejeton de l'ancienne souche normande, un de ces coureurs des bois dont il avait entendu raconter tant de prouesses merveilleuses.

Il éprouva un inexprimable plaisir à s'entretenir avec lui dans sa langue natale; son souvenir resta désormais gravé dans sa mémoire. Il devait se le rappeler plus tard quand il écrivit son roman *Le Coureur des bois*. Continuant toujours sa route, il arrive aux mines d'or de Bacnache, les plus riches de la Sonora, et assiste curieusement au travail de l'extraction de de l'or.

Le domestique que le sénateur mexicain lui avait donné pour guide, le laisse non loin de là, il poursuit néanmoins sa route seul. Bacnache n'est éloigné du désert que de vingt lieues; mais aussi à mesure qu'on s'avance le paysage prend un aspect nouveau: il se ressent de ce voisinage.

— Les sentiers qui jusque-là, ont guidé le voyageur, viennent aboutir à d'immenses savanes; prairies sans arbres, sans buissons, mais qui couvertes de hautes herbes, dont la tige grêle se courbe au moindre souffle d'air, présentent au milieu de leur ceinture de col-

lines bleues l'image d'un golfe agité. De loin en loin s'élèvent, pareilles à des dunes, quelques collines sablonneuses, l'œil du voyageur n'embrasse pas d'autres horizons; c'est en vain qu'il presse le pas de son cheval pour sortir de ces solitudes, les horizons de collines tour à tour franchis semblent se reculer à l'infini devant lui!

Malheur à qui s'égare au milieu de ces prairies sans limites! Celui qui n'arrive pas le jour même au terme qu'il s'est proposé n'y arrive pas le lendemain: les ténèbres, les bêtes féroces, les Indiens rôdeurs, les Saltéadores (voleurs de grand chemin) en font leur proie.

Saisi à l'improviste par un accès de fièvre intermittente, Gabriel Ferry oublia complétement les instructions qui lui avaient été données, et s'égara au milieu de ces redoutables solitudes.

La chaleur et une soif dévorante vinrent ajouter à ses tourments[1].

« A mesure, que le soleil s'élevait sur l'horizon, une réverbération brûlante montait du sol jusqu'à moi, des rayons de feu me faisaient courber la tête et resserraient autour de mes pieds gonflés le cuir de mes chaussures. Le souffle du midi desséchait ma bouche; c'était

[1] *Scènes de la vie sauvage au Mexique*, page 198.

du feu et non de l'air que j'aspirais par les poumons. A mes côtés, les bois morts craquaient comme aux émanations d'une fournaise. Je marchais depuis deux heures, quand un malaise étrange s'empara de moi; un frisson parcourut mon corps, puis je tremblai de froid au milieu de cet océan de feu. J'eus beau m'envelopper de mon manteau, tout fut inutile. Je reconnus le retour d'un accès de ces fièvres intermittentes que j'avais gagnées à San Blas, où elles font tant de ravages.

« Après avoir lutté quelques instants contre la courbature subite qui brisait mes membres je mis pied à terre et me couchai sur le sol. J'étais au milieu d'un sentier tracé dans un bois épais; j'espérais me réchauffer sur le sable brûlant. En effet, une chaleur dévorante ne tarda pas à succéder au froid qui me faisait trembler, et dans l'ardeur de la fièvre, sans penser à l'avenir, j'épuisai ce qui me restait d'eau.

« Cependant le soleil s'élevait toujours; la soif me dévorait de nouveau, sous l'haleine suffocante du vent qui murmurait tristement dans les feuilles; mais j'étais dans un de ces moments où le malaise physique endort la raison : je prêtai l'oreille au bruissement du feuillage, qui me semblait le murmure de l'eau, et cette illusion apaisa momentanément ma soif. L'accès parut même diminuer d'intensité et je n'éprouvai plus

au bout de quelques instants qu'une extrême faiblesse. Je voulus alors remonter à cheval et la lassitude me jeta découragé sur le sable de la route. La soif revint en même temps plus ardente que jamais, vide de sa dernière goutte, mon outre gisait à côté de moi, racornie déjà par la sécheresse. De nouvelles tentatives pour me remettre en route n'aboutirent qu'à me montrer plus clairement mon impuissance.

« Je finis par tomber dans une langueur somnolente qui allait se changer en assoupissement, quand j'entendis un bruit lointain semblable à celui d'un fourreau d'acier qui bat des éperons de fer. Bientôt un cavalier bien armé et monté sur un cheval vigoureux s'arrêta devant moi. — J'ouvris les yeux.

— Hola! l'ami, me demanda-t-il d'une voix rude, que faites-vous donc là?

« Ma longue barbe, mes habits usés et souillés de poussière, pouvaient excuser jusqu'à un certain point cette apostrophe impérieuse et familière. Je n'en fus pas moins choqué et je répondis d'abord assez brusquement à mon interlocuteur:

« Vous le voyez, je suis occupé... à mourir de soif!

« L'étranger sourit. Une outre rebondie pendait à l'arçon de sa selle. Cette vue, en redoublant ma soif, fit évanouir ma fierté. Je repris la parole pour demander humblement à l'inconnu qu'il voulût bien

me passer l'outre précieuse... » Réconforté et remis dans sa route par cette rencontre inespérée Gabriel Ferry atteignit *l'hacienda della Noria*, qui se trouvait à quelque distance de là !

On appelle ainsi au Mexique les fermes qui s'élèvent au milieu des solitudes; leur construction rappelle moins une habitation rurale qu'une forteresse. — Bâties en pierres de taille avec des terrasses crénelées, des portes massives, des barreaux de fer dans les fenêtres, elles peuvent facilement être défendues contre les bandes de voleurs, ou contre les agressions des partisans dans les guerres civiles. Notre voyageur y resta quelque temps pour assister aux prouesses des dompteurs de chevaux sauvages, et prendre part à une chasse aux tigres en compagnie de deux chasseurs, arrêtés comme lui à l'hacienda.

Bientôt prenant congé de son hôte, il se remit en route, et deux jours après, il arrivait au préside de Tubac, grossier jalon planté par une civilisation douteuse sur les confins de la république et du désert. Ce dernier commence à une petite distance du Tubac, au-delà de la rivière de San-Pedro. Le désert américain n'a pas cette désolante aridité, cette morne sécheresse du désert africain; une luxuriante végétation orne ses solitudes; le nom de prairies semble mieux lui convenir: Gabriel Ferry était enfin arrivé

au terme de son voyage; un splendide paysage se déroula à ses yeux ! [1]

« Les prairies qui se terminent au San-Pedro, du côté de Tubac, n'ont pour bornes dans le côté opposé, que les eaux du Missouri. C'était bien là le désert tel que je l'avais rêvé. Au-delà de la rivière, de vertes savanes ondulaient à perte de vue. A mes pieds, un petit lac séparé du San-Pedro par une étroite langue de terre, et qui jadis avait dû faire partie de la rivière, étendait ses eaux bourbeuses. Sur les larges feuilles des plantes aquatiques, des serpents d'eau faisaient reluire au soleil leurs corps visqueux, entrelacés en hideux réseaux. Au-dessus du lac voltigeaient des essaims de grues attirées par ces nombreux reptiles. De longues caravanes de bisons traversaient la plaine silencieuse. D'autres, disséminés par groupes ou par couples, paissaient l'herbe épaisse, ou, couchés sur la pente des collines, promenaient un regard tranquille sur leurs vastes domaines. Plus loin, ces sauvages animaux se livraient de rudes combats, leurs sourds mugissements arrivaient à mes oreilles comme le murmure lointain de la mer, et, comme s'il eût fallu que, même dans le désert, l'homme révélât sa présence, un parti de chasseurs d'une tribu d'In-

[1] *Scènes de la vie sauvage au Mexique*, page 291.

diens amis, descendait en ce moment le cours du San-Pedro sur des radeaux formés de larges bottes de roseaux soutenues par des calebasses vides. Une recua de mules chargées de lingots d'argent et escortées de leurs guides se dessinait en une longue file à l'horizon. Je restai longtemps ravi devant ce spectacle solennel, prêtant l'oreille à l'harmonie mélancolique de la clochette des mules et aux cadences indiennes, qui troublaient, en montant graduellement, le silence des solitudes. »

Gabriel Ferry avait atteint le but de son voyage; désormais, son désir était satisfait, il avait vu le désert.

Il revint sur ses pas, en traversant une partie des villes qu'il avait déjà visitées; et quelque temps après il rentrait à Mexico dont il était absent depuis quatorze mois. Il avait d'abord parcouru le Mexique dans toute sa largeur depuis l'Océan Pacifique jusqu'à l'Océan Atlantique, et ensuite de la frontière du désert à Mexico.[1]

« Peu s'en fallut, dit-il [1], que les amis qui venaient au-devant de moi ne crussent faire une fâcheuse rencontre dans le voyageur aux habits en lambeaux et couverts de poussière, à la barbe inculte, au visage hâlé, qui se présentait devant eux. J'avais quitté

[1] *Scènes de la vie sauvage*, page 346.

Mexico depuis quatorze mois, pendant lesquels j'avais fait à cheval, dans l'intérieur de la république, plus de quatorze cents lieues : c'est la distance à peu près du Havre à New-York. Rentré dans la vie civilisée je dépouillai mon accoutrement de voyageur, dont je ne gardai que les longs éperons que j'avais si longtemps chaussés, et le zarape qui m'avait abrité de la rosée de tant de nuits froides comme du soleil de tant de jours brûlants. »

Cette manière de voyager à cheval (la vraie en définitive pour qui veut connaître et étudier) était la seule que Gabriel Ferry aimât, et elle lui était devenue si familière que, en 1840, dans un voyage qu'il entreprit dans le nord de l'Espagne, et notamment dans la Biscaye, il dut s'en servir encore.

La guerre civile, qui désolait ce malheureux pays, était arrivée à sa dernière période, mais les bandes carlistes et les détachements christinos ravageaient encore les campagnes en commettant souvent d'horribles cruautés.

Le service des postes était interrompu ; les guides osaient à peine accompagner le voyageur. Malheur à ceux qui paraissaient suspects ; les christinos les fusillaient immédiatement ; les carlistes, probablement dans le but d'économiser leur poudre, se contentaient de les pendre au premier arbre venu !

Gabriel Ferry eut le bonheur d'échapper aux uns et aux autres, et son voyage ne fut marqué par aucun accident.

II

Gabriel Ferry revint du Mexique au commencement de 1837 : il y était resté environ sept ans. Il dut à ce long séjour de connaître les mœurs mexicaines dans leurs moindres détails : usages, coutumes, superstitions, lois, institutions, vices, abus, rien ne lui échappa.

Il ne faudrait pas croire cependant qu'il se mit à raconter tout de suite les aventures qui lui étaient arrivées, ou les choses étonnantes qu'il avait vues. Il ne devait le faire que plus tard.

Mais disons-le dès à présent : jamais les lettres ne furent son occupation principale ; elles furent pour lui un délassement de ses affaires ; elles devinrent l'occasion de se rappeler et de fixer des souvenirs qui lui étaient chers. Peut-être est-ce à cette disposition particulière qui lui laissait tout le temps de méditer sa pensée, qu'il faut rapporter cette élégance de forme, cette pureté de style dont tous ses ouvrages sont empreints. La nature même de ses occupations devait éloigner de lui toute idée de culti-

ver les lettres, si l'on pouvait se soustraire à cette destinée, que nous portons chacun en nous, et qui nous ramène tôt ou tard dans la voie première où les circonstances nous ont empêché de marcher d'abord.

En 1840 Gabriel Ferry avait acheté une charge de courtier d'assurances maritimes, charge dont il se démit en 1844 pour devenir directeur général de la compagnie d'assurances maritimes l'*Espérance*. Ce fut cependant dans le cours de cette même année qu'il écrivit pour quelques journaux, sous le titre *Des Révolutions du Mexique*, l'histoire animée des hommes qui, de 1817 à 1843, ont pris une part active dans les affaires de ce pays [1]. Ces biographies, faites avec une grande fidélité, puisque l'auteur avait vu, dans leur pays même, les individualités dont il retraçait la physionomie, furent remarquées.

Bientôt la *Revue des Deux-Mondes* accueillit le récit du *Pêcheur de perles*, qui ouvre la série des *Scènes de la vie sauvage au Mexique*. Le succès de ce premier récit fut tel que les pages de cette publication lui furent désormais ouvertes.

[1] *L'Illustration*, et le *Courrier Français* (alors sous la direction de Léon Faucher). Ces biographies forment, dans leur ensemble, une partie importante de l'histoire du Mexique contemporain.

C'était là un grand honneur pour un commençant : en 1845 tous les collaborateurs de la *Revue des Deux-Mondes*, étaient des hommes d'État, des hommes célèbres dans les sciences, des écrivains illustres dans le domaine littéraire. Les récits qui succédèrent au *Pêcheur de perles* eurent un succès toujours croissant, et intéressèrent vivement le public auquel ils s'adressaient.

Dans les *Scènes de la vie sauvage au Mexique*, Gabriel Ferry retraça toutes les aventures qui lui étaient arrivées dans son excursion au désert, toutes les choses curieuses qu'il avait eu occasion d'y voir.

Il s'y montre à la fois écrivain et voyageur. Peu d'Européens avant lui avaient visité avec attention les provinces éloignées de la république mexicaine : société presque inconnue où la civilisation semble n'avoir jeté quelques lueurs douteuses que pour y raffiner la sauvagerie des mœurs. Et comme dans son récit il sait bien rendre toute l'originalité, toute l'étrangeté des choses dont il fut témoin ou acteur ! sa narration est vivante ; on le suit dans ses pérégrinations : on assiste avec lui aux exploits de ces hardis pêcheurs de perles du golfe de Californie qui ne s'effraient pas d'aller chercher leur proie, au fond d'une mer sillonnée de requins ; à ces pronunciamentos de province, échos de ceux de la capitale du

Mexique, où un soldat de fortune, poussé par l'ambition et le désœuvrement, n'hésite pas à engager son pays dans la guerre civile ; à ces audacieuses scènes de contrebande, aidées et favorisées par les employés du fisc eux-mêmes ; aux labeurs du gambusino qui, dévoré de la soif de l'or, pénètre dans les redoutables solitudes du désert, dénué de toute ressource, muni de sa seule barreta (pique) ; aux prouesses de ces dompteurs de chevaux sauvages qui rappellent à l'esprit celles des anciens centaures ; aux dangers de ces intrépides coureurs des bois qui, dans leurs courses, font une guerre sans relâche ni trêve aux Indiens et aux bêtes féroces ; aux coups de mains de ces Saltéadores qui inspirent un égal effroi aux voyageurs et à la justice avilie.

Aujourd'hui on ne voyage plus ainsi; et cependant en dépit des fatigues, des périls, des privations, de tels voyages offrent un attrait irrésistible : les magnifiques paysages que l'on traverse ; les haltes dans la forêt autour de l'arbre séculaire, converti avec une prodigalité royale en brasier gigantesque ; les hommes que l'on rencontre, représentants d'une société inconnue, héros sauvages comme la nature qui les entoure, tous ces incidents si étranges, si variés sont pour le voyageur autant de compensations qui lui font oublier ses fatigues.

Comprenant avec un tact exquis que les aventures dont il se fait le narrateur, sont assez frappantes par elles-mêmes, Gabriel Ferry ne vise jamais à l'effet; son style est celui de l'homme qui a vu, et qui déroule ses souvenirs comme sa mémoire les lui présente.

Il aborda ensuite les *Scènes de la vie mexicaine* proprement dite, c'est-à-dire le récit des événements dont il avait été acteur ou spectateur à Mexico même [1], et Dieu sait s'ils lui firent défaut!

Le cadre ici change de nature, mais les faits ne sont pas moins surprenants; à force d'originalité, ils semblent imaginaires, ils paraissent empruntés à quelque fiction fantastique. Le roman est tellement dans les mœurs au Mexique que celui qui veut les retracer fidèlement, s'expose à passer pour un conteur peu scrupuleux, quand il n'est que simple historien.

Ne la croirait-on pas détachée d'une légende du

[1] Pour ne pas laisser de confusion dans l'esprit du lecteur nous devons dire que les *Scènes de la vie Mexicaine* se divisent en trois séries:

1° Les *Scènes de la vie sauvage au Mexique;*

2° Les *Scènes de la vie mexicaine;*

3° Les *Scènes de la vie militaire au Mexique.*

Un lien commun relie ces trois volumes qui forment dans leur ensemble, une histoire complète, un tableau détaillé de la civilisation mexicaine, considérée sous toutes ses faces.

(*Note de l'éditeur.*)

moyen âge cette scène de *Fray Sérapio?* Et ce récit de *Remigio Vasquez* n'est-il pas pathétique comme la jeunesse tranchée avant le temps? Ces traits d'originalité singulière que Gabriel Ferry observa au Mexique ne doivent pas être tous rapportés à l'esprit et aux mœurs de ses habitants : il faut faire aussi la part des antécédents politiques de ce pays. L'Espagne avait adopté envers le Mexique un système particulier d'isolement : tandis qu'elle recevait les étrangers dans les ports du Pérou, du Chili, de la Plata, elle fermait soigneusement ceux du Mexique. Tout passeport était refusé aux indigènes qui voulaient sortir du royaume ; tout commerce avec les Européens leur était interdit : l'Espagne s'en était réservée seule le monopole. Ainsi séquestré, le peuple mexicain n'avait pu se mettre au niveau des autres peuples; il avait conservé les idées et les usages d'un autre âge. C'est ce que remarquèrent avec un indicible étonnement les voyageurs qui abordèrent dans cette contrée, lorsque la république, après l'heureuse issue de la guerre de l'indépendance, eut rendu libre l'accès de son territoire : ils trouvèrent un peuple qui avait conservé pour ainsi dire les mœurs et les idées du XVIe siècle.

Du temps de Gabriel Ferry ce caractère s'était déjà altéré au contact des étrangers et des idées euro-

péennes, mais il en subsistait encore assez de vestiges pour surprendre la curiosité. Au milieu des scènes qui divertissent son instinct aventureux, il est une chose cependant qui n'échappe pas à sa sagacité ; c'est la décadence précoce de cette république née d'hier : il aperçoit les vices qui ont présidé à sa constitution, sa pénétration devine les abus qui tarissent sa prospérité, qui arrêtent ses progrès, mais il reconnaît que le plus pernicieux et le plus enraciné est le déplorable esprit qui anime l'armée.

Spectateur d'une insurrection militaire, fomentée à Mexico par Santa-Anna contre le général Bustamente, son heureux compétiteur à la présidence, Gabriel Ferry assiste à tous les préliminaires de ce mouvement : un soir à la nuit close il aperçoit à une petite distance d'une des portes de Mexico une troupe de conjurés qui attendait pour pénétrer dans la ville, qu'une autre troupe avec qui elle avait des intelligences, vînt lui en donner le signal [1].

« Au centre de cette troupe, et vivement éclairés par la flamme de torches de résine, venaient sur deux chevaux dont ils comprimaient l'ardeur, deux officiers en tenue de campagne, c'est-à-dire moitié militaire, moitié bourgeoise. Celui qui marchait en

[1] Voir dans les *Scènes de la vie mexicaine*, le capitaine Don Blas.

tête avait une physionomie et une tournure qui me frappèrent doublement en ce qu'elles éveillèrent en moi un sentiment de curiosité et un vague ressouvenir. C'était un homme qui paraissait avoir quarante-cinq ans, de haute taille et d'un teint jaunâtre. Un front élevé, dont le chapeau ne dissimulait qu'imparfaitement la proéminence, un menton arrondi et peut-être trop fort pour la régularité des traits, dénotaient chez lui la persistance et la ténacité. Son nez, légèrement aquilin, ses grands yeux noirs, pleins d'expression, sa bouche mobile, lui donnaient un air de noblesse remarquable, des cheveux noirs et bouclés couvraient ses tempes, et ombrageaient ses joues aux pommettes un peu saillantes. Je remarquai que l'une des mains du cavalier, celle qui tenait la bride du cheval, était mutilée.

« ... Je reconnus bientôt en lui l'homme qui depuis vingt-cinq ans a été le mauvais génie du Mexique, la cause ou le prétexte de toutes ses révolutions, en un mot le général don Antonio Lopez de Santa-Anna. »

Après douze jours de combats et d'anarchie, l'insurrection fut vaincue et Santa-Anna obligé de se retirer : notre voyageur en avait assez vu pour juger cette armée dont les officiers, sur la promesse d'un grade, n'hésitent pas à engager leur pays dans la

guerre civile, et dont les soldats, au milieu du combat, vendent leurs cartouches aux factieux !!!

Bientôt Gabriel Ferry sentit son talent se développer et grandir; ses cadres habituels ne lui suffirent plus; il essaya du roman à la façon de Cooper, et il y réussit du premier coup.

Le *Coureur des Bois* ouvrit la nouvelle carrière de l'écrivain qui s'exerçait à de plus vastes compositions ; ce premier coup d'essai fut une victoire.

Peu de romans aujourd'hui sont plus connus que le *Coureur des Bois;* de nombreuses éditions l'ont popularisé [1]. Avant son apparition il n'existait peut-être pas de roman français de ce genre : la traduction des ouvrages de Cooper avait excité l'admiration sans produire cependant aucune œuvre originale qui s'en rapprochât : c'est que ce genre ne se contrefait pas, il demande l'expérience des objets qu'il décrit. Véritable épopée du désert, le *Coureur des Bois* en retrace à grands traits toutes les scènes; ses mœurs et ses habitants y sont reproduits avec la fidélité d'un objectif, mais pour que le tableau soit plus saisissant et plus varié, l'auteur a bien soin de

[1] Entre autres le *Salut public* de Lyon; le *Journal de Dijon;* l'*Impartial* de Rouen.

Le capitaine Mayne-Reid a traduit dernièrement le *Coureur des Bois* en anglais.

l'animer par le contraste d'événements de la vie civilisée et de scènes de la vie sauvage; l'imagination, toujours en éveil, est sollicitée par des motifs d'intérêt puisés à ces deux sources.

..... Quoique publié à une époque où les préoccupations politiques détournaient tant soit peu les esprits des choses littéraires, le *Coureur des Bois* obtint un vrai succès[1]; à peine était-il achevé qu'on en faisait une traduction allemande à Leipsick, et qu'un grand nombre de journaux de province le reproduisaient dans leurs colonnes[2].

Dans ses excursions à travers les provinces mexicaines, Gabriel Ferry avait eu souvent l'occasion de rencontrer d'anciens guerilleros qui avaient pris part à cette guerre de l'indépendance qui affranchit le Mexique de l'Espagne, après trois cents ans d'asservissement.

Avec l'esprit curieux qui lui était propre, il les interrogeait sur les causes secrètes, sur les faits peu connus de cette guerre, et dans les haltes d'une route accomplie ensemble, il sollicitait, il provoquait le récit de leurs exploits, des actions dont ils avaient été témoins ou acteurs. Grâce à leurs souvenirs l'histoire

[1] Il parut en 1850 dans *l'Ordre*.

[2] Deux traductions anglaises de *Costal l'Indien*, dont l'une est du capitaine Mayne-Reid viennent également d'être publiées à Londres, où le nom de Gabriel Ferry est bien connu.

se dépouillait de son manteau d'austérité, pour s'égayer du charme de la tradition ornée par la bouche de témoins oculaires de tout l'attrait qu'aurait pu avoir la fiction ; le cadre historique s'élargissait sans s'altérer ; laissant entrevoir, à côté des principaux personnages, d'autres figures moins connues, mais empruntant un intérêt de plus à cette réserve de l'histoire sur leur compte.

..... C'est que c'est en effet une étrange guerre que celle de l'indépendance mexicaine : ses commencements surtout offrent des circonstances extraordinaires. Pour consolider l'asservissement du Mexique, l'Espagne s'était servie principalement des prêtres; ceux-ci avaient entretenu le peuple dans une ignorance systématique dont il se ressent encore; eh bien! par un singulier retour des choses d'ici-bas, ce furent précisément des prêtres qui inaugurèrent l'insurrection; ils ne se bornèrent pas à la favoriser de leurs vœux ou de leurs prières : ils y jouèrent un rôle actif; ils s'improvisèrent généraux, et conduisirent presque toujours avec succès les populations au combat.

Ce fut en 1810 qu'un prêtre obscur jusqu'alors, Hidalgo, curé du petit village de Dolorès, près de Guanajuto, donna le premier le signal de la révolte contre les Espagnols. Quelque temps après, il commandait une armée de soixante mille insurgés; par-

tout sur son passage, les provinces se prononçaient en sa faveur : il faillit même s'emparer de Mexico, mais pris par trahison, il fut fusillé. Après lui, d'autres champions, improvisés par les circonstances, tels que Morelos, Rayon, Terran, Torrès, se saisirent du drapeau de l'indépendance, qui après dix ans d'une lutte acharnée (1821), mêlée de revers et de succès, devint une réalité pour le Mexique.

Comme ses souvenirs, ses récits d'anciens guerrilleros étaient restés profondément gravés dans l'esprit de Gabriel Ferry, plus tard il en fit le sujet de ses *Scènes de la vie militaire au Mexique*, tableau coloré d'actions que l'on croirait empruntées aux temps antiques, et qui montrent que quel que soit le climat, quelle que soit l'époque, les peuples font toujours preuve du même esprit d'héroïsme, quand ils combattent pour leur indépendance et leur liberté [1].

La guerre de l'indépendance mexicaine inspira encore une fois Gabriel Ferry dans cet émouvant roman de *Costal l'Indien*.

[1] *Les Scènes de la vie militaire*, qui forment la troisième série des études de Gabriel Ferry sur le Mexique, renferment cinq récits :

1° *Le capitaine Ruperto Castagnos ;*
2° *Les sept Norias de Bajan ;*
3° *Le soldat Cureno ;*
4° *Cristino vergara ;*
5° *Le Rastréador.*

C'est en partie le récit des exploits de *Morelos*, le plus grand peut-être des généraux de l'insurrection mexicaine. Moins célèbre en Europe que *Bolivar*, Morelos montra un génie militaire non moins étonnant que celui du libérateur du Pérou; prêtre comme Hidalgo, il était curé du petit village de Caracuaro[1], quand en 1810 une circonstance étrange vint lui révéler sa vocation, et l'année suivante (1811) il était général d'une petite armée, livrait aux Espagnols vingt-six batailles, et était vainqueur dans vingt-deux. Pendant cinq ans il devint le fléau de ces derniers, et leur fit éprouver d'immenses pertes.

Ce thème de composition appartient tout entier à Gabriel Ferry, moins parce qu'il a été le premier à s'en emparer, et à porter la lumière sur des faits peu connus avant lui, que par la manière saisissante dont il l'a traité.

Cet esprit si original ne restait pas cependant toujours circonscrit dans ses sujets favoris : il aimait à faire des excursions dans un autre domaine, comme pour prouver la flexibilité de son talent, témoin ce roman de *Tancrède de Chateaubrun*, piquante étude de certains côtés des mœurs parisiennes. Mais dans un ouvrage, dont le but ostensible n'est que d'être amu-

[1] Voir l'introduction de *Costal l'Indien*.

sant, Gabriel Ferry laisse encore l'empreinte de sa vigueur habituelle d'idées. Sa fiction n'est qu'un cadre pour combattre, d'une manière habile, une loi étrange, que l'on est étonné de voir exister encore de nos jours, et qui fait ombre dans notre législation si éclairée (la loi de la contrainte par corps). Les ressorts de son intrigue sont autant d'arguments victorieux en faveur de la cause qu'il plaide, et à la fin du livre, on se trouve avoir lu un roman ingénieux et un plaidoyer intéressant.

C'est dans l'histoire contemporaine que Gabriel Ferry prit le motif de *la Chasse aux Cosaques* [1]; dans cette composition il embrasse non-seulement le récit de quelques faits peu connus de l'invasion de 1814; mais il retrace également avec son habileté habituelle l'histoire des sociétés qui, sous l'Empire, s'étaient organisées au sein même d'une partie de l'armée contre le conquérant qui alors étonnait le monde !

Le colonel Oudet, dont Charles Nodier a si longuement parlé, avait rallié tous les mécontents, les avait constitués en société sous le nom de Philadelphes, et un jour ils se trouvèrent assez forts pour concevoir

[1] Roman posthume, publié dans la *Patrie* en 1853, avec un grand succès d'actualité, à cette époque de guerre contre la Russie.

le projet d'enlever Napoléon au milieu d'un de ses voyages !

On connaît la mort mystérieuse d'Oudet, le soir de la bataille de Wagram! mais elle ne désorganisa point les Philadelphes ; ils se fortifièrent de l'adjonction d'autres sociétés, notamment celle des Éveillés d'Allemagne qui ne pardonnaient pas au nouveau Charlemagne d'avoir envahi trois fois leur territoire; dans tout le cours de son règne, Napoléon sentit l'action occulte de ces sociétés militaires, sans jamais pouvoir saisir le fil invisible qui les guidait.

Quand; en 1812, les généraux Mallet et Lahorie vinrent proclamer audacieusement la mort de l'empereur, alors dans les steppes de la Russie, ils trouvèrent, qu'on le croie bien, moins de gens crédules que de gens complaisants, à le paraître.

La présence de Moreau dans les rangs de l'armée russe [1] donna lieu, dans le temps, à une version que l'histoire n'a pas recueillie, mais qui n'est peut-être pas sans vraisemblance, et que Gabriel Ferry a rapportée dans son ouvrage. Il paraîtrait que quatre mille Philadelphes, répandus dans plusieurs régiments, devaient, à un moment donné au milieu de la bataille de Dresde, se rallier subitement entre eux,

[1] Voir à cet égard le *Journal des Débats* du 25 décembre 1814.

entourer Napoléon, et le livrer à Moreau, à Bernadotte et à l'empereur Alexandre : une vigoureuse charge de la cavalerie alliée devait appuyer ce mouvement. Par cet audacieux coup de main, fomenté dans son sein, l'armée française décontenancée, privée de son général, rencontrait deux chefs improvisés dans Moreau et dans Bernadotte, qui lui avaient laissé de brillants souvenirs, et dont la valeur était chère à son orgueil : les alliés, faisant la guerre à Napoléon et non à la France, s'arrêtaient, signaient une paix, dont les premières conditions auraient été la déchéance de l'ennemi commun, et la rentrée des Bourbons : les désastres de l'invasion de 1814 auraient été peut-être ainsi évités. Le boulet qui vint fracasser Moreau, presque au début de la bataille de Dresde, fit avorter ce plan en désorientant les alliés et les philadelphes. Combiné avec de tels éléments, on se fait facilement une idée de l'intérêt qu'offre le roman de Gabriel Ferry.

Le dernier des ouvrages qu'il ait écrit est un petit volume, deux récits seulement le composent : *Les Squatters*, tableau de la vie de ces rudes défricheurs de forêts de l'Amérique du Nord : pionniers de la civilisation dont la mission est de déblayer le terrain pour faire place aux villes.— Puis *La Clairière du bois des Hogues*, émouvant épisode des côtes de la mer.

Familier avec toutes les questions d'art, avec celles surtout qui touchent à la peinture, Gabriel Ferry rendit compte dans l'*Ordre*, du Salon de 1850-1851.

Il fit preuve d'un jugement sûr, et d'une critique éclairée : un grand nombre d'artistes, alors à leurs débuts, qui depuis ont conquis la célébrité ou la notoriété, y sont appréciés avec un tact qui ressemble à un pressentiment de l'avenir [1].

III

La composition de ces divers ouvrages n'avait demandé guère plus de cinq ans à Gabriel Ferry, et nous l'avons dit, les lettres n'étaient pas son unique occupation : ceci donne la mesure de ce qu'il aurait pu faire, si la destinée avait été envers lui plus libérale d'années.

On était en 1851.

A cette époque les esprits étaient tournés vers l'émigration. L'Amérique et l'Algérie étaient devenues le but de tous ceux qui désespéraient de parvenir

[1] Voir l'*Ordre* des premiers mois de l'année 1851.

dans leur patrie. La découverte récente des mines de la Californie avait enflammé bien des imaginations de la fièvre d'or; que de déceptions ne tardèrent point à couronner tant de brillants rêves! Et combien de fois la plus horrible misère ne fut-elle pas l'unique salaire de ceux qui étaient partis sans autre ressource que l'espoir!

En France cependant on s'émut des souffrances qui attendaient les émigrants à leur arrivée sur la terre étrangère; on résolut de leur venir en aide! On doit encore se souvenir de cette grande loterie du lingot d'or organisée à cet effet en 1851, sous le patronage direct du gouvernement; le produit en était affecté aux émigrants; il devait servir à payer leur passage et à leur donner des moyens de subsistance à leur arrivée en Californie! La sollicitude fut poussée plus loin encore : un envoyé français, choisi par le gouvernement, devait être envoyé à l'avance à San-Francisco pour recevoir les émigrants, et veiller à ce que rien ne leur manquât jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé moyen de s'employer.

Cette mission était délicate; elle exigeait, en outre d'une grande sollicitude, la connaissance exacte des ressources du pays. Elle fut proposée à Gabriel Ferry, qui, quinze ans auparavant, avait visité la Californie alors presque déserte.

Il l'accepta ; il l'accepta moins peut-être pour les avantages qui y étaient attachés que poussé par le désir de revoir une partie des pays qu'il avait parcourus avec enthousiasme dans sa jeunesse.

Ils sont ainsi faits ces esprits intrépides, même au milieu des affaires de la vie quotidienne l'image qui réside au fond de leur âme, est celle de leurs aventures, de leurs pérégrinations passées. Le souvenir les en poursuit sans cesse ; le mirage de l'imagination leur retrace en traits de feu les scènes dont autrefois ils ont été témoins, et l'enthousiasme dont ils étaient animés.

Ne leur parlez pas des fatigues, des privations, des dangers ; ils secoueront la tête avec dédain : de telles considérations ne sauraient éteindre leurs aspirations.

Gabriel Ferry partit pour se rendre à son poste le 29 décembre 1851. — Le 2 janvier 1852, il s'embarquait à Southampton, à bord de l'*Amazone*, magnifique paquebot de la compagnie anglaise qui se rendait à San-Francisco par la voie de Panama. — Une foule considérable de passagers prenait également place à bord ; tous étaient animés de l'espoir d'une traversée rapide et d'une heureuse navigation..........
48 heures se sont à peine écoulées, on est dans la nuit du 3 au 4 janvier, l'*Amazone* vient de perdre de-

puis peu la vue des côtes de l'Angleterre : elle est environ à vingt lieues nord-ouest des îles Sorlingues. Tous les passagers sont plongés dans le sommeil ; soudain les cloches d'alarme retentissent, et les réveillent du son de leurs lugubres éclats. Tous se lèvent avec la précipitation de la crainte : une fumée intense qui pénètre déjà dans l'intérieur du navire, les rumeurs, les cris confus qui éclatent au-dessus de leur tête, redoublent leur anxiété. Arrivés tumultueusement sur le pont, le spectacle qui se déroule à leurs regards, achève de les glacer de terreur.

Toute la partie supérieure de l'*Amazone*, depuis la poupe jusqu'aux roues, était la proie du feu; les flammes sortaient en nombreuses langues flamboyantes des sabords et de toutes les issues intérieures avec une impétuosité augmentée encore par un vent du nord fortement prononcé; et vraisemblablement l'incendie, aidé de ce fatal auxiliaire, allait gagner l'autre moitié du navire restée intacte. Qu'est-ce qui avait produit ce désastre? Fut-il l'effet d'une imprudence ou d'une inconcevable fatalité? On ne le sut jamais. Des pompes destinées à éteindre l'embrasement sont rapidement mises en jeu; les matelots, les passagers les desservent avec l'ardeur du désespoir : il semble qu'il soit si aisé de devenir maître du feu au milieu de l'eau! eh bien, vains efforts! Le feu qui

dévore l'*Amazone* semble être le feu grégeois; l'eau qui jaillit sans relâche est impuissante; la flamme gagne à chaque instant de l'espace: bientôt même sous l'impulsion de ce vent d'hiver qui active l'incendie la mer s'enfle, les lames grossissent et viennent imprimer de fatales oscillations au navire embrasé!

Les pompes inutiles sont abandonnées. La terreur un instant comprimée revient plus intense que jamais au cœur de ces infortunés. — Tout moyen de sauvetage leur semble refusé!

Attendront-ils que cet immense embrasement au milieu de l'Océan porte un signal de détresse à une voile secourable? Leurs yeux interrogent vainement l'horizon noir : pas une lueur, pas un fanal n'annonce la présence d'un navire quelconque dans ces parages. D'ailleurs leur esprit n'est pas si troublé qu'ils n'aperçoivent pas un autre danger plus formidable, plus pressant encore que le feu: la flamme qui étreint déjà l'*Amazone* de toutes parts, va gagner la sainte-barbe; le magasin à poudre peut faire explosion d'un instant à l'autre. Pour conjurer ce nouveau danger dont l'imminence n'échappe à personne; quelques-uns veulent descendre noyer le salpêtre, mais de l'intérieur du navire sort maintenant comme de la bouche d'un volcan une fumée noire et épaisse qui défend le passage sous peine d'asphyxie instantanée.

La mort est donc partout!

Une fatalité inouïe a rassemblé sur un espace de quelques pieds carrés tous les moyens de destruction: le feu, l'eau, les ténèbres, l'explosion de la poudre semblent se disputer une poignée d'infortunés. — Ne voyez-vous pas là un tableau comme en eût rêvé l'imagination du Dante? Ne vous semble-t-il pas que la scène se passe sur quelque lac de soufre de l'enfer? Jamais la douleur ne fut empreinte d'une façon plus terrible sur des figures humaines; la poésie du désespoir ne peut aller plus loin. Rien ne manque au tableau, car ici comme dans quelques-unes des compositions du poète florentin, il y a une figure, qui au milieu de ces physionomies décomposées par les vertiges de la terreur, semble être l'idéal de la résignation, de la soumission stoïque à la fatalité qui l'accable sans l'émouvoir [1].

Réveillé comme les autres passagers par le son des cloches d'alarme, Gabriel Ferry était monté sur le pont de l'*Amazone*; mais avec ce coup d'œil exercé du voyageur qui s'est déjà trouvé maintes fois dans des circonstances pressantes, il embrassa l'étendue du péril, vit bientôt les circonstances qui le compliquaient, comprit qu'il n'y avait là aucune chance de

[1] Voir à cet égard tous les journaux, principalement *le Journal des Débats* du commencement de janvier 1852.

salut. Admirable privilége d'une âme stoïque, maîtrisant les angoisses morales et physiques qui assiégent la créature humaine en présence de la mort! Cette découverte n'arrache à cet homme aucun signe de terreur; pas une contraction ne vient altérer son visage. Il ramène sur sa poitrine son manteau agité par le vent, s'appuie contre le bordage, regarde impassible l'incendie qui rugit autour de lui.

A celui qui avait vu le désert, qui avait été témoin de tant de scènes étranges, la destinée réservait pour scène dernière un embrasement sur l'Océan pendant les ténèbres, sans autre issue qu'une mort terrible!

Deux heures après le commencement de l'incendie, l'*Amazone* présentait un aspect qui défie toute description; ce n'était plus qu'un gigantesque bûcher: les cheminées, les cordages, tout le gréement supérieur étaient tombés, et les flammes qui maintenant s'élevaient partout avec la même intensité, fermaient presque tout passage.

Alors chez quelques-uns la terreur se changea en vertige; on en vit chercher dans une mort immédiate le terme de leurs angoisses: un passager et sa femme se prirent par la main et se précipitèrent dans l'intérieur du navire embrasé.

On résolut enfin une tentative désespérée: l'*Amazone* portait à son bord trois chaloupes de réserve,

le capitaine annonça que ses matelots allaient les mettre à la mer, qu'elles tâcheraient de gagner la côte avec tout ce qu'elles pourraient contenir de monde.

On était éloigné de la terre la plus voisine de vingt-cinq ou trente lieues, il faisait nuit, et la mer était orageuse, c'était moins une espérance de sauvetage que l'alternative d'une mort moins horrible.

Une première chaloupe est mise à flot; une multitude haletante, sans songer aux dangers de cet empressement, sans écouter les représentations du capitaine, l'envahit avec confusion, et s'y cramponne. Quelques coups de rames ont à peine fait mouvoir cette embarcation qui enfonce déjà sous le poids de son chargement, qu'une vague formidable, accourant du large, bondit sur sa proie avec l'impétuosité d'une décharge d'artillerie et la submerge complétement. La seconde chaloupe eut le même sort, à la suite de mêmes circonstances.

Du sein des flots s'élevèrent alors de suprêmes cris de désespoir, et la réverbération sanglante du navire embrasé éclaira de lamentables agonies.

Restait une troisième embarcation; ces deux désastres successifs rendirent quelque prudence : on décida que vingt passagers seulement y prendraient place. Ceux qui préféraient aux conséquences de l'incendie l'éventualité d'une fuite au hasard pendant la

nuit sur une mer orageuse, descendirent dans la chaloupe.

Au moment d'y entrer, un négociant qui se rendait à San-Francisco, M. Barrincon, se retournant vers Gabriel Ferry, alors près de lui, et dont on connaissait la qualité d'envoyé français.

— Venez-vous avec nous? lui dit-il.

— *Mourir pour mourir je préfère rester ici*, répondit Gabriel Ferry avec cette sérénité qui ne l'avait pas un instant abandonné. Le capitaine, qui passait là, joignit, mais en vain, ses pressantes instances à celles de M. Barrincon[1]. . . . .

Enfin cette dernière barque s'éloigna, retentissant des sanglots d'une malheureuse Irlandaise qui portait dans ses bras un enfant en bas âge, et dont le mari venait de se perdre dans le désastre des deux chaloupes. Elle avait déjà fait une lieue au hasard, dans la nuit. L'*Amazone* embrasée ne lui apparaissait plus dans le lointain que comme le fanal d'un navire qui cingle la mer pendant les ténèbres. Tout à coup vers cinq heures du matin un bruit égal à un roulement de tonnerre, interrompit le silence de l'immensité;

[1] M. Barrincon a écrit dans *le Journal des Débats* du 7 janvier 1852, une relation de l'incendie de l'*Amazone*, où il parle de Gabriel Ferry, où aussi il rapporte la réponse qu'il fit à sa demande.

le voile d'obscurité qui pesait sur l'horizon se déchira, la surface de l'Océan s'illumina comme par l'effet d'une aurore boréale, puis bientôt tout retomba dans la nuit : l'*Amazone* venait de sauter avec le reste de ses passagers...[1]

[1] Les vingt passagers montés dans cette troisième barque de l'*Amazone* voguèrent à l'aventure pendant plusieurs heures encore; ils furent enfin rencontrés par la galiotte hollandaise *La Gertrudia* qui les recueillit à son bord et les ramena aussitôt à Brest.

EXPÉDITION DE MINA

AU MEXIQUE.

EXPÉDITION DE MINA

AU MEXIQUE.

1817.

I

Dans la courbe gigantesque que décrit le golfe du Mexique, à quelques lieues de l'embouchure de la rivière de Santander qui se jette dans l'Océan, et à trente-cinq de Tampico, il est une plage d'un aspect triste et morne : son nom est Soto-la-Marina. La nature si pittoresque, si variée au nouveau monde est dans ces parages uniforme et sans accidents. Ce sont de grands terrains plats et solitaires, des petits marais qui les coupent çà et là; des dunes de sable qui les hérissent et en rompent à peine la monotonie.

A droite de ces terrains la rivière de Santander qui étend dans une tranquille indolence ses eaux azurées, vient baigner capricieusement le rivage. Les vaisseaux remontent rarement cette partie de la rivière; entravée à son embouchure déjà étroite par une barre qui empêche de passer les navires tirant plus de six pieds d'eau, elle s'élargit d'abord, puis se resserre graduellement jusqu'à la ville de Soto-la-Marina : elle n'est navigable alors que pour les bâtiments qu ont pu franchir la barre.

Cependant le 11 avril 1817 un petit navire venait de surgir à l'horizon, et glissant sur l'eau avec autant de grâce que d'agilité, il remontait rapidement la rivière.

Il y avait dans l'aspect de ce visiteur quelque chose qui devait augmenter la surprise causée d'abord par son apparition : contre tout usage il ne portait pas de pavillon. C'était un brigantin fin et bien voilé dont les mâts élancés soutenaient des vergues légères; la vivacité et la sûreté de ses allures prouvaient qu'une main expérimentée le dirigeait. Lorsqu'il fut environ à une lieue de la ville de Soto-la-Marina, il vira de bord, cargua ses voiles et jeta l'ancre. Un coup de mousquet partit du pont : un second répondit immédiatement, mais ce dernier partait de terre.

Aussitôt une embarcation se détacha du brigantin,

une troupe d'hommes assez nombreuse la montait. Un d'eux qui paraissait être leur chef, une longue vue à la main, inspectait la terre avec une vive attention. L'embarcation s'avançait à coups de rame pressés et mesurés vers le rivage ; après l'avoir cotoyé quelque temps pour chercher un endroit favorable, elle atteignit une crique où le débarquement pouvait s'effectuer sans danger, et que le jeune homme à la longue vue avait désignée.

A peine fut-elle amarrée que ce dernier s'élança à terre. Deux hommes apparurent avec précaution à quelques pas de lui : la présence de ces deux nouveaux venus, dont la figure bronzée avait un caractère particulier d'énergique rudesse et de résolution ne sembla pas le surprendre. Leur aspect cependant n'avait rien de rassurant : de larges chapeaux de paille de maïs ombrageaient leur tête à la chevelure épaisse et noire, un *zarape* aux couleurs sombres jeté sur leurs épaules était drapé d'une façon pittoresque et laissait voir leur ceinture de crêpe de Chine bourrée d'armes. L'un d'eux tenait encore un mousquet dans sa main droite.

Le jeune homme que l'embarcation venait d'amener, également pourvu d'armes, laissant derrière lui ses compagnons, s'avança à la rencontre des deux inconnus sans hésitation.

— Quelle terre ces eaux arrosent-elles? demanda-t-il d'une voix ferme et mâle.

— Une terre qui pour fructifier, veut l'indépendance et la liberté! répondit celui qui tenait le mousquet, et qui semblait s'attendre à cette question.

— Vous êtes bien ceux que je cherche : je viens vers vous pour vous aider à les conquérir!

— Hurrah Mexico! independancia! s'écria l'inconnu!

Le premier, qui jusqu'alors avait suivi l'entretien sans placer un mot, se retournant dans la direction des terres jeta un cri qui imitait à s'y méprendre le cri de l'oiseau moqueur.

A ce signal une cinquantaine d'hommes, que les dunes de sable dérobaient à la vue, accoururent : la plupart n'étaient pas armés, les autres ne l'étaient que d'une manière incomplète.

— Venez amis, voilà un libérateur qui vient à notre aide pour secouer le joug qui pèse sur nous, fit celui qui avait poussé le signal, en désignant d'un geste énergique le jeune homme.

— A bas l'Espagne! s'écrièrent-ils tous.

— Braves Mexicains, dit ce dernier en tirant son épée, je n'attendais pas moins de vous; je vous apporte des armes, et je viens vaincre ou mourir ensemble pour faire triompher vos droits!

De nouvelles acclamations saluèrent ces paroles. Pendant cette scène ceux qui montaient l'embarcation avaient mis pied à terre, et avaient débarqué des armes telles que fusils, carabines rayées ou épées qu'ils déposèrent sur le sable.

— Tenez compagnons, fit le jeune homme en étendant la main vers ces faisceaux qui étincelaient aux rayons du soleil, voilà des instruments de délivrance, recevez-les de Mina !

Chacun aussitôt se précipite sur les armes et prend celle qui lui convient le mieux; tous en un clin d'œil en sont munis, et alors les brandissant dans l'air, ils font retentir les échos de ces cris répétés :

— Mort aux Espagnols! Vive Mina notre chef !

II

Celui qui débarquait ainsi sur la grève de Soto-la-Marina était en effet Xavier Mina, que les historiens mexicains n'appellent que le *héros*. Il était neveu de cet Espoz y Mina, que sa cruauté et son habileté ont rendu si fameux sous Ferdinand VII. Imagination romanesque, tête brûlante, âme enthousiaste, il avait toutes les passions du ciel méridional qui le vit naître

en 1789. Jusqu'à ce jour où il mettait le pied sur le sol mexicain, son existence n'avait été qu'une suite d'événements et d'aventures hors de la sphère commune: il étudiait la théologie au séminaire de Saragosse lorsque les Français envahirent l'Espagne. Ce fut avec une indignation profonde qu'il vit cette irruption injuste qui était un outrage pour son pays: animé de cet esprit d'indépendance qui l'entraîna toute sa vie à offrir son bras et son courage aux causes opprimées; enflammé d'ailleurs par le goût des armes, il n'hésita pas à laisser la théologie pour l'épée et à abandonner ses études pour voler à la défense de la patrie. Suivi dans ses desseins par une poignée de ses camarades qui partageaient ses idées, il forma une guerrilla, à laquelle vinrent se joindre quelques bandes éparses dans les montagnes.

Brave, infatigable, et doué d'une présence d'esprit merveilleuse, il devint bientôt le fléau des Français et de leurs partisans; il se distingua par l'audace de ses entreprises, et avec tant d'habileté qu'il ne fut jamais surpris: quand il était serré de trop près, ses *guerrilleros* se dispersaient pour se rassembler quelques heures plus tard, et tomber comme la foudre sur les petits corps ennemis. Une catastrophe à laquelle il devait s'attendre arrêta le cours de ses exploits, il fut fait prisonnier, amené en France, et

enfermé au donjon de Vincennes. Cette infortune n'éteignit pas son ardeur.

A peine rendu libre par la chute de Napoléon, et rentré en Espagne il se jette de nouveau dans les aventures: Espoz y Mina, son oncle, était résolu de rétablir la constitution de 1812, il s'adjoint à lui pour l'exécution de ce plan; il rassemble ses bandes, et marche au mois de septembre 1814, contre Pampelune où des intelligences étaient ménagées. Mais la lâcheté de ses compagnons fait échouer le projet; et ce n'est qu'au milieu des plus grands dangers qu'il peut fuir en France, tandis que son oncle se fait arrêter!

De là, Xavier Mina passe en Angleterre.

La vue d'un peuple libre jouissant de la plénitude de ses droits vient exalter ses aspirations, et les fixer plus que jamais. C'est cette condition qu'il envie pour sa patrie : voyant cependant qu'il lui est impossible, pour longtemps du moins, de l'y réaliser, il se prend à songer qu'il est une terre où il aurait plus de chance pour combattre les tendances rétrogrades du gouvernement espagnol, et qui, par les événements qui s'y passent, acceptera avec enthousiasme ses plans d'indépendance et de liberté: cette terre c'est le Mexique en révolution depuis 1810!!

Aussitôt un projet hardi entre dans sa pensée; il

veut venir en aide à ce peuple écrasé de trois cents ans de tyrannie et d'esclavage, qui lutte maintenant contre l'Espagne. Avec une merveilleuse activité, il rassemble un petit nombre d'aventuriers intrépides, que plusieurs de ses anciens partisans viennent grossir; il se fournit d'armes, de munitions, et s'embarque sur la *Cléopâtre* qui cinglait vers le nouveau monde ! [1]

III

Les intelligences que Mina s'était ménagées à Soto-la-Marina, et plus que cela les dispositions favorables des habitants, l'y firent recevoir avec des transports de joie et de reconnaissance. Les principaux du pays l'accueillirent comme un libérateur; un grand nombre de Mexicains demandèrent à augmenter ses rangs et à le seconder dans son entreprise. Devant cet enthousiasme, les quelques Espagnols qui formaient la garnison, effrayés de leur infériorité numérique, évacuèrent précipitamment la ville, en laissant der-

[1] Mina ne débarqua pas de suite au Mexique; il s'arrêta quelque temps aux Etats-Unis, notamment à Baltimore et à la Nouvelle-Orléans, où il compléta son petit armement et acheva de prendre les mesures qui devaient assurer la réussite de son projet.

rière eux des vivres et des armes au pouvoir des nouveaux arrivés.

Mina, maître de Soto sans effusion de sang, s'empressa de la fortifier, et résolut d'en faire la base de ses opérations. Avant de le suivre dans les diverses aventures qui succédèrent à cet heureux débarquement, il n'est pas inutile de tracer ici le tableau de la situation de l'indépendance mexicaine en 1817.

La mort de l'héroïque Morelos et de ses dignes lieutenants Galeana et Matamoros avait clos cette première période de l'insurrection qu'on peut appeler la période chevaleresque. Dès lors elle n'avait plus eu ce caractère d'enthousiasme et de loyauté, de grandeur désintéressée qui en marque le début; l'ambition égoïste de quelques généraux en avait changé la cause et lui avait fait perdre de sa dignité morale.

Le général D. Manuel Terran inaugura cette nouvelle période.

La perte du curé de *Caracuaro* [1] changea la face des affaires des patriotes: des dissensions éclatèrent, ils se brouillèrent entre eux. Terran qui se targuait de ses services, et dont les idées politiques se ressentaient de la fougue de son âge, avait des vues ambitieuses que les brouilles de ses compagnons d'armes

[1] Morelos, avant d'être généralissime des indépendants avait été curé de Caracuaro, petit village près de Valladolid.

vinrent augmenter. Tout, d'ailleurs, était dans un état de désorganisation propice à ses desseins.

Le congrès qui avait la prétention de représenter le pouvoir civil, au sein de l'insurrection, n'en était que le simulacre dérisoire. C'était une réunion d'avocats, de bacheliers, de prêtres et de muletiers, bavards ridicules et ineptes, qui s'intitulaient pompeusement députés de la nation mexicaine, mais qui, en réalité, s'étaient nommés pour la plupart eux-mêmes. Ce congrès, sans dignité et sans discipline, courait à l'aventure, par monts et par vaux; il transportait ses séances partout où il se trouvait, soit dans les bois ou aux bords des rivières, soit dans les plaines ou sur les montagnes. Suivant à la piste les généraux indépendants, il avait été plus souvent un obstacle qu'un aide; il promulguait une foule de décrets dont l'inopportunité entravait les opérations militaires, et qui, s'il faut tout dire, avait causé déjà en partie la perte de Morelos. C'était alors vers Terran qui guerroyait dans la province de Oajaca, que le congrès était accouru: selon son usage il le harcelait et semait la division.

Le général lassé résolut de le dissoudre et de constituer un autre congrès: il ne tarda pas à exécuter ce dessein; les députés furent tous arrêtés, et remplacés par une commission intitulée *Directoire exécutif*, com-

posée de trois membres, dont Terran était le principal ou pour mieux dire l'unique. Il s'entoura de représentation extérieure, il se fit donner le titre d'*altesse*, quand le directoire siégeait, et celui d'*excellentissime* en dehors des sessions. Les autres chefs patriotes, Guerrero, Vittoria, Osourno et D. Ignacio Rayon refusèrent de reconnaître le nouveau directoire et, affranchis désormais de tout contrôle, ils exercèrent le règne du sabre: Terran dans le district de Théhuacan, Vittoria à la Vera-Cruz, Osourno à Papautla, et Rayon dans la province de Valladolid. Terran, malgré son ambition avait à cœur la cause de l'indépendance; il forma un projet qui devait lui assurer de grands avantages: c'était de prendre Tampico, et, par la possession de cette place, de fournir aux patriotes un débouché pour le commerce avec les *États-Unis*. Il entreprit de réaliser ce projet, mais trop faible pour résister aux forces royalistes, il se replia sur Téhuacan, et proposa aux généraux Vittoria et Osourno de joindre leurs troupes aux siennes pour agir de concert. Ces derniers repoussèrent cette proposition, aimant mieux perdre tous les fruits d'une entreprise utile que de s'unir avec lui. Le vice-roi profita de cette mésintelligence, fit investir Téhuacan, contraignit Terran à capituler et à se rendre prisonnier.

Ces événements se passaient dans les provinces du sud, c'est-à-dire celles qui avoisinent l'Océan.

Mais bientôt le prêtre D. Antonio Josè Tonnès se fit reconnaître dans les provinces de l'ouest et de l'est, où il avait acquis une grande influence comme généralissime des patriotes. Voulant rendre son autorité plus durable, il créa un semblant de gouvernement, et le composa d'un président, de deux membres et d'un secrétaire de la guerre. La réalité du pouvoir tout entier reposait dans les mains de Tonnès : le congrès ne faisait que sanctionner aveuglément toutes les volontés qu'il lui imposait; ses créatures remplissaient tous les districts ou *commandacias* qui s'étendaient sous sa domination. C'étaient pour la plupart des petits tyrans qui, écrasant de vexations et de mesures arbitraires ceux qu'ils devaient protéger, faisaient maudire le nom de l'indépendance, tandis que leur chef, enfermé dans une forteresse formidable, exerçait de son côté, sans crainte de représailles les actes les plus despotiques. Tel était l'état de la cause dégénérée de l'insurrection lorsque Mina parut au Mexique, et vint la ranimer d'un souffle d'héroïsme.

IV

Après l'heureux débarquement à Soto-la-Marina, le but de Mina était de se joindre, à la tête de sa petite troupe, aux patriotes des provinces de l'intérieur qui occupaient autour de Valladolid et de Guanajuto de vastes portions de territoire et plusieurs forteresses. Une immense distance l'en séparait; pour y atteindre il lui fallait traverser les états de Tamaulipas, de San Luis de Potosi et une partie de celui de Zacatécas. L'ennemi occupait presque toutes les routes: Mina devait donc tantôt le surprendre par la hardiesse de ses attaques, tantôt lui échapper par la rapidité de ses marches. Il n'hésita pas devant les difficultés de cette entreprise. Avant son départ pour les provinces de l'intérieur, son courage eut l'occasion de se signaler: le général royaliste Arrédondo, à la tête de quinze cents hommes, vint l'attaquer près de Santander. La mêlée était au moment de s'engager, lorsque le général sortant des rangs offrit amnistie à quiconque déposerait les armes.

— Amis! s'écrie Mina, en se retournant vers ses soldats, cet homme nous insulte : montrons-lui notre réponse. — Tous se précipitent sur les Espagnols

avec une irrésistible impétuosité, jettent la confusion dans leurs lignes et les obligent à la retraite.

Le 24 mai 1817, Mina se mit en marche avec trois cent huit hommes, un guide les précédait. On s'engagea d'abord dans un chemin qui serpentait au milieu de côteaux couverts de bois épais, et qui ne semblait accessible qu'aux Indiens, tant la végétation l'obstruait de toutes parts. Souvent la hache dut intervenir pour frayer le passage : des fourrés inextricables où depuis bien des années peut-être l'homme n'avait pénétré, arrêtaient à chaque instant les pas. Ce premier jour de marche commencé au soleil levant fut pénible: les soldats souffrirent de la soif, car jusqu'à la fin du jour, quand ils eurent dépassé les bois, ils demeurèrent exposés aux atteintes d'une chaleur dévorante, sans que le moindre souffle d'air ou la moindre goutte d'eau vînt les rafraîchir. Vers le soir, au moment où l'on atteignait la lisière d'une forêt sombre et épaisse, une source entourée de verdure se découvrit à leurs yeux ; chacun poussa un cri de joie, et courut s'abreuver dans la fraîcheur de ses eaux.

Après une halte de quelques minutes on se remit en route.

Au bout de trois jours, Mina et sa petite armée arrivèrent en vue de la ville de *Horcasitas*, située sur les bords de la rivière de *Altamira*, dont le passage

offrit quelque danger; un officier qui s'éloigna du guet, fut emporté par le courant et se noya. Parvenus dans une plaine, et non loin d'une hacienda abandonnée, un immense nuage de poussière qui accourait de l'horizon et qui semblait soulevé par une multitude vint exciter leur inquiétude; mais bientôt le tourbillon se rapprocha, et l'on vit un troupeau de sept cents chevaux environ, renâclant et soufflant. Ils avaient été rassemblés pour les besoins de l'ennemi; la chasse leur fut donnée : on s'empara d'une partie. On continua de marcher ainsi pendant plusieurs jours. La route qui s'étendait devant eux était si étroite qu'elle paraissait moins faite pour des hommes que pour des bêtes fauves : des montagnes couronnées de forêts au feuillage touffu la plongeaient dans des ombres presque crépusculaires, et venaient éveiller dans l'âme un effroi involontaire. Cependant la distance qui les séparait de *Valle del Maïz*, une des étapes de leur itinéraire s'abrégeait.

Le mouvement de Mina vers les provinces de l'intérieur avait excité l'alarme des troupes royalistes, incertaines s'il allait prendre la voie d'*Altamira* ou de *Tampico*, elles étaient obligées d'occuper ces deux positions : mais dès qu'on apprit qu'il se dirigeait de *Horcasitas* vers Valle del Maïz, on résolut qu'un corps de cavalerie lui donnerait la chasse.

Le 8 juin au matin, un paysan qui avait des intelligences avec les patriotes arrive en toute hâte annoncer qu'un grand nombre de cavaliers se sont portés en avant de Valle del Maïz, et sont décidés à la dernière résistance. Cette nouvelle enflamme le courage de Mina qui, désireux plus que jamais de se mesurer avec l'ennemi, accélère sa marche. Vers midi on l'aperçoit : ses forces consistaient en quatre cents cavaliers avantageusement placés sur une hauteur de la grande route, à trois lieues de la ville.

Comprenant à l'ardeur des siens qu'il peut attaquer de suite, Mina prend aussitôt ses dispositions, met son infanterie en réserve, choisit les meilleurs tireurs, et les embusque derrière un taillis à gauche des royalistes avec ordre de les déloger. Dès que ceux-ci ont déchargé quelques coups de feu, une surprise profonde les saisit en voyant leurs adversaires se débander précipitamment, et gagner leur centre. Mina s'aperçoit de ce désordre, fait avancer sa réserve, tombe sur eux et achève de les disperser; puis avec trente-deux chevaux il se lance à la poursuite des fuyards. Alors commence une course furieuse, haletante. Comme ces tourbillons soulevés par le vent d'hiver, Mina et les siens penchés sur leurs montures, dont ils déchirent les flancs à coups d'éperons, volent, font jaillir des cailloux de la route mille étin-

celles. Malheur à ceux qui tombent à la portée de leur arme! ils sont renversés, foulés aux pieds et massacrés : ils arrivent ainsi jusqu'aux portes de la ville, la traversent, et emportés par l'ardeur du combat, continuent encore cette charge trois lieues au-delà.

La petite armée trouva à Valle del Maïz le meilleur gîte qu'elle eut rencontré depuis son départ. Cette ville, agréablement située sur les bords de la rivière de *Panûco*, abondait en magasins, en vivres et en armes : Mina, avec une délicatesse à laquelle les habitants n'avaient pas été accoutumés par les Espagnols, ne prit que l'indispensable.

Dans la journée du 9, il reçut avis que le commandant Arniman, à la tête de sept cents hommes et d'un corps de cavalerie était à sa poursuite; cette annonce ne causa aucune inquiétude à ses soldats qui, enflés de leur précédente victoire, voulaient au contraire retourner sur leurs pas pour attaquer l'ennemi; mais Mina ne perdant pas de vue son objet principal, c'est-à-dire sa jonction avec les patriotes des provinces de l'intérieur, résolut de quitter aussitôt Valle del Maïz.

Le 10 on se remit en marche, et deux jours après on arrivait à un rancho abandonné. Là, on apprit une particularité qu'il fallut bien prendre en considération : Arniman, dont les forces s'étaient encore aug-

mentées d'une division de cavalerie, n'était plus qu'à quelques lieues en arrière. Mina et les siens quittent le rancho; les marches forcées succèdent aux marches ordinaires, et le 14 au soir, accablés de chaleur et de soif, ils arrivent à l'hacienda de *Petotillos.*

Quelques heures de sommeil les avaient à peine remis de leurs fatigues quand le lendemain au point du jour, les sentinelles firent entendre ce cri:

— Alerte! l'avant-garde de l'ennemi n'est plus qu'à deux mille.

Aussitôt le tambour résonne; les hommes s'élancent sur leurs armes; Mina sans perdre son sang-froid ordonne à cent soixante-deux des siens de gravir une éminence contiguë à l'hacienda d'où la vue embrasse un vaste horizon de plaines couvertes de blés. Une chaleur dévorante pesait déjà lourdement; un profond silence permettait d'entendre les moindres rumeurs. Bientôt on aperçut l'avant-garde espagnole : elle s'avançait en courbant les hautes tiges des épis, et le soleil qui se brisait en mille rayons sur ses armes lui donnait alors l'apparence d'un serpent aux écailles luisantes se déroulant au milieu des moissons.

Mina voit qu'un engagement est inévitable : battre en retraite avec des soldats harassés, c'est une destruction certaine; s'enfermer dans l'hacienda et soutenir un siége, c'est une lente extermination.

Une détermination hardie, dont la réussite peut seule le sauver traverse son esprit.

S'adressant aux siens, il s'écrie :

— Amis ! dispersons ces hommes avant que leurs compagnons les rejoignent : suivez-moi !

Aussitôt telle qu'un torrent la petite armée se précipite du mamelon, bondit dans la plaine, et pénétrant tumultueusement dans les rangs des Espagnols déconcertés de la brusquerie de l'attaque, les presse avec vigueur ; ceux-ci commencent déjà à plier et à se débander, lorsque tout à coup leur réserve apparaît sur le champ de bataille, les fuyards s'y rallient et Mina et ses soldats se trouvent alors en présence d'un ennemi plus de trois fois supérieur [1].

Il y eut un moment de poignante hésitation parmi ces cent soixante-deux hommes ; mais la résolution de vendre chèrement leur vie est bientôt la seule pensée qui domine leur âme. Mina arrachant le fourreau de son épée qui pendait à sa ceinture le jette au loin.

— *Je ne veux pour fourreau que la poitrine des Espagnols*, dit-il.

Ces mots, l'air enthousiaste dont ils sont prononcés

[1] A la bataille de Petotillos, Mina attaqua sept cents soldats d'Arniman avec cent soixante-deux hommes seulement ; le reste de sa petite armée était restée à la garde de l'hacienda, et ne prit point part au combat. Voir l'historien anglais Davis Robinson.

achèvent de ranimer les siens; ils mettent la baïonnette au bout de leurs fusils, et, avec une nouvelle énergie ils s'élancent une seconde fois contre les Espagnols.

On vit alors ce que peut la valeur contre le nombre; cette centaine d'hommes, harrassés par une première lutte en mirent en déroute plus d'un millier.

Demeurée maîtresse du passage qu'elle avait si vaillamment conquis, la petite armée de Mina se remit en marche. Bientôt on toucha la frontière du territoire que les patriotes occupaient, et on se disposa à attaquer une vaste hacienda, appelée *Spiritu Santo*, fortifiée par sa position naturelle, et munie d'une garnison assez forte : mais les Espagnols ne jugeant pas à propos de la défendre, l'évacuèrent, emmenant avec eux tous les paysans des environs. Alors une procession étrange vint à la rencontre de Mina : elle était composée de femmes chantant des cantiques et portant une bannière où était brodée l'image de la Vierge. Elles laissaient échapper des marques d'effroi, redoutant les violences des nouveaux venus qu'elles s'efforçaient de désarmer par ces démonstrations religieuses, mais les procédés de ces derniers ne tardèrent pas à les rassurer entièrement.

Cependant les fatigues et les dangers ne touchaient pas encore à leur fin.

Arrivé devant la ville de *Real del Pinôs*, dans l'in-

tendance de *Zacatécas*, Mina la somma de se rendre mais elle refusa. Il résolut de s'en emparer de force.

Real del Pinôs était posée sur le penchant d'une colline, protégée au nord par un ravin profond, et au sud où les habitations étaient fort basses, par des murs qui barricadaient les rues. Cette situation inspira à Mina un dessein hardi : dans une nuit obscure et orageuse où le ciel sans lune et sans étoiles épaississait encore les ombres, il fait tenter une attaque du côté du nord.

Pendant que l'ennemi concentre son attention sur ce point, quinze hommes courent vers le sud; avec une agilité merveilleuse; à l'aide de leur *zarape* [1], ils atteignent les *azoteas* (terrasses) des maisons élevées seulement de quelques mètres au-dessus du sol, dans cette partie de la ville. Les pieds nus, l'oreille tendue, favorisés par les ténèbres, ils se glissent de terrasse en terrasse, de maison en maison jusqu'à l'endroit où les royalistes se défendent contre l'attaque de Mina. Ils se laissent tomber à terre, toujours à l'aide de leur zarape; puis ils bondissent comme des démons, l'épée à la main au milieu des Espagnols terrifiés à l'aspect de ces ennemis qui semblent surgir du

[1] On appelle *zarape*, une couverture que les Mexicains de toutes les classes portent habituellement, et qui leur sert à une foule d'usages.

sol. La nuit qui en dissimule le petit nombre leur fait croire qu'ils sont en forces supérieures; craignant d'être pris entre deux feux ils commencent à battre en retraite. Les quinze hommes les poursuivent vaillamment, et permettent à Mina de faire irruption dans la ville [1]. Les soldats espagnols s'enfuirent dans les montagnes. Real del Pinôs, ayant refusé de se rendre, fut pillée; mais les citoyens furent respectés dans leurs personnes. Un butin considérable récompensa la petite armée de ses fatigues.

En quittant Real del Pinôs [2], Mina et les siens pensaient que cette jonction ardemment désirée avec les patriotes de l'intérieur ne tarderait pas à s'effectuer : la route qu'ils prirent s'étendait au milieu des plaines de Zacatécas.

Ce sont d'immenses solitudes, sans verdure, aux horizons reculés, aux landes sablonneuses hérissées de dunes qui semblent autant de vagues immobiles dans un océan de sable. Quelques buissons de bois de fer et quelques gommiers rabougris forment la seule végétation; un air brûlant, un soleil de feu, des tour-

[1] Voir l'historien anglais Robinson.

[2] Les soldats de Mina firent à Real del Pinôs, un butin si considérable, que presque tous en quittant cette ville, avaient sur les épaules, outre une foule d'objets précieux, un de ces riches manteaux mexicains, brodés d'or, de la valeur de cent à deux cents dollars.

billons de poussière asphyxiante, telles sont les tortures continuelles qui attendent Mina ! Malheur à ceux que leur mauvais destin égare dans ces parages désolés.

Depuis trois jours on est en marche, la petite armée n'a encore rencontré aucune trace d'hommes ou de bêtes, cependant depuis quelque temps des vestiges informes qu'elle finit par reconnaître pour être des débris de vêtements jonchent le sol, et des ossements humains épars çà et là, blanchis par le soleil, lui attestent que les ravages de la guerre se sont étendus jusque dans ces lieux. L'âme péniblement affectée de cette vue, Mina reçoit une nouvelle impression d'alarme : le guide déclare qu'il ne reconnaît plus sa route !

Que faire? Si l'on poursuit en avant, n'achèvera-t-on pas de s'égarer? et ne perd-t-on pas un temps précieux si l'on s'arrête?.....

Ce dernier parti paraît le plus prudent. Un petit détachement composé de quelques cavaliers est envoyé à la découverte. Il n'avait encore fait que peu de chemin lorsqu'un bruit de pas de chevaux vint frapper son oreille, et une troupe d'hommes se montre bientôt, accourant au-devant de lui.

La présence des nouveaux venus, leur aspect étrange avaient de quoi exciter l'inquiétude : celui

qui paraissait être leur chef était vêtu d'une veste brune brodée de dentelle d'argent fanée; des *calzoneras* de velours vert, un gilet d'un rouge éclatant, des bottes à larges éperons, une coiffure affectant la forme de kolbach où était incrustée une image de la vierge de *Guadalupe* complétaient son costume. Il montait un cheval bai à l'allure fougueuse et tenait une longue lance à la main.

Tous ses hommes, à peu de chose près, étaient équipés comme lui. C'était un corps de cavaliers patriotes en reconnaissance : ils n'avaient aucun avis de l'arrivée de Mina. Le colonel D. Cristobal Naba, leur chef, se joignit au détachement, et l'on se dirigea vers le campement du reste de la petite armée.

Mina l'accueillit comme un sauveur et apprit qu'il n'était plus qu'à neuf lieues de la forteresse de Sombrero occupée par les indépendants; on continua la marche, et le 24 juin l'héroïque Guerrillero de la Navarre entrait dans Sombrero : la jonction était opérée! Il fut accueilli avec l'enthousiasme que devaient exciter son nom et ses actions : En un mois il avait fait deux cent cinquante lieues dans un pays ennemi, livré trois batailles et perdu seulement quarante hommes!

V

La garnison des indépendants qui occupait le fort de Sombrero, était commandée par D. Pedro Morena: abdiquant toute autorité, pour donner l'exemple, il se mit sous les ordres de Mina.

Quatre jours à peine venaient de s'écouler, employés à un repos indispensable que déjà l'activité du jeune général s'impatientait; elle ne tarda pas à trouver une nouvelle occasion de s'excercer. Le 28 juin un corps d'Espagnols, au nombre de sept cents, conduits par le colonel Castanôs, fit un mouvement dans la direction de Sombrero. Castanôs était un des plus braves officiers royalistes; il en était aussi un des plus cruels et des plus féroces. Emule de Calleja, *le boucher d'hommes,* il avait rempli tous les lieux où il passait de terreur, de larmes et de sang. Ses victoires, ses marches rapides et imprévues, ses attaques au milieu de la nuit en avaient fait un objet d'effroi pour les patriotes; leur esprit superstitieux grossissait encore sa renommée de toute l'épouvante qu'il inspirait. Ces divers motifs donnèrent le désir à Mina de l'attaquer et de faire tomber ce prestige; il se porta à sa

rencontre et le joignit à *San Juan de los Lanos;* il n'avait avec lui que deux cents hommes d'infanterie et quelques chevaux.

Il engagea la lutte avec sa vigueur et sa bravoure habituelles aux cris répétés de *Hurra! Mejico! Independancia!!*

Les Espagnols se défendirent vaillamment : au premier rang combattait le fougueux Castanôs. Vint le moment où la mitraille leur manqua; les artilleurs allaient interrompre le feu de leurs pièces, quand tout à coup, pris d'une inspiration soudaine.

— Enfants! s'écria Castanôs, apportez la caisse de l'armée, si nous n'avons plus de mitraille, nous avons des dollars ! [1]

Aussitôt les coffres jetés à terre sont défoncés, et l'on bourre les canons de dollars. Malgré cette prodigalité les Espagnols furent défaits, et les premières ombres du soir virent le redoutable Castanôs couché sans vie sur le sol avec près de cinq cents des siens ! Le lendemain les soldats indépendants trouvèrent leur paie sur le lieu du combat en ramassant les piastres qui y étaient éparses.

Une autre bonne fortune était réservée à Mina [1] : la

[1] Voir l'historien Anglais Davis Robinson, — *They fired dollars from Artillery, — we presume this arose from want of grape-shot.*

prise de l'hacienda de *Jaral* lui valut un butin d'un million[1].

Il était parvenu à l'apogée de son entreprise; ses ressources lui avaient donné les moyens de mieux équiper sa petite armée, de faire des achats d'armes, et d'envoyer à Mexico ainsi que dans d'autres villes des agents munis de fonds, qui devaient lui gagner des partisans; il était à la tête de vaillants soldats qui, enflammés de leurs victoires, ne demandaient qu'à marcher en avant. Avec ces éléments de succès, si les chefs de l'insurrection eussent été animés d'un véritable amour de la patrie, convaincus de ses intérêts, s'ils eussent loyalement mis à la disposition de Mina leurs divers moyens d'action, et joint leurs forces aux siennes, les Espagnols pouvaient être expulsés du Mexique, l'indépendance établie, et les drapeaux de la révolution flotter sur les murs de Mexico!

La fatalité ne voulut pas que ce grand dessein pût être encore accompli! Les chefs patriotes, dominés par la présomption et la jalousie, bien loin de seconder le célèbre Guerrillero, ne virent en lui, dans leur ambition égoïste, qu'un rival qui devait les absorber. Méditant dès lors sa chute, ils résolurent d'op-

[1] L'hacienda de Jaral était à vingt lieues au nord de Guanajuato ; elle appartenait au marquis de Moncade, le plus riche propriétaire de la Nouvelle-Espagne.

poser à ses demandes le mauvais vouloir, de lui créer secrètement des difficultés, et de l'entraver dans tous ses plans. Ces divisions, encore plus que leurs armes, devaient singulièrement favoriser la fortune des Espagnols. Mina ne tarda pas à démêler cette antipathie et résolut, autant que possible, de compter sur lui seul.

L'affaire de *San Juan de Lanos* et la prise de l'hacienda de Jaral marquèrent les dernières prospérités de l'expédition; bientôt commença la période des revers[1]. Un échec essuyé devant la ville de Léon fut le premier avertissement de la fortune pâlissante de Mina!

Dans cette attaque stérile cent de ses plus braves aventuriers perdirent la vie.

Les Espagnols qui occupaient Léon au nombre de quatre mille, enhardis par cette défaite, résolurent de venir l'attaquer dans sa forteresse. Mina, averti, prit à la hâte quelques mesures, et le 30 juillet les védettes signalèrent l'ennemi dans la plaine de Sombrero. Le fort de Sombrero était situé sur un énorme mamelon, surplombant la montagne de *Comanja*, et dominait comme une sentinelle vigilante, toute la plaine de mille pieds. Les hauteurs de la montagne, coupées de précipices béants, le défendaient du côté du nord;

[1] La forteresse de Sombrero n'était éloignée de Léon que de neuf lieues.

à l'est, un gouffre, dont les vapeurs bleuâtres ne permettaient pas à l'œil d'en mesurer la profondeur, le protégeait d'une manière efficace. Une rampe escarpée était du côté du sud le seul chemin qui y donnât accès. En un mot, ces défenses naturelles rendaient le Sombrero imprenable par la force des armes: mais il avait un grand inconvénient, l'eau y manquait absolument. Pour s'en procurer la garnison devait aller puiser dans un torrent qui coulait au fond d'un ravin, à huit cents pas environ du fort.

Ce fut sur un mamelon de moindre hauteur que celui de Sombrero que Don Pasquale Linan, commandant de l'armée espagnole, plaça son quartier général. Ses forces comptaient trois mille cinq cent quarante-un hommes, deux obusiers et dix pièces d'artillerie. C'est contre un tel nombre que Mina devait se défendre n'ayant que son courage, quelques mauvais canons bossués et peu de munitions ! La garnison qu'il commandait, ne dépassant pas neuf cents personnes avec les paysans et les femmes qui s'y étaient joints précipitamment, jura de s'ensevelir sous les ruines de Sombrero.

A peine les premiers rayons du soleil ont-ils éclairé la journée du 31 juillet que le bombardement du fort commence ; les boulets, les obus tombent avec fracas et font retentir les échos de la montagne de Comanja.

A ce tonnerre qui dure tout le jour, les assiégés ne répondent que par intervalles : ils ménagent leurs munitions, leurs pièces au reste ne fonctionnent qu'avec difficulté.

Pendant trois jours ce bombardement continua sans relâche ; le 4 août les Espagnols tentèrent un assaut simultané sur trois points différents : sur le rempart où l'attaque était plus acharnée, Mina, une longue lance à la main, faisait des prodiges de valeur. Il reçut une blessure, mais l'ennemi fut repoussé avec perte.

Au bombardement, aux attaques, aux surprises de guerre, vient bientôt se joindre un fléau terrible : la soif ! La petite provision d'eau, recueillie à la hâte avant l'arrivée des royalistes, est déjà tarie ; la communication avec le ravin où les soldats allaient en chercher, est coupée par l'ennemi, fortement posté en cet endroit : et même durant la nuit des sentinelles défendent son approche.

Précédemment Mina avait eu la pensée, pour amener l'eau dans l'intérieur du fort, de faire creuser des citernes ; mais la saison des pluies, où l'on entrait, avait fait différer ce projet. On eut bientôt consommé les eaux stagnantes, puisées au fond des rochers : les angoisses de la soif commencèrent ; quatre jours s'écoulèrent sans qu'une goutte d'eau vînt

abreuver la malheureuse garnison. Quelques-uns ne pouvant résister à cette torture, s'échappèrent, au péril de leur vie, sous les balles des Espagnols, pour cueillir des pieds de céleri sauvage qui croissaient autour du fort. La situation devenait de plus en plus intolérable; d'une heure à une autre les soldats épuisés de souffrances ne pouvaient plus faire leur service; les cris déchirants des enfants qui demandaient à boire à leurs mères éplorées, et la douleur de celles-ci qui se traduisait en longs sanglots, ajoutaient à ces scènes de désolation une horreur particulière! La contenance de Mina montrait combien il ressentait les maux de ses compagnons; il essayait de les soutenir par l'espérance que le Dieu de la nature ne les abandonnerait pas; il leur désignait les gros nuages qui commençaient à charger l'atmosphère, et à courir dans le ciel, comme la source d'où le secours devait tomber!

L'exemple et l'observation de Mina leur rendirent un peu d'espoir, et inspirèrent à chacun le désir de se montrer supérieur à la rigueur de la fortune. Dans une attente anxieuse ils observent l'approche des gros nuages noirs qui s'avancent; tous les vases, tous les tonneaux sont préparés pour recevoir cette pluie bienfaisante; les femmes invoquent avec ardeur les images des Saints. Les nuages se rapprochent, planent au-dessus du fort, aucun bruit ne se fait entendre au mi-

lieu de l'anxiété générale de la garnison : les tonnerres de l'artillerie de l'armée espagnole, les hurlements sauvages des soldats qui se préparent peut-être à l'assaut, rompent seuls le silence. Les nuages errants paraissent s'arrêter au-dessus des assiégés : c'est la réalisation de cette attente si ardemment désirée ; quelques gouttes de pluie tombent : l'anxiété est à son dernier point.... Mais bientôt les nuages passent et vont se résoudre en pluie abondante sur le camp royaliste !

Le langage humain est impuissant à rendre le désespoir et la douleur de la malheureuse garnison !

Cependant au bout de quatre jours une pluie assez forte tomba dans Sombrero ; en dépit du feu incessant de l'ennemi on put recueillir assez d'eau pour se désaltérer et en faire provision.

Le généralissime des patriotes D. Antonio Torrès qui occupait la forteresse de *Los-Remedios* à peu de lieues de là, fit une tentative pour venir au secours des assiégés ; il se mit en marche avec un corps de troupes et des vivres, mais animé d'un mauvais vouloir contre Mina, dont il craignait la supériorité, il s'y prit d'une telle manière qu'il tomba dans une embuscade près de *Silao :* ses soldats furent battus, et les Espagnols s'emparèrent des vivres. Sans rien tenter davantage, quoiqu'il en eût encore le pouvoir,

Torrès retourna précipitamment à Los-Remedios, satisfait d'abandonner à une perte certaine celui qu'il regardait comme un rival, avec l'apparence cependant d'être venu à son secours!

Mina et les siens étaient donc bien livrés à eux seuls! Les royalistes, malgré leur supériorité, n'osaient plus renouveler un autre assaut: ils employèrent tous leurs efforts à réduire la place par la famine. Des détachements de cavalerie furent placés nuit et jour dans les défilés de la montagne de *Comanja;* des tirailleurs postés sur les hauteurs qui dominaient Sombrero inquiétèrent cruellement les assiégés.

Ceux-ci eurent bientôt épuisé leur provision d'eau: aux horreurs de la soif ne tardèrent pas à se joindre celles de la faim!

Les mulets, les ânes et les chiens avaient été précédemment abattus pour les besoins de l'alimentation; un grand nombre de ces animaux étaient morts de maladie, et comme on n'avait pu les enterrer, leurs cadavres gisaient épars çà et là, répandant une odeur infecte: des bandes de grands vautours noirs, attirés par cette curée, tournoyaient au-dessus du fort.

Mina, en proie aux pensées les plus poignantes, vit que la chute de Sombrero était inévitable, si un secours n'arrivait pas du dehors (privé de communications, il ignorait la tentative avortée de Torrès). Il

résolut en conséquence de l'aller chercher. Au milieu d'une nuit épaisse, suivi de trois aides-de-camp, il s'engagea dans un défilé, et trompant la vigilance de l'ennemi il parvint à s'échapper sain et sauf. Il eut bientôt la déception d'apprendre l'entreprise infructueuse de Torrès; le mauvais vouloir des chefs patriotes se manifestait de toute part : aucun corps de troupes n'était concentré dans le voisinage, prêt à porter un prompt secours aux assiégés, et nul convoi de vivres ne prenait la route de Sombrero. Rempli d'amertume à la vue de l'hostilité flagrante que lui opposaient ceux-mêmes pour lesquels il s'était engagé dans tant de périls, Mina envoya au colonel Young qui commandait en son absence à Sombrero, un message portant l'ordre d'obtenir une capitulation aussi avantageuse que possible des Espagnols.

Il était temps ! la malheureuse garnison avait atteint la dernière limite de ses souffrances, chez quelques-uns l'excès des maux avait égaré la raison. La plus cruelle torture venait toujours du manque d'eau : plusieurs soldats suçaient du plomb, demandant au métal une passagère sensation de fraîcheur !

On capitula. Le général Linan avait promis expressément la vie sauve.

Ce fut une triste journée que celle du 18 août; les compagnons de Mina, dont les traits contractés laissent

lire les privations qu'ils ont endurées, imposent silence à leurs souffrances pour ne pas trembler devant l'ennemi et sortent en bon ordre; ceux qui ne peuvent se traîner qu'avec peine s'appuient contre les plus forts: ils défilent lentement devant les Espagnols. Tout à coup ceux-ci rompant leurs rangs, se précipitent sur eux, le sabre haut. Affaiblis comme ils le sont les malheureux assiégés se défendent peu: on les massacre impitoyablement. Quelques-uns qui s'échappent dans les défilés sont poursuivis, repris et tombent percés de coups, d'autres plus heureux parviennent à fuir!

La férocité des Espagnols n'épargna même pas les blessés demeurés dans l'ambulance; au mépris de tous les sentiments humains, il les achevèrent sur leur lit de douleur!!

VI

Le désastre de Sombrero affligea Mina, mais n'anéantit pas sa vigueur d'âme. Quelques-uns de ses malheureux compagnons, échappés au massacre, le rejoignirent à grand'peine à Los Remedios, où lui-même s'était réfugié.

Brûlant de venger sa défaite, il somma le généra-

lissime Torrès de lui fournir les forces qu'il lui avait promises pour reprendre la campagne. Torrès, qui jusque-là avait toujours reculé l'accomplissement de sa promesse, s'exécuta enfin. Mais sa duplicité trouva encore moyen de nuire à celui qu'il regardait comme un rival. Après avoir rassemblé huit ou neuf cents hommes, il lui en confia le commandement et exigea en retour que les officiers revenus de Sombrero seraient laissés à Los Remedios pour l'aider, disait-il, à fortifier davantage cette place en prévision d'une attaque prochaine. Mina, contraint par la nécessité dut se séparer à regret de ceux qui avaient été les compagnons de ses périls. Les nouvelles troupes placées sous ses ordres différaient étrangement de celles qu'il avaient perdues; c'étaient moins des soldats qu'une multitude confuse, mal armée, embarrassée de femmes. La subordination y était inconnue; chacun avait plus ou moins la prétention d'être chef : quiconque commandait une cinquantaine d'hommes s'intitulait colonel, et un simple détachement comptait jusqu'à dix-huit capitaines dans ses rangs.

Pour aguerrir cette multitude et pouvoir la rendre propre à la campagne de guerrillas qu'il allait entreprendre, il eut fallu à Mina le secours des officiers qui avaient appartenu à sa première armée, mais Torrès lui avait enlevé à dessein cette ressource.

Il partit le 1er septembre de Los Remedios : il ne devait plus songer à marcher sur Mexico, dans le présent du moins; le but de ses opérations était donc désormais de tenir la campagne, de s'emparer des territoires occupés par les Espagnols et de les chasser graduellement des provinces de l'est.

Le *Bajio* était le théâtre où ce plan devait s'exécuter : on appelle ainsi un bassin de quatre-vingts lieues de circonférence, borné par la Cordillière du côté de Guanajuto.

Après s'être emparé du rancho de *Bisochio* et de la ville de *San-Luz* de *La Paz*, Mina résolut de venir attaquer le général royaliste Orrantia, fortement retranché à la *Caxa*. Cette hacienda posée sur une colline, dominait une vaste plaine : garnie de meurtrières et de créneaux elle présentait l'aspect d'une construction du moyen âge.

Une nombreuse garnison la défendait. Les bandes de Mina échouèrent dans leur attaque : accablées par les balles des ennemis embusqués derrière les créneaux elles plièrent promptement, et ne tardèrent pas à s'enfuir de toutes parts, en dépit des efforts que faisait l'héroïque guerrillero pour les rallier. Ce n'était plus à ses braves aventuriers américains qu'il avait affaire, mais à une canaille mexicaine, la pire de toutes.

Cet échec lui démontra la nécessité, pour le succès de sa campagne, de posséder une place forte dont il ferait le centre de ses opérations, où il trouverait un refuge assuré en cas de poursuite; dans ce dessein il jeta les yeux sur la ville de Guanajuto. Solidement fortifiée, pourvue de vivres et de munitions, offrant par ses mines d'argent de grandes richesses, elle réalisait les avantages qu'il cherchait; il voulut tenter de la prendre.

Guanajuto est entourée de hautes montagnes sur la pente desquelles on l'a bâtie; le *Cerro del Gigante* (le Pic du Géant) en est le plus élevé. La route principale qui conduit à la ville serpente à travers un ravin d'une interminable longueur, nommé *Canâda de Marfil*. Du côté des montagnes, des défilés étroits et presque inaccessibles, conduisent jusqu'aux faubourgs. Pour s'emparer régulièrement d'une telle position il aurait fallu une puissante artillerie, Mina en manquait absolument : apprenant bientôt que le général Orrantia, encouragé par sa victoire précédente, s'était mis à sa poursuite, il résolut de précipiter son projet, et de suppléer par la hardiesse d'une brusque attaque aux moyens matériels qui lui faisaient défaut.

Le 23 octobre, à onze heures du soir, Mina suivi de ses troupes se mit en mouvement; la nuit était froide

et humide, la lune voilée par le brouillard ne jetait que des lueurs indécises.

A mesure qu'on avançait les ténèbres semblaient devenir plus épaisses; les hommes marchaient en silence, et à l'exception de quelque cours d'eau qui bouillonnait contre les pierres, de l'oiseau moqueur qui de temps à autre jetait ses cris plaintifs, ou du corbeau qui déchirait l'air de ses croassements, rien ne troublait la solennité de la nature. Bientôt on s'engagea dans des défilés si étroits qu'on ne pouvait passer qu'un de front.

Mina avec son avant-garde et quelques éclaireurs arriva le premier à l'entrée des faubourgs de Guanajuto; il attendit pendant plus d'une heure, en proie à toutes les anxiétés, le reste de sa petite armée que l'obscurité et les difficultés de la route retardaient.

Quand tout le monde fut enfin réuni, on pénétra dans le principal faubourg plongé alors dans le plus profond silence; à peine avait-on fait quelques centaines de pas que tout à coup se montrèrent des soldats espagnols qui poussaient une reconnaissance, et la lueur des torches laissant apercevoir les nouveaux venus, ils marchèrent droit à eux. En se voyant subitement découverts il y eut parmi ceux-ci un moment d'hésitation, mais Mina comprenant qu'il fallait empêcher ce détachement peut-être isolé, de donner

l'éveil général, ordonna aux siens de fondre dessus. Une courte et terrible lutte s'engagea à la baïonnette: la plupart des soldats royalistes furent massacrés.

Après ce premier exploit les hommes de Mina, dans leur hâte de parvenir au cœur de la ville avant d'être découverts de nouveau, continuent leur course avec célérité. Il est trop tard ! quelques soldats ennemis, échappés à leurs coups, ont été répandre l'alarme : à peine ont-ils atteint l'extrémité du faubourg que le canon commence à tonner de la forteresse de Guanajuto, les habitants s'éveillent, toute la place est pleine de rumeurs. Des détachements espagnols surgissent de tous côtés pour repousser les assaillants. A la vue de l'ennemi en force si supérieure, une panique s'empare des patriotes : dès les premiers coups de fusil ils rompent leurs rangs et remontent dans le faubourg pour gagner les défilés.

Mina désespéré cherche à les rallier; il les supplie de revenir au combat, mais c'est en vain: sa voix est méconnue. Entouré lui-même d'Espagnols le guerrillero Navarrais se défend en lion : entraîné par quelques-uns de ses officiers, c'est en frémissant qu'il abandonne le lieu de la lutte. Les royalistes n'osent poursuivre les fuyards dans les ténèbres de crainte de tomber au milieu de quelque embûche. Cependant l'effroi qui avait saisi les lâches soldats de Mina

était tel que ne s'apercevant pas qu'on ne songeait nullement à les inquiéter dans leur fuite, ils se précipitent en désordre vers les défilés. Là, il y eut une horrible confusion. Dans ces sentiers tortueux qui ne permettaient qu'à un seul homme de passer de front, tous voulurent s'élancer les premiers; un grand nombre d'entre eux périrent ainsi étouffés.

Revenu enfin à son campement de San-Luis de la Paz, Mina fut accablé d'un nouveau surcroît d'alarme : il apprit que le général Orrantia n'était plus qu'à quelques lieues de lui.

Il passa le reste de la nuit dans une poignante inquiétude; découragé par ses revers, saisi de cette lassitude douloureuse qu'éprouvent ceux dont la fatalité a déjoué successivement tous les efforts, sans projet immédiat, il résolut de licencier ses bandes. La prudence au reste exigeait cette détermination : attendre Orrantia avec des soldats abattus comme les siens, c'eût été courir à une perte certaine, mieux valait donner le change à l'ennemi.

Le jour venu, il leur fit part de son dessein et donna ordre à chaque détachement de regagner son district par une route différente.

De son côté il se disposa à se rendre au rancho de Venadito, appartenant à un de ses amis le docteur Herrera, où il devait trouver un refuge sûr.

VII

Après avoir assisté au dispersement des siens, avec trente cavaliers, et avec quarante hommes de pied qu'il avait gardés, Mina à son tour prit en toute hâte le chemin de *Venadito*. Pour achever de dépister entièrement les Espagnols, il suivit des chemins détournés; il arriva avec sa petite troupe dans un *pueblo* de peu d'importance qui se trouvait sur son itinéraire.

C'était un dimanche. Un *padre* qui venait de *Silao* y officier toutes les semaines, finissait ses devoirs religieux lorsque Mina entra. Le padre accourut sur son passage et lui offrit ses respects et ses services avec cette flagornerie et cette feinte humilité qui sont souvent les indices de la dissimulation.

Mina, suivant sa coutume envers les gens de sa sorte, le traita avec bienveillance, mais se tint sur ses gardes. En effet il y avait chez les indépendants un usage aussi pernicieux qu'impolitique : c'était de permettre aux prêtres de quitter les villes royalistes et de venir se mêler à eux. Parmi ces hommes se trouvaient souvent des espions: ils prenaient des renseignements, des informations qu'ils rapportaient aux

Espagnols. Quoi qu'il en fût du padre, il sut bientôt ou devina vers quel refuge Mina se dirigeait, et à peine ce dernier était sorti du village qu'il se hâta de monter sur sa mule et disparut. Il regagna Silao qui est à quelques lieues de là. Le général Orrantia occupait en ce moment cette ville avec ses troupes : dérouté par le dispersement subit de la petite armée de Mina, il avait complétement perdu sa trace et celle de son chef.

Il s'entretenait de cette étrange disparition avec ses officiers, lorqu'on vint lui annoncer qu'un prêtre demandait à l'entretenir pour lui apprendre une nouvelle de la plus haute importance : il ordonna qu'on l'introduisît. Le padre lui déclara alors que dans le pueblo où il avait l'habitude d'officier toutes les semaines, Mina venait de passer avec quelques-uns des siens, se dirigeant vers le rancho de Venadito.

Orrantia reçut cette nouvelle avec une joie extrême. Sans laisser à ses soldats le temps de se reposer davantage, il donna l'ordre de sauter en selle, et de marcher toute la nuit pour être à l'aurore au Venadito.

Cependant Mina, poursuivant sa route, était bientôt arrivé au rancho du docteur Herrera[1], son ami. Il fut accueilli cordialement.

[1] Le docteur Herrera était un créole mexicain que Mina avait connu à la Nouvelle-Orléans.

Le Venadito, composé de quelques maisons, était situé près d'une *barranca* de forme circulaire, devant laquelle s'étendait une plaine; des taillis épais, entremêlés d'énormes quartiers de roc s'étageaient au-dessus de la barranca. La seule route qui conduisît de Silao au Venadito serpentait à travers un ravin étroit : le rancho offrait donc une retraite sûre.

Herrera apprit à Mina que le général Orrantia était revenu à Silao, et que très-probablement il avait perdu ses traces. Rassuré, il prit quelques dispositions, et fit camper devant le rancho son petit corps de cavalerie avec ordre de ne pas s'en écarter durant la nuit. Épuisé de fatigue par les veilles et les dangers qu'il avait essuyés depuis quelques jours, il se retira pour se livrer au sommeil dans un appartement préparé au fond d'un bâtiment de derrière.

Orrantia, parti le soir de Silao dévorait la distance qui sépare cette ville du Venadito : aux premiers rayons de l'aurore il y arriva. Pour s'emparer plus aisément de Mina il plaça ses dragons en embuscade : dérobés par un accident de terrain, les Espagnols, les armes à la main, se tinrent prêts à l'attaque. Les cavaliers de l'escorte de Mina avaient dessellé leurs chevaux; rassurés par l'aspect tranquille des alentours, ils se livraient à différentes occupations. Les royalistes ont bientôt remarqué cette attitude désar-

mée, et, à un signal de leur chef, ils s'élancent avec la rapidité de l'éclair sur ceux qu'ils veulent surprendre. Terrifiés de cette agression soudaine, les hommes de Mina, loin de se rallier, et d'opposer quelque résistance, se dispersent cherchant à fuir dans toutes les directions : les dragons espagnols les poursuivirent et en tuèrent plusieurs.

Réveillé cependant par ce tumulte dont il ignore encore la cause, Mina sort de son appartement, sans prendre une arme, et accourt sur le lieu de la lutte. Le spectacle qui s'offre à sa vue lui révèle l'étendue du danger : un grand nombre des siens sont déjà couchés sans vie sur la plaine, les autres s'enfuient vers les taillis et les rochers. De la voix et du geste il s'efforce de rappeler ces derniers, aucun ne paraît l'entendre!

De son côté Orrantia a aperçu son adversaire :

— Sus! Sus! au traître, crie-t-il à ses cavaliers, qu'on s'empare de lui!!

Aussitôt Mina est environné, saisi, garrotté, tandis qu'à quelques pas de lui Herrera, qui accourait au secours de son ami, tombe égorgé par un dragon!

Le noble guérillero était désormais entre les mains de ses implacables ennemis!

VIII

Il fut conduit d'abord et jeté dans les fers à Silao, on le traîna ensuite à Irapuato, puis dans les quartiers du général Linan, près de Tépéaca, non loin de Los-Remedios!

Le vice-roi informé de la capture de Mina envoya aussitôt l'ordre de l'exécuter. L'héroïque guerrillero reçut cette nouvelle sans aucune émotion. Les Espagnols désiraient connaître en détail tous ses plans: il résista aux interrogations, aux insinuations qui avaient pour but de lui faire dévoiler ses desseins ultérieurs. Aucune plainte ne lui échappa contre la destinée; il regretta seulement de n'avoir pas débarqué un an plus tôt à Mexico, où ses services auraient été plus efficaces; il regretta aussi de mourir sans pouvoir s'acquitter envers certaines personnes qui l'avaient généreusement aidé dans son entreprise. Le 11 novembre 1817, — un peu plus de six mois après son débarquement, — il fut conduit au lieu désigné pour l'exécution par un détachement du régiment de Saragosse. La dernière scène de la vie de Mina ne contredit point son caractère et ses antécédents. Il marcha

d'un pas ferme vers l'endroit fatal, il recommanda aux soldats de bien viser :

— *Ne me faites pas souffrir!* ajouta-t-il.

L'officier donna le signal accoutumé, et Mina tomba à terre[1] percé de balles !!

Ainsi finit le noble guerillero, jeune encore : il n'avait que vingt-huit ans ! Sa courte mais brillante carrière suffit pour lui donner une place distinguée dans cette liste de héros qui ont payé de leur sang de généreux efforts pour abattre la tyrannie et répandre sur le genre humain les bienfaits de la liberté !!

[1] Le Gouvernement du vice-roi était si désireux d'avoir la certitude de la mort de Mina, que le général Linan eut ordre de faire assister à son exécution tous les médecins des régiments européens. Ceux-ci durent constater par un procès-verbal l'exécution de Mina, le nombre des balles qui avaient pénétré dans son corps, et de celles qui avaient déterminé la mort ! La *Gazette de Mexico* publia ce singulier document.

EL PADRE TORRÈS.

1816-1818.

EL PADRE TORRÈS.

1816 — 1818.

I

Entre toutes les provinces du Mexique, la province de Valladolid fut celle qui, dès le principe, montra le plus de ferveur pour la cause de l'indépendance. Aussi les Espagnols concentrèrent-ils sur son territoire un grand nombre de troupes: ses villes reçurent de fortes garnisons; les haciendas, quelque peu considérables furent occupées, et il n'y eut pas jusqu'au moindre pueblo (village) qui ne reçut quelque détachement. Les royalistes, au reste, ne cherchèrent point à affermir sa fidélité par des voies de douceur: les soldats, se guidant sur l'exemple de leurs chefs, s'y compor-

taient comme en pays conquis; ils commettaient des excès, des violences qui exaspérant les habitants, fournissaient de nouveaux défenseurs à la cause de l'indépendance.

Dans le courant du mois de février 1817, un détachement espagnol, sous la conduite d'un capitaine, entrait à Cuchilinga, petit village de la province de Valladolid, soupçonné à tort ou à raison d'avoir servi de refuge à quelques chefs insurgés, on avait décidé son occupation. Cependant l'accueil empressé du curé, les démonstrations bienveillantes des habitants, semblaient donner peu de réalité à ces soupçons.

Les soldats en parurent médiocrement touchés, ils ne mirent pas moins d'insolence dans leurs procédés, et exigèrent de ceux chez qui ils étaient descendus de fortes rations pour eux, pour leurs montures, et du mescal en abondance.

Depuis quelques heures déjà ils se livraient à de copieuses libations, lorsque la tête échauffée, l'esprit exalté, ils commencèrent à se répandre dans les rues, à faire des dégâts et à molester les habitants. Ceux-ci ne répondirent point à leurs provocations, sachant bien que le moindre retour de leur part serait suivi d'un redoublement de violences: ils attendirent que l'ivresse vînt les terrasser. Les Espagnols, devant cette attitude pacifique, se lassèrent et retournèrent au

mescal: bientôt un lourd sommeil s'emparait d'eux.

Le presbytère, où le padre avait reçu le capitaine et une partie de ses soldats, avait été également le théâtre de désordres: les nouveaux hôtes, bien loin d'être contenus par la sainteté du lieu, s'étaient laissés aller, vers la fin du repas, à proférer de grossiers propos contre celui qui les avait accueillis; puis, sous l'excitation toujours croissante de l'ivresse, ils avaient brisé les meubles, et jeté par les fenêtres une partie des effets du padre: ce dernier avait dû se retirer et chercher un refuge dans son église.

Sur ces entrefaites le soir était venu: la cloche appela alors à la prière les fidèles encore émus de cette orageuse journée. Quelques cierges éclairaient faiblement l'intérieur de l'église et en laissaient les profondeurs ensevelies dans l'obscurité. Les habitants prirent place autour d'une petite chaire qui se dressait au centre; le padre qui s'y trouvait déjà, à la suite des événements que nous venons de raconter, vint l'occuper.

C'était un homme qui n'avait pas encore atteint la maturité; sa haute taille, ses larges épaules accusaient une constitution robuste; ses traits bruns et accentués dénotaient l'énergie. Il s'appelait D. Josè Antonio Torrès: sa physionomie reflétait en ce moment une forte pensée de résolution.

Il récita d'abord la prière.

A la prière succédait habituellement la lecture d'un passage de l'Ancien Testament dont il développait le sens à ses auditeurs: ce soir là il ouvrit le livre saint à cet endroit où il est dit que Sisara, général des Moabites réfugié dans la tente d'Aber, fut mis à mort par Jahel, qui voulait venger Israël.

Il lut tout ce passage d'une voix pénétrée, et les fidèles parurent en recevoir une impression plus forte que de coutume.

« Mes frères, dit-il après s'être un instant recueilli, je ne vous expliquerai pas ce passage, car vous n'êtes pas de ceux qui, selon la parole de l'Evangile, ont des oreilles pour ne pas entendre et des yeux pour ne pas voir! Moins heureux que le peuple d'Israël, nous n'avons pu nous défendre des souillures des Moabites; depuis longtemps ils foulent notre terre: notre faiblesse et nos malheurs ont été leur seule force. Leur insolence est parvenue à son comble; ils veulent nous écraser comme la paille des champs sous les pieds des chevaux! Aujourd'hui encore vous avez été abreuvés de leurs outrages et la violence a répondu à notre hospitalité!

« L'âme de quelques-uns de nous cependant s'est révoltée, la haine de Jahel pour l'étranger a guidé leurs bras! De l'Orient, ils ont poussé des cris de dé-

livrance; ils ont appelé à leur aide les forts et les opprimés. Frères, mon âme indignée a entendu cet appel; je vais vous quitter cette nuit même: je pars pour rejoindre l'insigne Morelos à Acapulco! »

Un frémissement d'émotion interrompit le padre qui continua son allocution, excitant dans ses auditeurs la haine de l'étranger par le tableau de ses violences; éveillant des désirs de vengeance par le souvenir des outrages récents; peignant comme devoir l'union avec ceux qui avaient déjà secoué le joug, s'offrant lui-même enfin comme exemple de l'obéissance à ce devoir!

Le discours du padre avait remué toutes les passions des fidèles: le ressentiment des brutalités commises à leur égard, ces perspectives de délivrance offertes à leur esprit les avaient animés à un tel point que, lorsque Torrès descendit de la chaire, plusieurs s'approchèrent de lui, et, avec cette spontanéité de résolution que donne l'enthousiasme, lui déclarèrent qu'il ne partirait pas seul de Cuchilinga; qu'ils étaient décidés à fuir avec lui la violence des *Gachupines* [1].

Deux mules sellées et bridées attendaient à la porte de l'Eglise: l'une était destinée au padre, l'autre à sa sœur, qui le suivait également. A cette heure tout le village était plongé dans l'obscurité; le presbytère,

[1] *Gachupines*, nom que les Mexicains donnaient aux Européens.

voisin de l'église, faisait seul exception: ses fenêtres vivement éclairées projetaient aux alentours de brillantes lueurs; mais le silence qui avait remplacé le tumulte et la confusion dont il retentissait naguère, indiquait suffisamment que la plus profonde ivresse avait terrassé les Espagnols. Cette vue fut le premier objet qui frappa les fidèles à la sortie de l'église: dans leur situation présente elle leur parut comme un nouveau défi de leurs oppresseurs. Une idée subite de vengeance envahit alors le cœur de ces hommes dont quelques-uns allaient abandonner leurs foyers, et leur colère demanda une satisfaction contre ceux qui les réduisaient à cette extrémité. Plusieurs coururent s'emparer des cierges de l'autel, tandis que d'autres amassaient contre la porte du presbytère des bottes de paille sèche: le feu en fut appproché, et une immense flamme s'éleva de la base au sommet de l'édifice.

Le padre Torrès monté sur sa mule s'était mis en marche, et ceux qui avaient voulu l'accompagner le suivaient silencieusement; au bout d'une heure de route la petite troupe s'arrêta sur une légère éminence et porta ses regards dans la direction de Cuchilinga. Un nuage aux reflets sanglants s'y détachait dans l'obscurité de la nuit, attestant la violence de l'incendie du presbytère, dont probablement les soldats espagnols avaient été victimes!

II

Nous retrouvons le padre Torrès à Acapulco dans l'armée de Morelos qui alors (cela peut paraître étrange mais l'histoire l'atteste) comptait dans ses rangs plus d'une recrue de ce genre!

Ceux qui l'avaient suivi dans sa fuite de Cuchilinga furent les premiers soldats dont il eut le commandement; diverses actions d'éclat le firent monter en grade; lorsque le curé de Caracuaro fut fusillé, il était maréchal de camp. Dans l'armée indépendante la hiérarchie était aussi soigneusement observée que dans les troupes royalistes.

Après la mort de Morelos et la dissolution du congrès par Terran, nous avons déjà dit ce qu'il advint; nous avons décrit les divisions des divers généraux qui s'ensuivirent: mais ces mouvements n'eurent pour théâtre que les provinces du sud. Dans celles de l'ouest et de l'est les choses se passèrent autrement: les Espagnols qui avaient remporté plusieurs avantages et repris quelques villes coupèrent les communications entre les patriotes; ainsi désorganisés ceux-ci formèrent encore des masses redoutables, éparses sur

différents points, mais sans lien de coopération entre elles. Cette situation devint funeste aux véritables intérêts de la cause de l'indépendance: son premier caractère s'altéra. Les plus ignorants, les plus grossiers des Mexicains se déclarent chefs de ces bandes: des laboureurs, des muletiers, des saltéadores se créèrent colonels, généraux, imposant leur commandement ou plutôt leur domination par la force. L'amour de la patrie, la haine des Espagnols, l'enthousiasme de l'affranchissement, tous ces mobiles qui avaient animé les premiers champions, n'étaient plus ceux qui les guidaient; la possession d'une ombre de pouvoir pour satisfaire leurs passions et acquérir des richesses devint leur unique ambition. Dès lors un nouvel esprit pénètre dans l'insurrection mexicaine, l'esprit d'anarchie, de violence au service des mêmes idées!

Parmi ces révolutionnaires les hommes de principes, de talents, d'éducation n'étaient pas longtemps respectés; leurs efforts pour rétablir l'ordre étaient appelés tendances au despotisme, insultés; menacés dans leur vie, ils voyaient leurs propriétés arbitrairement confisquées sous prétexte d'intérêt public. N'osant plus résister à leurs tyranniques oppresseurs, découragés par la stérilité de leurs tentatives au milieu de ce chaos, sollicités d'un autre côté par les avances des Espagnols, ils retournaient à la fin dans

le parti de ces derniers, préférant la dépendance à une effroyable anarchie!

Torrès se trouvait à cette époque dans les provinces de l'Est: par l'élévation de son grade, sa qualité d'ancien prêtre il sut prendre un certain ascendant sur ces hommes grossiers. Leur indiscipline consentit à reconnaître en lui un chef commun: ils le nommèrent généralissime de toutes les bandes patriotes éparses dans ces provinces. Au reste, comme on le verra par la suite, le padre Torrès ne devait pas mettre leur obéissance en contradiction avec leurs penchants...

Homme médiocre en dehors du champ de bataille, il ne fit servir son pouvoir que dans l'intérêt de ses passions jalouses et de son ambition vulgaire; ils ne sut ou ne voulut pas relever la cause de l'indépendance de l'état où elle était alors tombée. Sous lui, au contraire l'anarchie augmenta dans les affaires des patriotes. A notre sens, il personnifie ce funeste élément dans cette période de l'insurrection mexicaine qui s'étend de 1816 à 1818, fin du mouvement de 1810, transition à cette explosion d'idées libérales qui devaient en 1820 remettre tout en question dans la nouvelle Espagne et décider de son affranchissement!

III

A peine investi du pouvoir (pouvoir dont les généraux du sud ne se préoccupaient guère) Torrès commence, pour lui donner plus de solidité, par formes un congrès, comme nous l'avons déjà dit; mais il n'y appelle que ses créatures qui, bien loin de contrôler ses actes, ne font que les sanctionner.

L'exercice de la domination ne tarda pas à influer d'une manière étrange sur son caractère. Il devint cruel, vindicatif, avare; pour satisfaire ses passions privées il n'épargna bientôt plus ni patriotes ni royalistes.

Il imposa de la manière la plus arbitraire les riches particuliers qui se trouvaient dans le rayon de son commandement; un grand nombre de créoles qu'il soupçonnait d'être opposés à ses vues essuyèrent de telles injustices qu'ils durent s'enfuir et demander protection aux Espagnols. Être hostile à ses plans ou favorable à ses rivaux fut un crime capital!

La jalousie était le trait distinctif de son caractère: aucun sacrifice ne lui coûtait pour se débarrasser d'un homme dont il appréhendait l'opposition. Malgré ses

penchants vicieux et ses instincts dégradés il était sincèrement attaché à la cause de la république, tant que le service de celle-ci ne se trouvait pas en contradiction avec ses passions.

Les Espagnols lui avaient inspiré une haine invincible; diverses ouvertures qui lui avaient été faites furent repoussées avec dédain: ni l'attrait de l'argent, ni les offres d'un grade élevé ne purent vaincre cette animadversion. Les considérations de parenté ne devaient même pas l'ébranler.

Deux de ses frères faits prisonniers lui écrivent pour l'engager à embrasser le parti royaliste, sinon ils seront fusillés; Torrès leur répond:

« Votre proposition redouble ma haine contre les « Gachupines; résignez-vous à votre sort: si l'ennemi « ne vous fusille pas, et que dans l'avenir, vous tom- « biez entre mes mains, je vous ferai à mon tour passer « par les armes pour vous châtier d'avoir douté un « instant de mon patriotisme! »

Torrès avait élu sa retraite dans la forteresse de Los-Remédios, — une des dernières que les indépendants possédassent en 1817, — située à dix-huit lieues environ de Guanajuto. C'était de là qu'il lançait ses décrets despotiques; qu'il souriait de la terreur que son nom et ses ordres inspiraient aux crédules Mexicains!

Il afficha bientôt toutes les allures d'une espèce de

sultan : ses officiers, ses subordonnés étaient admis à lui faire leur cour, et lui prodiguaient les flatteries les plus grossières, les louanges les plus basses. Etendu sur un lit de parade, éventé par ses maîtresses qui chantaient en son honneur des chansons obscènes, il recevait cet encens avec délices, et, parfois se soulevant de sa couche, dans un mouvement d'orgueil risible il s'écriait : *Yo soy xefe de todo el mondo!* [1] S'il sortait de cette retraite, ce n'était que pour se faire le propre exécuteur de ses décisions où l'ignorance avait autant de part que la cruauté.

Les Espagnols, quand ils reprenaient une ville ou un bourg, fortifiaient et barricadaient toutes les maisons en prévision des tentatives d'attaque : pour obvier à cet inconvénient Torrès fit raser un grand nombre de bourgs et de villages qui se trouvaient dans le rayon de son commandement, ne réfléchissant pas qu'il faisait ainsi plus de mal aux siens qu'à l'ennemi ! Il se passa à ce sujet d'incroyables scènes de désolation !

Les habitants de Puruandirô reçoivent un jour l'ordre de ramasser leurs effets et leurs meubles dans un espace de trois heures, puis de mettre eux-mêmes le feu à leurs propres demeures. Ces malheureux envoient demander un sursis : aucune réponse ne leur est rendue, mais au bout de trois heures, alors qu'ils

[1] Je commande au monde ! — Voir l'historien Robinson.

n'avaient encore pu se décider à obéir à la rigueur de cet ordre, Torrès fait son entrée dans le village à la tête de soldats : ceux-ci sont armés de torches, se répandent dans les rues, et mettent le feu aux maisons. Ils ne se retirent que lorsque le village est un monceau de cendres !

Nous traçons ce portrait de Torrès avec quelques détails pour montrer combien la cause de l'indépendance avait dégénéré dans la personne de ses chefs : elle n'était plus alors que le prétexte d'une tyrannie populaire, la pire de toutes sous quelque climat qu'elle s'exerce !!!

IV

Quand Mina eut débarqué à *Soto-la-Marina*, et remporté des avantages qui pouvaient faire présager que la cause de l'indépendance était entrée dans une nouvelle phase de succès, Torrès et ses lieutenants conçurent aussitôt un sentiment de jalousie contre le célèbre guerrillero, qui accourait d'Europe à leur secours avec une poignée d'intrépides aventuriers. Ils prévirent que celui-ci les éclipserait bientôt par l'éclat de ses succès et de ses talents militaires ; ils le considéraient comme un intrus qui venait leur ravir

l'honneur d'une entreprise qu'ils étaient incapables, en réalité, de mener à bien; et résolurent secrètement de contrarier tous ses plans.

Encore une fois ici, comme nous l'avons déjà fait remarquer plus haut, les intérêts d'une grande cause furent sacrifiés à l'avidité, l'ignorance, la présomption de chefs vulgaires.

Le premier soin de Mina, parvenu au fort de Sombrero, après cette merveilleuse marche de deux cent trente lieues, exécutée en moins d'un mois, fut d'appeler dans une espèce d'assemblée générale, pour aviser ensemble sur les mesures à prendre, Torrès et les principaux chefs de *commandancias* soumis à son autorité. Tous se rendirent à ce conseil qui eut lieu dans les premiers jours de juillet 1817; quelques-uns à l'aspect du jeune général qui leur expliquait ses plans avec l'enthousiasme du succès et la franchise de la vérité, revinrent de leurs préventions, et oublièrent leurs craintes intéressées. Torrès, malheureusement ne fut pas du nombre : dès ce moment au contraire, sa jalousie contre Mina se changea en animadversion, son âme tortueuse devait détester à un égal degré la droiture et la supériorité du célèbre guerrillero. Mais bien loin de laisser paraître quelque chose de ses dispositions hostiles, il l'accabla de caresses et de protestations d'amitié : il alla jus-

qu'à lui promettre un contingent de six mille hommes.

« Six mille hommes! s'écria Mina avec ravissement, avec une telle force, je pourrais marcher sur Mexico et m'en emparer! »

A quelque temps de là, la forteresse de Sombrero était assiégée, et Mina, réduit aux abois, reconnaissait avec désespoir l'inanité des promesses convenues et l'indignité de ses auxiliaires.

Il se passa alors un trait sans précédent.

D. Pedro Moreno — un vrai lieutenant de Torrès — commandait en titre à Sombrero, qui faisait partie de sa commandancia: à peine les Espagnols ont-ils commencé le siége de la place qu'il se retire dans une casemate souterraine, abondamment pourvue, vit dans la profusion pendant que la faim et la soif torturent la garnison, et ne prend lui-même aucune part active à la défense. Mais les provisions qu'il avait amassées dépassant son usage personnel, il vend à un prix exorbitant aux hommes qui défendent son pays, sa famille et ses biens, les aliments dont ils ont besoin pour se soutenir! Il fait également trafic de l'eau qu'il a recueillie durant la pluie, et lorsque les soldats se tordent dans le délire de la soif, il n'en cède quelques gouttes qu'au poids de l'or!

Mina dut empêcher ses officiers indignés de jeter

aux Espagnols, par-dessus les murs de la forteresse un homme d'une si atroce avarice.

Pendant que dans l'intérieur de Sombrero la garnison était ainsi rançonnée par un de ses chefs, au dehors Torrès, malgré les messages les plus pressants, tardait d'accourir à son secours. Il se mit enfin en route à la tête d'un corps de troupes et d'un convoi de vivres; tombé dans une embuscade tendue par les Espagnols près de Silao, il se défend avec mollesse, et rebrousse chemin, sans plus rien tenter en faveur des malheureux qui attendent leur salut de sa venue.

On sait comment tomba Sombrero!

Mais il est un fait encore plus odieux à la charge du padre Torrès.

Mina fait prisonnier au rancho de Venadito avait été conduit d'abord à Irapuato, puis dans les quartiers du général Linan, près de Tepeaca à quelques lieues de Los Remedios. Un courrier dépêché au vice-roi à Mexico devait rapporter la sentence du noble guerrillero. La nouvelle de sa capture et de sa translation parvint en même temps à la garnison de Los Remedios; elle comptait dans ses rangs plusieurs officiers de Mina, venus avec lui d'Europe ou des Etats-Unis, que celui-ci avait laissés dans la place de Torrès.

Ils s'émurent du sort de leur ancien chef; un projet hardi pénétra aussitôt dans leur esprit: aidés de

quelques hommes de bonne volonté ils résolurent de tenter un coup de main contre le camp ennemi, de surprendre les Espagnols, d'enlever Mina dans la confusion d'une attaque inattendue et de le ramener dans la forteresse!

La générosité est contagieuse : deux cents hommes s'offrirent pour les seconder dans cette tentative. Ce projet devait sans doute coûter la vie à quelques-uns de ses auteurs, mais il avait de grandes chances de réussite, en raison même de sa hardiesse. On alla demander l'autorisation de Torrès, dont la vigilance inquiète faisait de Los Remedios, moins une place de guerre qu'une espèce de prison : celui-ci, loin d'être ému par ce dévouement, n'écoutant que cette envie, que ne désarmait même pas le malheur, pensa que Mina redevenu libre chercherait à se venger de ses perfidies, ou à le déposséder de l'autorité dont il était indigne, et refusa son consentement à ce projet, comme à une folle témérité qui devait entraîner la perte de trop de monde.

Les officiers de Mina entendirent peut-être la lointaine détonation des balles sous lesquelles tombait leur ancien chef, sans pouvoir tenter en sa faveur le moindre effort!

V

Torrès, par un juste retour des choses, ne devait pas tarder à recueillir le fruit de ses perfidies.

La chute de Sombrero et ensuite la mort de Mina excitèrent les Espagnols à poursuivre avec vigueur les derniers restes de l'insurrection dans les provinces de l'intérieur et à expulser les indépendants de toutes leurs retraites [1].

Los Remedios était à cette époque la seule place qui restât à ces derniers : elle était bâtie sur une chaîne de montagnes abruptes qui borne les plaines de Silao et de Penjamo, à quinze lieues de Guanajuto. La nature a imprimé dans cet endroit la diversité de contrastes qui lui est propre au Nouveau-Monde. Tandis que les plaines sont d'une fertilité telle que les plus

[1] Les indépendants possédaient encore en 1817, dans les provinces de l'intérieur, la *Xauxilla*, petite forteresse en terre, bâtie dans un ilot du lac de Zacapo, près Valladolid. Elle n'offrait aucun élément de résistance sérieuse ; mais c'était un des principaux centres d'opérations des patriotes : ils y fabriquaient leur poudre, et y imprimaient le journal de la République. Les membres du Congrès y tenaient également leurs séances. — Cette place fut prise à la fin de décembre 1817, par le général royaliste Anguirre.

riches moissons y viennent presque sans culture, la chaîne de collines qui les limite au nord offre un caractère d'âpreté sauvage et de désordre grandiose dont le voyageur s'étonne en pareil lieu. Ce n'est qu'un amas de sommets, de quartiers de rocs gigantesques, de pitons, affectant toutes les formes, déchirés comme si la foudre les eût frappés, étagés les uns au-dessus des autres, et séparés entre eux par des précipices, des barrancas, de larges ravins. Aucune verdure n'y croît; l'œil ne distingue que des teintes grises et brûlées, indices des convulsions intérieures qui ont produit ces bouleversements.

Le versant du sud, en venant de Guanajuto, a reçu le nom de Tepeaca; c'était là qu'en 1817 s'élevait la forteresse de Los Remedios, la dernière au pouvoir des patriotes. Sa position était le principal moyen de défense de cette place: on y parvenait par de hautes rampes escarpées d'une ascension impossible quand le canon les balayait de projectiles. Derrière la forteresse, du côté du versant du nord, appelé versant de Pensicola, descendait une route étroite ou plutôt un ravin, bordé d'abord de précipices à droite et à gauche, qui se relevait graduellement, et serpentait ensuite sur des hauteurs encombrées de rochers et de détritus végétal.

Jamais les Espagnols n'avaient osé attaquer cette

place en règle; enflés par leurs succès, ils vinrent cependant en commencer le siége le 1er septembre 1817. Torrès qui avait négligé de porter des secours efficaces aux vaillants défenseurs de Sombrero, qui par un sentiment de basse envie avait paralysé tous les plans de Mina, se vit à son tour assiégé dans son quartier-général par six mille ennemis.

Le siége dura quatre longs mois! La garnison de Los Remedios dont les forces s'élevaient à deux mille hommes environ, repoussa tous les assauts. Au bout de ce temps, les Espagnols, qui s'étaient établis sur les rampes de Tepeaca, après s'être mis à l'abri du canon au moyen d'ouvrages en terre, dont des détachements occupaient toutes les hauteurs, n'avaient encore pu faire une brèche dans la place; mais ses défenseurs durant cet intervalle, avaient épuisé tous leurs vivres.

La perspective des souffrances qu'avait endurées la garnison de Sombrero se présenta à leurs yeux; il ne fallait pas songer à une capitulation avec un ennemi qui massacrait ses prisonniers : les assiégés résolurent d'évacuer la place à son insu pendant la nuit. Pour effectuer la retraite, on choisit le côté de Pensicola où il était le plus faible. Ce dessein cependant présentait de grands obstacles; le principal venait des difficultés de la route: courant à tra-

vers des ravins, des barrancas, où il était impossible d'avancer en bon ordre, elle côtoyait d'effrayants précipices. Cette circonstance rendait très-périlleuse l'ascension du plateau élevé qui faisait face à Pensicola ; dans cet endroit, les Espagnols avaient construit aussi quelques retranchements. La garnison n'avait pas le choix des moyens de salut; sa situation menaçait de devenir aussi désespérée que celle des défenseurs de Sombrero à leurs derniers moments. A sa sortie de Los Remedios elle pensait pouvoir atteindre les montagnes, avant que l'ennemi, trompé par les ténèbres, se fût aperçu de sa fuite.

L'évacuation fut fixée au 1er janvier 1818.

Durant le siége les sentinelles des indépendants avaient coutume, la nuit, de s'appeler mutuellement à haute voix comme pour s'exciter à la vigilance : aussitôt que l'évacuation fut résolue, le colonel Noboa ordonna la cessation de cette pratique. Cette mesure devait avoir des conséquences fatales : l'ennemi en conclut que la garnison se préparait à un mouvement, à une retraite probablement ; il fortifia ses postes et redoubla d'attention. Cependant Torrès et ses lieutenants avaient tenu leur résolution dans le plus profond secret : les officiers étrangers ne l'apprirent qu'au dernier instant.

Dans la nuit du 1er janvier, à l'heure désignée,

toute la garnison, c'est-à-dire les soldats, les gens de la campagne environnante, leurs femmes et leurs enfants qui, dès le commencement du siége, s'étaient réfugiés dans la place, se trouvèrent réunis sur cette partie du fort qui domine Pensicola. Les scènes de détresse qui se passèrent alors furent plus lamentables que celles dont Sombrero avait été témoin : l'abandon des blessés qu'il était impossible d'emmener, la certitude de leur capture par un ennemi sans pitié, le souvenir du sort de ceux laissés à Sombrero dans une situation pareille, étaient autant de circonstances qui rendirent le moment de la séparation plein d'horreur et d'angoisses.

Après avoir pris toutes ses mesures, Torrès, à la tête de l'avant-garde, pénétra le premier dans cette route étroite bordée de précipices, qui en cet endroit descendait derrière le fort. D'autres détachements le suivirent; mais par suite des difficultés du chemin la marche était si lente, les évolutions si pénibles que la moitié de la garnison était encore dans la place lorsque l'avant-garde heurta un poste ennemi. Une chaude escarmouche s'engagea, les cris des assaillants et des assaillis rompirent le silence solennel de la nuit. Réveillés, mis en alerte par ce tumulte, les Espagnols s'ébranlent de toutes parts : plusieurs de leurs colonnes sortent du quartier général, et escala-

dent les rampes de Tepeaca. Trouvant la forteresse abandonnée de ce côté, ils avertissent leurs camarades campés sur le front de Pensicola que la garnison tente une retraite en cet endroit.

Immédiatement de grands feux sont allumés dans toutes les directions; leurs lueurs éblouissantes, en éclairant le fond des barrancas et le sommet des plateaux, découvrent la route des fugitifs.

Les colonnes espagnoles qui sont montées par Tepeaca redescendent avec impétuosité, l'arme en avant, sur ceux qui viennent à peine de quitter la place. L'horreur et la confusion remplacent le silence de mort observé par les fuyards : l'air retentit des blasphêmes des hommes, des lamentations des femmes et de leurs enfants, des cris de joie sauvage de l'ennemi qui tient enfin sa proie. Un grand nombre d'assiégés, saisis d'une terreur sans nom, pour éviter les baïonnettes qui menacent d'anéantir l'arrière-garde, s'élancent en foule sur la route : elle est trop étroite pour les contenir tous ; ils tombent les uns sur les autres dans les précipices qui la bordent de chaque côté, et y trouvent ou la mort ou d'horribles blessures. Ceux qui vinrent après furent plus heureux ; ils se firent peu de mal : les morts, les mourants, les blessés qui avaient en partie comblé le fond des précipices amortirent leur chute !

Aux cris de douleur dont retentissaient les échos des barrancas répondaient les railleries d'un ennemi implacable.

Dès le premier signal d'alarme, des détachements d'infanterie avaient occupé tous les défilés praticables sur les hauteurs. En dépit cependant de ces précautions quelques-uns des fugitifs parvinrent à se frayer un passage, tandis que d'autres réussirent à se cacher au fond des ravins.

L'aurore succéda enfin à cette nuit lamentable.

Les Espagnols purent prendre de nouvelles mesures pour s'assurer de leurs victimes.

On fouilla chaque rocher, chaque buisson; tous ceux qui s'y étaient cachés furent immédiatement mis à mort sans distinction de sexe! Il se passa des scènes de barbarie auxquelles l'imagination n'ose s'arrêter!!!

Un officier indépendant, D. Esme Arroyo, blotti dans une excavation de rocher, est découvert; les soldats espagnols l'entourent avec des hurlements de joie sauvage : l'un d'eux l'étend à terre d'un coup de sabre, les autres l'achèvent impitoyablement avec leurs baïonnettes. Puis comme si leur cruauté ne se trouvait pas encore satisfaite, ils se précipitent sur ce corps troué de blessures, en arrachent le cœur et les entrailles!!!

Pendant que l'on s'acharnait ainsi contre les fugitifs, des lanciers entourèrent l'ambulance de la forteresse où étaient les blessés et y mirent le feu. Ceux qui s'efforçaient d'échapper à l'embrasement étaient rejetés à coups de lance au milieu des flammes.

Un certain nombre de prisonniers, cependant furent d'abord épargnés; on les employa à démolir Los Remedios. Ces malheureux croyaient avoir la vie sauve. Vain espoir ! quand la forteresse ne fut plus qu'un amas de décombres, on les fusilla.

Terminons le récit de ces horreurs.

L'évacuation de Los Remedios est un des épisodes les plus lamentables de l'histoire de la guerre de l'indépendance mexicaine. Les Espagnols s'en réjouirent comme d'un glorieux triomphe : ce nouveau succès, joint à la chute de Sombrero, à la mort de Mina, à la terreur des provinces de l'intérieur, put leur faire croire que la Nouvelle Espagne était à jamais retombée sous le joug de son impitoyable métropole !

VI

Torrès sorti le premier de la forteresse avec l'avant-garde, échappa à cette boucherie; il se réfugia dans les montagnes de *Penjamo* où les Espagnols n'o-

sèrent pas le poursuivre. Mais avec Los Remedios étaient tombés sa force et son prestige; ses lieutenants étaient dispersés, fugitifs; il n'avait plus d'armée régulière, plus de place forte. Entouré d'une troupe de huit ou neuf cents cavaliers, il errait dans le territoire qui appartenait encore aux indépendants. Son esprit était devenu la proie des terreurs : pour dépister ses ennemis il avait renoncé à fixer son quartier général; jamais il ne campait deux jours de suite dans le même endroit, et la nuit quelques cavaliers veillaient près de sa tente avec des chevaux sellés, bridés, prêts à être montés au moindre signal d'alarme. Les revers, au reste, n'avaient pas modifié le caractère du padre; des actes de violence ou de cruauté signalaient presque toujours son passage.

..........Sur ces entrefaites, le congrès qu'il avait formé, lors de sa nomination de généralissime, se dispersa de lui-même: un autre congrès, composé de cinq membres, se reconstitua presque immédiatement. Ses premiers soins furent consacrés à un débat qui s'était élevé entre Torrès et quelques-uns de ses officiers.

La violence habituelle de celui-là en avait été la source.

Le nouveau congrès, après avoir soigneusement examiné cette affaire, donna gain de cause aux offi-

ciers contre leur chef, et se décida même à lui enlever enfin cette autorité et ce titre de généralissime dont il avait tant abusé, pour les conférer à un autre plus digne.

A cette époque, se trouvait dans les provinces intérieures, un de nos compatriotes, qui avait déjà rendu quelques services à la cause de l'indépendance, dont l'énergie et les talents militaires inspiraient une grande confiance aux Mexicains : le congrès, influencé par ces considérations, oubliant sa nationalité en présence de ses services, jeta les yeux sur lui et le choisit pour remplacer le padre Torrès dans le poste de généralissime. Ce compatriote n'était autre que le lieutenant-colonel Jean Arago, le second des frères de ce savant[1] qui a déjà fait tant de découvertes dans les sciences.

La destinée l'avait pris de loin, et ses antécédents ne semblaient pas promettre un généralissime des débris de l'insurrection mexicaine. Né à Estagel en 1788, Jean Arago était en 1815 caissier de la Monnaie de Perpignan; une dénonciation indigne (chose commune dans ce temps de réaction) vint lui faire perdre sa place. Il s'embarqua alors, sans but arrêté, pour les États-Unis; au commencement de 1817, il se

[1] M. François Arago, de l'Institut.

trouvait à la Nouvelle-Orléans avec peu de ressources, cherchant l'emploi de ses capacités : le hasard le mit en relations avec Mina qui était précisément dans cette dernière ville, achevant les préparatifs de son expédition au Mexique. Il accepta la proposition de se joindre à lui, et eut un commandement dans cette petite armée qui devait se signaler par tant de prouesses.

L'ancien caissier de la Monnaie de Perpignan rendit d'importants services à Mina, obtint par sa bravoure le grade de lieutenant-colonel, et eut le bonheur d'être au nombre des treize hommes qui survécurent à toute l'expédition. Après la mort de son chef, il resta au Mexique à défendre une cause que l'exil avait faite la sienne [1].

[1] Depuis 1818 jusqu'à 1821, où les soldats de l'indépendance firent leur entrée à Mexico, tout fut dangers et travaux pour Jean Arago. Poursuivi, traqué, il lutta sans cesse contre les Espagnols avec des alternatives de revers et de succès. Après la proclamation de l'indépendance, il reçut en retour de ses services le grade de général, et resta attaché à l'armée mexicaine. Caractère intègre, tour à tour ami et compagnon d'armes des hommes qui ont gouverné le Mexique, il ne chercha jamais à s'élever par l'intrigue ou la faveur. Né sur une terre étrangère, il comprit qu'il avait à faire plus que les enfants du Mexique pour être vu sans jalousie, dans cette seconde patrie que l'exil lui avait donnée. Sa bourse fut toujours ouverte à ses compatriotes, et plus d'une fois sa protection préserva du pillage le quartier des négociants français. Il rendit de grands services à Santa Anna, pour lequel il professait une amitié sincère. En 1836, bravant des symptômes d'hydropisie, Arago voulut suivre l'expédition du Texas;

Torrès dépossédé, protesta contre cette élection, mais n'ayant plus d'appuis pour les soutenir, ses protestations se perdirent dans le silence. Abandonné de tous, également détesté des patriotes et des royalistes, le padre se cacha-t-il pour éviter les effets de cette animadversion générale, ou périt-il d'une mort ignorée, l'historien ne peut que conjecturer. A partir de 1817 on perd complétement sa trace, et l'on ne voit heureusement plus son nom figurer dans les affaires du Mexique.

mais dans les derniers jours de juin, il rentra à Mexico où il mourut le 9 juillet 1836; et cet homme qui avait gouverné les provinces où sont les plus riches mines du Mexique, ne laissa pas à sa mort la somme nécessaire aux frais de sa sépulture.

L'EMPEREUR ITURBIDE.

L'EMPEREUR ITURBIDE.

1820 — 1824.

I

Dans la soirée d'un des premiers jours du mois d'octobre 1810, les fenêtres d'une vaste hacienda, située à environ quatre lieues de Valladolid, sur la grande route de Mexico, étaient brillamment illuminées, et les lueurs qui s'en échappaient, formaient un joyeux contraste avec l'obscurité qui régnait aux alentours.

Dans les cours, des domestiques affairés allaient et venaient; dans les écuries on entendait les hennissements de nombreux chevaux qui broyaient bruyamment la paille de maïs dont les rateliers regorgeaient.

Tout dénotait les apparences d'une fête.

Effectivement *l'hacendero* donnait ce soir-là un grand festin. Dans l'une des salles du premier étage, autour d'une table largement servie, un grand nombre de convives étaient assis; la plupart étaient jeunes : au haut bout de la table sur un siége un peu plus élevé, se tenait le maître de la maison. Vingt-cinq ou vingt-six ans paraissait être l'âge de ce dernier; sa physionomie était intelligente et bienveillante : mais son front bombé vers les tempes, mais son teint brun, indice du sang créole qui circulait dans ses veines, révélait en même temps la fermeté de caractère et la ténacité de résolution.

Son costume moitié civil, moitié militaire semblait indiquer qu'il appartenait à l'armée; deux attaches d'épaulettes venaient confirmer qu'il avait le grade d'alferez (lieutenant). Le dîner touchait à sa fin; aussi en raison de l'usage qui veut au Mexique que l'on ne boive qu'à la fin du repas, diverses boissons avaient remplacé les mets solides : les infusions au tamarin, à l'eau de rose, à la neige mixturée de canelle circulaient au choix des convives.

Ces derniers sous l'influence des épices et des libations étaient arrivés à ce degré d'expansion qui n'est pas encore l'ivresse, mais qui en est voisin : des propos au hasard, de joyeuses plaisanteries s'échangeaient sans attendre les répliques. Au milieu cependant de ces

conversations décousues, un sujet et un nom revenaient souvent dans leur bouche : le sujet était la révolte récente contre les Espagnols; quant au nom, c'était celui d'un prêtre, obscur quelques semaines auparavant, et maintenant répété partout.

En effet Hidalgo, curé de Dolorès, venait de pousser pour la première fois le cri de l'indépendance aux oreilles des Mexicains étonnés : le retentissement de cet appel avait été immense, et les effets comparables à ceux de la foudre. Plusieurs régiments étaient passés à lui; le peuple, les Indiens étaient accourus grossir sa subite armée : il avait pris le chemin de Mexico, son camp se trouvait maintenant à quelques lieues de Valladolid.

Les convives n'étaient pas dans une disposition d'esprit à envisager ce grave événement sous son côté sérieux; ils en faisaient un texte de plus de plaisanterie, et n'épargnaient pas leurs railleries à cet étrange curé qui s'improvisait général d'armée.

Bientôt l'entretien changea d'objet, et les toasts les plus animés vinrent faire diversion. Le maître de la maison cependant ne paraissait pas être à l'unisson de ses hôtes; son verre était lent à se vider, et sa physionomie gardait une expression presque sérieuse. Tout d'un coup il se leva, et, saisissant son verre placé en face de lui, s'écria :

— Seigneurs cavaliers, à la prospérité de l'Espagne, et à l'anéantissement des projets de ce prêtre sacrilége qui ne craint pas d'apporter le trouble dans sa patrie !

— Vive l'Espagne et mort à Hidalgo ! répondirent tous les convives en choquant bruyamment leurs verres contre le sien.

A peine étaient-ils rassis, et les échos de la salle retentissaient encore du bruit de ce dernier toast, qu'un domestique entra et s'approcha de l'hacendero.

— Qu'y a-t-il ? fit celui-ci en se retournant.

— Seigneur, murmura le domestique à voix basse, un étranger demande à vous entretenir.

— Je suis avec mes hôtes, je ne saurais recevoir personne.

— Il se dit chargé auprès de vous d'une mission importante, — et le domestique ajouta encore quelques mots à l'oreille de son maître.

L'hacendero, cédant à l'invitation, quitta son siége, et s'adressant à ses invités :

— Permettez, seigneurs cavaliers, que je vous laisse un moment : un messager me réclame au dehors.

Il sortit et descendit dans une salle du rez-de-chaussée. Un homme s'y trouvait déjà ; son *sombrero* qu'il tenait à la main laissait découverte une tête

énergique, aux trait basanés et aux cheveux crépus; son manteau était rejeté sur l'épaule gauche, et à son côté pendait une large épée, semblable à celles dont les matadores font usage dans le cirque. Avant que l'hacendero eût ouvert la bouche, l'inconnu avait tiré d'une des poches de ses calzoneras une lettre soigneusement scellée, et la lui avait remise.

Le jeune homme rompit le cachet avec empressement; le papier déplié portait en tête un coq [1] imprimé au-dessus d'un cartouche noir. A mesure qu'il en prenait connaissance la stupéfaction se peignait sur son visage, ses yeux exprimaient le plus indicible étonnement; enfin relevant la tête, et s'adressant à l'étranger :

— Qu'est-ce que cela signifie? dit-il.

— Que de simple *alferez* au régiment de Valladolid, vous pouvez devenir général, répondit celui-ci.

— Jamais! c'est en vain qu'Hidalgo veut me séduire.

Le messager était un aide-de-camp du curé de Dolorès, et la lettre qu'il avait apportée contenait un brevet de général dans l'armée Indépendante.

[1] Les indépendants, au Mexique, avaient adopté pour signe de ralliement un coq, emblême de leur réveil à la liberté.

Nous avons entre les mains des proclamations, des lettres imprimées d'Hidalgo et de Morelos qui portent en tête un coq au milieu d'un cartouche noir.

— Réfléchissez, seigneur hacendero, ce ne saurait être votre dernière résolution.

— Toujours ! j'ai juré serment de fidélité à l'Espagne et j'abhorre les insurgés.

— Dites les indépendants; dites ceux qui veulent délivrer leur patrie d'un joug qui pèse depuis trois cents ans sur elle !

Le porteur du message qui semblait initié à tous les plans d'Hidalgo, déploya aux yeux du jeune officier une partie des idées de son chef : il lui représenta que ce mouvement n'était pas une simple insurrection, mais toute une Révolution ; que les créoles mexicains étaient intéressés à sa réussite, car elle devait leur donner une liberté que les Espagnols d'Europe, avides de domination, avaient confisquée à leur profit.

Il continua ainsi longtemps encore, s'efforçant sinon de gagner entièrement son interlocuteur, du moins de produire chez lui un commencement de persuasion. Tout fut inutile : au bout de l'entretien l'hacendero était aussi inébranlable dans sa résolution; ni l'offre séduisante d'un grade élevé, ni d'autres promesses adroitement jetées dans la conversation n'avaient pu ébranler son esprit.

— N'importe, fit l'étranger se disposant à se retirer, la justice de notre cause ne peut manquer de

vous apparaître un jour; et quelque inébranlable que vous soyez dans le présent, l'avenir vous verra certainement parmi les nôtres.

— Non, jamais, je le jure.

— Ne parlez pas ainsi! Qui peut répondre de sa destinée?

— Celle d'Augustin Iturbide sera toujours de servir fidèlement le roi d'Espagne et de combattre les insurgés partout où il les rencontrera.

Ces derniers mots terminèrent l'entretien; le messager d'Hidalgo sortit, et le jeune officier, rendu rêveur par cette scène, rejoignit ses convives.

II

D. Augustin Iturbide, que Bolivar devait dans la suite appeler le Napoléon de l'Amérique, que nous venons de voir refuser les offres d'Hidalgo, protester si hautement de sa fidélité envers l'Espagne, qui cependant quelques années plus tard devait lui arracher définitivement la possession du Mexique, et donner ainsi un exemple éclatant de cette impuissance de l'homme à maîtriser sa destinée, vit le jour à Valladolid en 1784.

Sa famille était d'origine basque. Il fit d'assez bonnes études au séminaire de sa ville natale; à quinze ans il entra comme enseigne dans le régiment provincial de Valladolid. Les officiers créoles qui servaient dans ces régiments ne recevaient point de solde: l'honneur de servir dans l'armée espagnole leur en tenait lieu; il arrivait ainsi qu'ils avaient de nombreux loisirs, et que le service militaire, en temps de paix, n'était guère qu'une fiction. Ceci explique comment, dans les derniers mois de l'année 1810, Iturbide au lieu d'être à son régiment menait vie joyeuse dans ses terres, s'abandonnant en compagnie d'autres jeunes gens à la fougue des plaisirs.

Hidalgo, désireux d'avoir des officiers de l'armée régulière pour discipliner et aguerrir les masses confuses qui venaient se ranger sous ses drapeaux, tenta de le gagner à sa cause par l'offre d'un grade supérieur. On a vu de quelle manière il le refusa : était-ce par un motif de fidélité sincère envers la métropole ou par la croyance que le curé de Dolorès n'était qu'un perturbateur dont les plans devaient fatalement échouer? Nous ne saurions décider. Au reste, ce ne fut pas le seul refus qu'Hidalgo eut à essuyer de la part des créoles mexicains : la vanité de ces derniers était égale à leur ignorance; au lieu de chercher leur dignité dans l'indépendance, ils la cherchaient dans

l'assimilation exacte à leurs conquérants. Il arriva par ce défaut d'intelligence de leurs véritables intérêts qu'ils s'indignèrent alors autant que les Espagnols d'Europe de la tentative de ce prêtre héroïque.

Quelque temps après, Iturbide reçut l'ordre de rejoindre son régiment; son dédain pour les propositions d'Hidalgo était venu à la connaissance de ses chefs : ils l'en félicitèrent et lui firent l'accueil le plus aimable, le regardant comme un zélé défenseur de leur parti. C'est à cette époque que sa vie de soldat commence véritablement; on voit dès lors le jeune officier assister à toutes les batailles livrées aux indépendants. Il se bat pour la première fois au passage du mont de Las-Cruces; la valeur qu'il déploie dans cette rencontre lui vaut le grade de capitaine au régiment de Tula; il passe à l'armée du Nord pour servir sous les ordres de Garcia, et cet incident le préserve de la mort que Truxillo, son premier chef, reçut des insurgés. Il gagna également ses autres grades sur le champ de bataille; nommé colonel du régiment de Colluya, il disperse les forces de Rayon, de Tovas et du père Torrès; pour se mettre au niveau des autres chefs espagnols, il fait fusiller et pendre un grand nombre d'insurgés.

Avant ces diverses opérations il était accouru avec

le général Llano au secours de Valladolid que Morelos assiégeait avec toute son armée, et dont il dut renoncer à s'emparer faute d'une artillerie suffisante.

Il l'avait poursuivi dans sa retraite et s'était trouvé présent à cette fameuse bataille de Puauaran où les Espagnols, aidés par un fatal hasard, anéantirent les forces de l'ancien curé de Caracuaro [1].

Il obtint bientôt le commandement de l'armée du Nord, c'est-à-dire des quelques milliers d'hommes cantonnés à Guanajuato, à Valladolid, à Guadalajaro. Mais ce fut la dernière faveur de la fortune envers Iturbide attaché au parti espagnol : tandis qu'il occupait ce poste, un certain nombre de personnes influentes, à tort ou à raison, vinrent déposer contre lui au tribunal du vice-roi des plaintes de violence et de concussion. Apodaca examina cette affaire publiquement, il déclara son subordonné exempt de tous les reproches qu'on lui adressait : mais quelque temps après, — peut-être parce qu'il était personnellement convaincu de la réalité de ces griefs, — il lui enjoignit de se démettre de son commandement. Iturbide obéit, et, l'âme ulcérée de l'ingratitude des Espagnols, re-

[1] Le 2 janvier 1814. — Deux divisions de l'armée de Morelos, trompées par l'obscurité de la nuit, s'entre-massacrèrent, et les Espagnols qui vinrent sur ces entrefaites, profitèrent de la confusion occasionnée par ce désastre.

grettant peut-être son ancien refus aux offres de Hidalgo, il se retira dans son hacienda.

Ceci se passait en 1816.

III

Il y resta quatre ans.

Au commencement de 1820 la révolte en faveur de l'indépendance était à peu près étouffée; elle n'était représentée que par quelques chefs errants, fugitifs dans les montagnes, qui combattaient moins pour la liberté que pour soustraire leur tête à la vengeance des Espagnols. Au moment où ce vaste embrasement, qui mettait le Mexique depuis dix ans en conflagration, ne jetait plus que quelques faibles lueurs, un aliment nouveau, inattendu, vint le raviver : ce fut l'Europe qui le fournit.

Les mouvements intérieurs de l'Espagne à cette époque, les événements de Cadix et de l'île de Léon en furent la cause et le signal.

Par une étrange aberration, les Cortès, chargées du pouvoir exécutif, se montrèrent alors dans leurs rapports avec les colonies infatuées des mêmes idées despotiques que la monarchie qu'ils venaient de dépo-

ser; au lieu de leur accorder les libertés qu'exigeaient la justice et la prudence, elles prétendirent les maintenir sous le même joug que par le passé. Quelques mesures de rigueur vinrent même le resserrer. Les créoles mexicains dont les idées politiques commençaient à s'éveiller, mieux au fait de leurs véritables intérêts, instruits, par une lutte de dix ans à laquelle un grand nombre d'entre eux avait pris part, de leur force et de leur courage, se demandèrent pourquoi ils ne jouiraient pas des mêmes libertés, des mêmes priviléges que les Espagnols d'Europe. La distinction de droits que ceux-ci prétendaient établir révolta unanimement tout le monde. La révolution devint toute morale; elle eut pour auxiliaires, non des bandes, ni des guerrillas, mais l'opinion de tout le pays; et les Espagnols de la métropole, relativement en nombre exigu, demeurèrent isolés. Parmi ces derniers, un grand nombre se rallièrent au sentiment général. Il est plus facile d'imaginer que de décrire la confusion d'idées dont le Mexique fut alors le théâtre.

Le vice-roi et son conseil effrayés de l'état des esprits avaient dû mettre en vigueur quelques articles de la constitution de 1820; mais ces concessions arrachées plutôt qu'obtenues des gouvernants, et qui n'étaient déterminées par aucun contrat réciproque, ne

satisfaisaient pas encore les gouvernés, et véritablement ne formaient pas un état de choses définitif.

C'était ce dernier point que chacun souhaitait, et sur lequel en même temps chacun différait : la rénovation était désirée partout avec la même ardeur, mais la forme qu'elle devait revêtir changeait selon les partis.

Parmi les Européens et leurs adhérents, un assez grand nombre voulait qu'on adoptât la constitution espagnole. Ils réussirent jusqu'à un certain point à réaliser leurs vues; mais le système de cette constitution était mal compris, et la manière molle dont elle était exécutée annonçait que son règne serait de courte durée. Il y avait des gens qui pensaient que ce système devait éprouver quelques modifications, et que la constitution formée par les Cortès de Cadix ne pouvait convenir à la nouvelle Espagne. Il y en avait d'autres qui soupiraient après l'ancien gouvernement absolu, comme la meilleure garantie de la conservation des emplois lucratifs qu'ils exerçaient d'une manière despotique. Les classes privilégiées et puissantes se partageaient entre ces différents partis, s'attachant à l'un ou à l'autre, d'après l'étendue de leurs connaissances politiques, ou la perspective d'élévation qui s'offrait à leur imagination ! Les créoles voulaient l'indépendance, mais

ils ne s'accordaient pas sur la manière de l'établir, et encore moins sur la forme de gouvernement qu'on devait adopter : sur le premier point, beaucoup étaient d'avis qu'il fallait d'abord exterminer tous les Européens et confisquer leurs biens. Les moins sanguinaires se seraient contentés de les bannir du pays, ce qui devait réduire des milliers de famille à la plus affreuse misère.

Le parti modéré se bornait à proposer de les exclure de tous les emplois publics, et de les faire descendre à la condition dans laquelle ils avaient maintenu les indigènes durant trois siècles. Quant à la forme du gouvernement, un parti voulait une monarchie tempérée par la constitution espagnole, ou une autre quelconque; un second parti penchait pour une république fédérative, un troisième pour la république une et indivisible; et les partisans de chaque système, remplis d'enthousiasme, brûlaient d'impatience de travailler à l'accomplissement de leurs différents projets.

Iturbide n'était pas demeuré étranger à ce mouvement des esprits.

Quatre ans de retraite dans son hacienda avaient opéré une révolution dans ses idées; il se montrait maintenant aussi partisan des opinions nouvelles qu'il en était éloigné jadis : ce retour de sentiments n'avait

point pour motif l'ingratitude dont les Espagnols avaient payé ses services : une intelligence plus lucide des véritables intérêts de sa patrie lui avait révélé combien elle trouverait de sources de grandeur et de prospérité dans la liberté. Mais avec un tact exquis il comprit en même temps qu'il fallait avant tout d'abord apaiser le tumulte des esprits; que la conciliation en était le seul moyen, et que la fusion de ces idées diverses ramènerait seule l'ordre : en un mot il avait déjà à l'état de conception son fameux programme d'Iguala.

Sentant qu'il a besoin pour faire prévaloir ses projets d'une certaine autorité, de certains moyens d'action, il n'hésite pas pour se les procurer à employer la dissimulation. Il va trouver le vice-roi, et, lui donnant le change sur ses opinions nouvelles, l'assure de sa fidélité inébranlable, le prie de le compter toujours au nombre des plus chaleureux partisans de l'Espagne.

Le vice-roi est trompé, le réintègre dans le service actif, lui rend son ancien régiment de Colluya, où il doit trouver ses premiers auxiliaires, et lui commande enfin d'aller donner la chasse à Guerrero, un des derniers chefs de l'insurrection de 1810, qui occupait alors les montagnes du sud. Iturbide sort de Mexico à la tête de son régiment le 16 no-

vembre 1820 : on verra bientôt avec quel titre et dans quelles circonstances il devait y rentrer.

IV

Guerrero, contre lequel le vice-roi envoyait Iturbide, qui plus tard devait être président de la république, et finir d'une manière si tragique, était un des derniers de ces chefs, improvisés par la révolution de 1810; dans sa jeunesse il avait été bouvier; comme tant d'autres ce grand événement l'entraîna : il se jeta parmi les indépendants. Il avait paru et s'était distingué dans presque tous les combats qu'ils livrèrent. En dernier lieu, lorsque l'héroïque Mina avait été fusillé et que les Espagnols, stimulés par cet avantage avaient redoublé d'ardeur pour écraser les restes de l'indépendance, il s'était jeté dans les montagnes du sud, non loin des plages brûlantes de l'océan Pacifique; avait ramassé là quelques hommes dispersés, et continuait de résister avec succès à toutes les attaques dirigées contre lui.

Cette résistance avec des moyens si disproportionnés avait été la source d'une foule d'actions extraordinaires : une entre autres qui s'était accomplie dans

les défilés de la Misteca avait rendu son nom populaire. Dans une marche nocturne, Guerrero, à la tête de cent quarante Indiens seulement, hommes à moitié nus, au corps cuivré, n'ayant pour armes que des couteaux emmanchés dans de longs bâtons, débouchait sur le sommet d'un plateau escarpé; tout à coup il aperçoit au bas de cette position des lueurs qui se détachent en sillons rougeâtres au milieu des ténèbres. Étonné, il donne à un de ses hommes l'ordre d'aller en reconnaître la cause. L'Indien, protégé par l'obscurité, se glisse comme une bête fauve jusqu'à la base de la montagne; puis au bout de quelques instants, il remonte annoncer à son chef que ces lueurs proviennent d'un campement espagnol, dressé en cet endroit pour toute la nuit. Guerrero qui comprend que l'ennemi ne se doute pas de son voisinage, ne balance pas à tenter un de ces hardis coups de main qui lui sont familiers; il fait rapidement ses dispositions et descend en silence. Les royalistes qui ne comptaient pas moins de quinze cents hommes, et ne redoutaient aucune attaque immédiate, n'avaient pris aucune des précautions usitées en pareil cas : aucune de leurs sentinelles ne veillait aux alentours.

Guerrero et ses Indiens pénètrent jusqu'au milieu du camp endormi sans éveiller un seul soldat, étei-

gnent les feux qui brûlent encore, puis envahissent les tentes en poussant des cris formidables. Les Espagnols réveillés en sursaut, glacés d'effroi par ces cris qui semblent moins appartenir à des hommes qu'à des bêtes sauvages, ignorant à quel nombre d'ennemis ils ont affaire, se dispersent dans toutes les directions ou luttent au milieu des ténèbres, d'une main mal assurée. Plusieurs sont égorgés. Guerrero et sa bande en possession d'un camp abondamment fourni sans avoir perdu un seul des leurs, font un immense butin, et au point du jour remontent sur leurs hauteurs chargés de dépouilles.

Tel était l'homme contre lequel on envoyait Iturbide. Mais celui-ci, comprenant de quel appui pouvait être pour ses projets un auxiliaire de cette trempe, était bien éloigné de suivre les ordres du vice-roi. A peine sorti de Mexico, il expose ses idées aux officiers de son régiment qui s'y rallient avec enthousiasme, et les soldats suivent bientôt cet exemple. Poursuivant sa route vers le sud, il réunit à lui quelques autres corps disséminés dans divers cantonnements, et quand il arrive à Dula, il compte déjà 2,430 hommes. Il fait demander une entrevue secrète à Guerrero qui s'y rend : le chef de bande séduit par ses idées et par son éloquence se joint à lui avec ses guerrillas.

Tous deux se rendent à Iguala[1], et le 20 février 1821 Iturbide levant le masque, promulgue dans cette ville son fameux programme, connu sous le nom de plan d'Iguala qui doit enfin résoudre ce problème de l'indépendance dont depuis dix ans la Nouvelle-Espagne, baignée de sang, cherche en vain la solution. Avant de le publier il l'avait communiqué en secret aux principaux chefs indépendants, et avait reçu d'eux la promesse de l'appuyer.

A peine ce programme est-il connu que toutes les opinions s'y attachent comme au moyen terme qui doit les concilier : leur unanimité prouve l'excellence et l'opportunité de l'idée d'Iturbide. Son nom se trouve enveloppé d'une immense popularité, et l'épithète de *conciliateur* lui est prodiguée par tous. Bientôt cependant le mouvement en sa faveur devient général ; un grand nombre de villes donnent leur adhésion au plan d'Iguala : le colonel Bustamente soulève pour son compte Guanajuto ; le général espagnol Celestino Negrette passe à lui ; Vicente Filiziola et Collados insurgent Zitaquaro. Au milieu de ces événements, son armée se grossit considérable-

[1] Le plan d'Iguala, — plan essentiellement de conciliation et qui dénote dans Iturbide, une véritable capacité d'homme d'état, — était divisé en vingt-quatre articles. Les principaux prononçaient l'affranchissement de la Nouvelle-Espagne sous Ferdinand VII, ou tout autre membre de la famille royale qui de-

ment; il lui donne le nom d'armée des *Trois-Garanties*, — l'union, l'indépendance, la religion, bases elles-mêmes du plan d'Iguala.

Espérant que le vice-roi devait être ébranlé par l'unanimité de ces mouvements, Iturbide lui proposa de sanctionner son programme de conciliation; Apodaca n'y répondit que par la mise à prix de sa tête et par une amnistie pour tous les insurgés; il se hâta en même temps de rassembler toutes les forces royales pour les opposer à l'armée des *Trois-Garanties* qui s'avançait avec son chef sur la capitale.

Le parti royaliste si puissant dans le Nouveau-Monde, quelques années auparavant, n'avait plus alors à son service que 5,500 hommes environ : encore étaient-ils mal intentionnés.

Au moment de partir ils se mutinèrent; le peuple se joignit à eux, et le résultat de cette sédition militaire fut la déposition d'Apodaca et l'élévation du maréchal Novella au commandement politique et militaire : la dernière heure de la domination espagnole était sonnée, puisqu'à la faiblesse ses défenseurs ajoutaient la désunion.

vait prendre alors le titre d'empereur. La nation mexicaine était indépendante, par ses lois et par sa constitution, de la métropole. — Tous les indigènes étaient aptes aux emplois publics. — Les députés devaient être élus dans la proportion de un sur cinquante mille habitants.

Sur ces entrefaites arriva au Mexique le général O'Donojou, envoyé d'Espagne.

Le gouvernement de la métropole qui ne connaissait point encore toute l'étendue de l'embrasement allumé par sa rigueur dans sa plus belle colonie, commençait déjà à se repentir de son inflexibilité et jugea prudent d'accorder aux créoles quelques concessions. Le général O'Donojou qui s'attendait à trouver l'autorité espagnole encore puissante dans le Nouveau-Monde, comprit en face de l'état actuel des choses, combien étaient dérisoires les ordres dont il était porteur. Avisant que le seul moyen de conserver à Ferdinand VII la Nouvelle-Espagne était de donner aux concessions qu'il apportait des bases plus larges, il n'hésita pas à outrepasser ses pouvoirs : Iturbide était le seul chef avec lequel il pût traiter sans déroger à la dignité de son mandat, il lui fit proposer un arrangement basé sur le plan d'Iguala, sauf ratification des Cortès espagnoles.

Iturbide accepte : c'est la reconnaissance implicite de son programme. Le 24 août un traité est signé à Cordova entre les deux généraux, par lequel Ferdinand VII est appelé au trône, à la condition de respecter fidèlement l'indépendance; en cas de refus de sa part le trône doit être offert à son frère D. Carlos, et en attendant l'élection du souverain, le pouvoir

exécutif est confié à un conseil de régence, espèce de junte provisoire composée de cinq membres. Iturbide est le premier, les trois autres sont ses créatures.

La junte tint sa première séance le 15 septembre 1821 : ses premières décisions furent de nommer le promoteur du programme d'Iguala généralissime de toutes les forces du nouvel État et grand amiral de la flotte mexicaine. Un article du traité de Cordova ouvrait les portes de Mexico à l'armée des *Trois-Garanties* que devaient évacuer alors les derniers restes des armées royalistes. Le 28 septembre, Iturbide, à la tête de 16,000 hommes, fit son entrée dans la capitale; le peuple se pressait avec enthousiasme sur les pas de son cheval; des monceaux de fleurs qui tombaient de chaque fenêtre jonchaient les rues où il passait, et les cris de *libérateur* étaient l'expression de l'ivresse populaire. Dans la nuit de cette journée, la junte dressa officiellement l'acte de l'indépendance, décerna de grands éloges à Iturbide dont l'habileté avait obtenu cet important résultat sans verser une goutte de sang, et lui accorda, à titre de récompense nationale, un million de piastres et vingt lieues carrées de terre.

V

La fortune abandonnait tout à fait les Espagnols : peu de temps après le général O'Donojou, le seul membre du conseil de régence véritablement attaché aux intérêts de la métropole, mourut. Bientôt les députés nouvellement élus se réunirent; le congrès se déclara en permanence, et, de concert avec la junte, prit une part active dans les affaires du pays.

Suivant l'usage, la victoire ne tarda pas à amener la division parmi les vainqueurs : plusieurs partis se formèrent, entre autres le parti démocratique. Iturbide vit ces tendances avec effroi; les événements précédents et leur heureuse issue avaient élevé son ambition : il aurait pu jouer en ce moment dans sa patrie un rôle presque semblable à celui de Washington dans la sienne; ses efforts auraient peut-être contribué à établir un gouvernement fort et stable, mais la nature n'avait pas formé son âme assez désintéressée pour se dévouer au service de la chose publique sans autre salaire que le spectacle de sa prospérité. Cette couronne offerte tour à tour à tant de têtes commençait à éveiller en lui des idées de convoitise.

Une hostilité cachée, suite de cette différence de sentiments, ne tarda pas à se déclarer entre lui et une partie du congrès; la haute position qu'il occupait dans le gouvernement, avait éveillé déjà les inquiétudes de quelques députés. Ces dispositions ne tardèrent pas à se traduire en effets visibles : à tort ou à raison le congrès déposa trois des cinq membres de la régence; il ne laissa qu'Iturbide et un autre : celui-ci était son ennemi personnel. Dès lors la pensée d'un coup d'État pénétra dans l'esprit du promoteur du plan d'Iguala; il comprit que l'étendue de ses services arrêtait seule ses adversaires, et qu'ils n'hésiteraient plus lorsque le temps viendrait à en voiler le souvenir. Ses officiers d'ailleurs l'encourageaient dans ses idées ambitieuses; l'armée était à lui, et partout où il se montrait, le peuple le saluait d'acclamations enthousiastes.

Dans l'histoire de ces grands ambitieux qui ont aspiré à l'autorité suprême, il se rencontre toujours une assemblée, un sénat, un corps délibérant, qui fait la faute de les pousser dans une impasse où ils sont alors forcés de jouer le tout pour le tout. La fraction républicaine du congrès mexicain, commit cette maladresse : elle proposa une loi qui devait établir l'incompatibilité entre le pouvoir exécutif et un commandement militaire. Ceci était évidemment

à l'adresse d'Iturbide, membre du Conseil de régence et généralissime des forces du nouvel Etat; tout annonçait que la loi allait passer; le choix entre son commandement militaire ou ses fonctions civiles allait être sa seule alternative. Il résolut de prévenir cette mesure désastreuse pour son ambition. Une circonstance qui lui parut d'heureux augure vint le confirmer dans ce projet : on apprit à cette époque à Mexico que les Cortès espagnoles avaient refusé de sanctionner le traité de Cordova.

Les Mexicains devaient donc renoncer à la chimère d'un souverain étranger, incapable de comprendre leurs nouveaux intérêts; ce refus des Cortès était la continuation de la lutte avec l'Espagne : dans cette crise tous les citoyens ne devaient-ils pas se rallier autour de l'homme de guerre qui avait déjà donné tant de preuves de courage et de prudence? Les créatures d'Iturbide dans l'armée, dans le congrès, tous ses partisans furent avertis de se tenir prêts à agir.

VI

Le 18 mai 1822, au soir, de gros nuages noirs qui couraient dans un ciel bas, le vent qui soufflait par rafales, les éclairs qui fendaient les nues à intervalles

rapprochés, tous les symptômes enfin d'un orage violent et prochain avaient rendu les rues de Mexico désertes; les *azoteas* (terrasses) des maisons, où les habitants accablés de la chaleur du jour, viennent à cette heure respirer la fraîcheur de la soirée, étaient solitaires. Un grand nombre de soldats, sous la conduite d'un sergent du régiment de Coluya, nommé Pio Marcha, se répandirent alors au dehors en criant :

« Vive Augustin Ier, empereur du Mexique!! »

A ce cri, d'autres soldats sortirent des casernes et vinrent seconder les premiers instruments de ce mouvement, la populace désœuvrée, les *leperos* se joignirent à eux : bientôt toute la ville retentit des mêmes clameurs; mais aux abords des maisons occupées par les députés républicains, elles prenaient un caractère particulier de menace.

Le lendemain 19, de grand matin le congrès est convoqué; tous les députés ne s'y rendent pas : les partisans d'Iturbide qui ont le mot en cela, déclarent que le général doit venir à l'instant s'expliquer au sein de l'Assemblée, et ils lui dépêchent un message.

Iturbide s'y rend acompagné de quelques officiers; la force armée et la populace étaient à leur poste. Aussitôt que sa voiture sort de son palais, d'immenses clameurs la saluent : des officiers subalternes,

des soldats, des gens du peuple, comme saisis d'un enthousiasme subit, détachent les chevaux, s'attèlent à la voiture qu'ils traînent jusqu'au palais National où le congrès tient ses séances.

Iturbide y pénètre avec une partie de son escorte.

Les échos retentissent des cris mille fois répétés : « Vive Augustin I[er], empereur du Mexique! »

Alors les députés, comme s'ils voyaient dans le trouble et dans les rumeurs du peuple une éclatante manifestation de la volonté nationale, mettent aux voix la question de la royauté d'Iturbide.

Quatre-vingt-quatorze contre soixante-dix-sept se prononcent pour la royauté.

Iturbide rentre dans son palais accompagné des mêmes manifestations enthousiastes qui ont accueilli sa sortie. Cette scène est une copie du 18 brumaire : dès cet instant nous verrons Iturbide s'efforcer d'imiter Bonaparte dans tous ses actes.

Les provinces vinrent ajouter leurs adhésions au vote du congrès, et le 1[er] juillet 1822, le héros d'Iguala était couronné, avec une pompe inouïe, dans la cathédrale de Mexico!

VII

Il est facile, à la fin des révolutions, quand les esprits lassés d'agitations, dégoûtés de mouvement, n'aspirent qu'au repos, d'asseoir un trône; mais au commencement, quand tout est en ébullition, que l'ivresse du changement est encore au fond des âmes, c'est impossible. Iturbide devait bientôt en faire l'épreuve.

A peine déclaré empereur, il avait institué le grand ordre de *Guadalupé* (espèce d'ordre de la Légion-d'Honneur); il s'était formé une maison impériale à l'instar de celles des royautés de l'Europe : les courtisans affluaient dans son palais, en un mot il avait une cour.

Ces pompes, qui ne lui donnaient ni force ni solidité, absorbèrent une partie du trésor; le parti républicain un moment déconcerté ne tarda pas à relever la tête, fit de ce luxe un texte d'agression, et en persuada aisément l'inutilité à ceux qui payaient l'impôt. Quelques actes de violence, commandés par la situation, commencèrent à aliéner les esprits au nouvel empereur.

Il avait fait arrêter, au mépris de leur inviolabilité,

plusieurs députés qui s'étaient trouvés en désaccord avec lui; par ses ordres un convoi de deux millions de piastres partant de Mexico pour la Havane avait été saisi, sous prétexte qu'il appartenait à des Espagnols. Divers ambitieux groupés autour de lui qu'il n'avait pu satisfaire, allèrent grossir cette portion de population toujours mécontente, toujours prompte dans ce pays au changement.

Cette versatilité dans les choses politiques est un des traits distinctifs des peuples de l'Amérique espagnole; la stabilité, suite du principe monarchique, est incompatible avec leur turbulence : aussi la république est-elle la forme de gouvernement qu'ils préfèrent, et que l'on voit établie maintenant partout chez eux. Cette forme s'adapte à leur inquiétude, et, si elle ne fait pas la félicité générale des citoyens, elle permet à un grand nombre d'entre eux les joies de l'ambition. Ces changements de pouvoirs, qui font la surprise des peuples européens, ne sont pour eux que des incidents ordinaires.

Le mécontentement que les Mexicains commençaient à laisser éclater envers Iturbide était moins causé par quelques illégalités que par la lassitude déjà d'une forme de gouvernement antipathique à leurs instincts.

De nouveaux tiraillements vinrent empirer la si-

tuation; on oublia les services passés de celui qui occupait le pouvoir : le plan d'Iguala, le traité de Cordova trouvèrent d'amers contradicteurs.

A la fin d'octobre 1822, le nouveau souverain méditait un second coup d'Etat : il en était arrivé à ne plus pouvoir gouverner avec le congrès qui un peu plus de trois mois auparavant l'avait élevé à l'autorité suprême; le 30 octobre, à la suite d'un conseil secret, il le cassa et le remplaça par une junte de quarante-cinq membres. Cette mesure apporta une nouvelle agitation dans les esprits, et la fatalité devait bientôt la changer en révolution.

Dans ce temps-là commandait à Vera-Cruz un jeune colonel nommé Santa Anna : il avait été un des premiers à se prononcer pour Iturbide qui, à son avénement à l'empire, l'avait comblé de bienfaits. Néanmoins il venait de commettre une grave insubordination qui appelait sur lui la sévérité des lois militaires : invité à se rendre à Mexico pour expliquer sa conduite, il y répondit en soulevant son régiment, et en proclamant la république. Les troupes qui se trouvaient cantonnées dans les environs de Vera-Cruz suivirent ce mouvement; un célèbre chef de bandes, Guadalupe Vittoria, qui n'avait pas reconnu l'élection du 22 juin, se joint avec ses guerrillos aux *prononcés*.

Iturbide envoie aussitôt le général Echavarri; ce-

lui-ci bat d'abord les rebelles : cette sédition militaire va être étouffée, mais la fatalité veut qu'Echavarri se rende à une entrevue secrète que lui a fait demander Santa Anna : persuadé par l'éloquence du jeune général, il passe de son côté. Le vainqueur embrasse la cause du vaincu.

Les trois généraux révoltés forment un triumvirat, publient la Convention de Casamata (1er février 1823) par laquelle l'élection de l'empereur est annulée, le Mexique déclaré en république, et le congrès, dissout illégalement, appelé à se réunir de nouveau !

Les auxiliaires leur arrivent de toutes parts : la province de Puebla imite celle de Vera-Cruz. Iturbide n'ose marcher en personne contre les révoltés : craignant de laisser la capitale en proie aux menées du parti républicain il reste, et se borne à envoyer d'autres généraux.

Il se passa alors des scènes étranges qui rappelèrent celles de la Rome de la décadence, quand ces empereurs d'un jour, élevés par le caprice des légions, voyaient se ranger du côté de leurs compétiteurs les troupes qu'ils envoyaient pour les combattre. Les généraux d'Iturbide, au moment de livrer bataille, appelés à grands cris par leurs anciens compagnons maintenant dans les rangs adversaires, ou-

bliaient leur devoir et embrassaient le parti des *prononcés*.

Iturbide sort enfin de Mexico, et s'avance à la rencontre de l'ennemi; mais l'esprit de faiblesse et d'indécision qui semble empreint dans tous ses actes depuis qu'il est empereur, vient le saisir : au lieu de combattre il négocie, il entre en pourparler avec les généraux révoltés. Ceux-ci, qui sentent que l'opinion publique est pour eux, ne consentent à une amnistie qu'à la condition qu'il rétablira immédiatement le congrès.

Cette demande fut accordée. Les concessions dans de pareilles circonstances sont fatales aux souverains : preuves de faiblesse elles suscitent de nouvelles exigences.

Cet empereur de six mois ne tarda pas à en acquérir la dure expérience. Le congrès auquel il rendait l'existence se déclara incontinent contre lui; les provinces adhéraient maintenant à la Convention de Casamata avec un empressement pareil à celui qu'elles manifestaient naguère en faveur de son élection; ses troupes, sentant qu'il n'y avait plus dans leur chef cette force morale dont les masses ont l'instinct désertaient son camp.

Iturbide, seul, sans appui, n'eut bientôt plus à sa disposition que cette dernière ressource des rois qui

veulent sauver leur liberté et les suprêmes épaves de leur splendeur passée : l'abdication !

Le 20 mars 1823, il se démet de la royauté ; le congrès lui accorde en retour la vie sauve, la garantie de ses biens et la faculté d'aller vivre en Italie avec une pension annuelle de 25,000 piastres (100,000 fr.).

Il inspirait désormais si peu de crainte qu'il obtint sans peine la permission de séjourner encore quelque temps à Mexico, pour mettre ordre à ses affaires avant son départ pour l'Europe.

Le 11 mai une garde d'honneur l'accompagna à Antigoa où l'attendait un brick qui devait le transporter à Livourne.

VIII

Un peu plus de trois mois après ces événements, par un jour de septembre où le soleil se plongeant dans la Méditerranée, faisait miroiter l'azur de ses eaux, où la radieuse transparence de l'atmosphère laissait distinguer quelques îles qui se détachaient en noir sur la ligne de l'horizon, comme des oiseaux marins au repos sur la vague, un homme se promenait sur une petite plage, à quelques lieues de Livourne.

Il contemplait avidement l'immensité; ses yeux semblaient vouloir percer le voile de nuages bleuâtres qui se confondaient avec l'onde. Parfois il s'arrêtait, frappait le sable comme quelqu'un en lutte avec ses pensées, puis il reprenait sa marche et sa contemplation.

Ce promeneur, c'était l'ex-empereur du Mexique, maintenant le général Iturbide.

Une heureuse traversée l'avait conduit dans les États du grand-duc de Toscane; il avait choisi pour résidence une riante habitation sur les bords de la mer, non loin de Livourne.

Son existence, naguère absorbée par les soins de la politique [1], se partageait entre la composition de ses Mémoires où il expliquait et justifiait les actes de son éphémère royauté, et de longues promenades sur le rivage. Cette côte de la Toscane est presque voisine de l'île d'Elbe : il aimait à perdre ses regards dans l'immensité de l'horizon comme pour tâcher d'apercevoir ce lieu d'exil qu'avait habité le héros avec lequel il se flattait d'avoir des points de ressemblance. Le hasard a quelques années d'intervalle, avait re-

[1] Il parut à Londres en 1824, une traduction anglaise des Mémoires d'Iturbide sous le titre. — *A statement of some of the principal events in the public life of* Augustin Iturbide, *written by himself.*

légué deux empereurs dans ces parages. Cette nouvelle coïncidence de fortune devait exercer une irrésistible fascination sur l'esprit d'Iturbide; les analogies de destinée, qui motivaient cette vanité à se comparer avec Bonaparte, se continuaient même dans sa chute : le hasard le portait précisément en face de l'île d'où son modèle, tombé une première fois comme lui, était sorti pour reconquérir son trône!!

Dès lors la pensée d'un retour dans sa patrie s'éveilla dans son âme; des encouragements d'un autre genre vinrent fortifier cette pensée. Des amis, des partisans lui écrivirent du Mexique que les affaires de la nouvelle république allaient mal; que sa présence serait utile; que ses concitoyens un instant abusés ne manqueraient pas de l'acclamer de nouveau.

Il accueillait ces raisons spécieuses avec la crédulité du désir; bientôt le calme de sa retraite lui parut insupportable : il voulut visiter Rome, mais l'autorisation de voyager dans les États du Saint-Siége lui fut refusée. Il passa alors en Angleterre par la Suisse; il y fut bien reçu : durant son court règne il s'était montré favorable aux Anglais. Quelques hommes d'État de ce pays auxquels il communiqua son dessein, l'approuvèrent avec une complaisance qui n'é-

tait peut-être pas exempte d'une arrière-pensée d'intérêt; ils ajoutèrent même quelques avis de conduite dans le cas où il viendrait à rétablir son autorité au Mexique.

Ces encouragements achevèrent de dissiper les dernières indécisions d'Iturbide; il s'occupa activement des apprêts de son départ : le 4 mai 1824, accompagné d'une petite suite, il s'embarqua à Londres, sur le brigantin le *Spring*, avec cette confiance de l'ambition qui croit déjà saisir ce qu'elle espère!

XI

Le congrès mexicain avait eu connaissance du départ de Livourne; l'interprétant comme l'indice d'un prochain retour de l'empereur déchu il avait lancé contre lui, le 8 avril 1824 un décret qui le mettait hors la loi, et autorisait son exécution immédiate dans le cas où il toucherait le territoire de la république.

En quittant l'Europe, Iturbide ignorait cette mesure qui suspendait la peine capitale sur sa tête.

Le 14 juillet, le *Spring* remonta la rivière de Santander, dans le golfe du Mexique, et jeta l'ancre

devant Soto-la-Marina[1], où sept ans auparavant Mina lui aussi avait opéré son débarquement.

La destinée faisait de cette coïncidence un présage.

Dans la suite d'Iturbide se trouvait un Polonais, appelé Benesky, qu'il avait attaché à sa personne en qualité d'aide-de-camp. Pour ne pas éveiller les soupçons, ce dernier fut le seul qui descendit d'abord à terre : il avait mission de se rendre auprès du général La Garza, commandant de la province, et de lui demander une autorisation officielle de débarquement pour lui et ses compagnons avec lesquels il venait fonder une colonie.

Telles étaient les instructions qu'il avait reçues d'Iturbide; Benesky, on ne sait trop pourquoi, ne les suivit pas à la lettre, car, dans son entrevue avec La Garza, il lui déclara la présence de l'ex-empereur à bord du *Spring*.

A cette nouvelle, le général ne manifesta aucun étonnement; il accorda l'autorisation de débarquement avec une facilité qui aurait dû éveiller le soupçon, et Benesky revint bientôt à bord.

Encouragé par ce premier succès, Iturbide se hâta de descendre à son tour sous un déguisement, accom-

[1] Soto-la-Marina est le chef-lieu de l'état ou de la province de Taumalipas.

pagné de deux domestiques. Il venait à peine d'entrer à Soto-la-Marina, que plusieurs individus s'approchèrent de lui : l'un d'eux parut le considérer attentivement, puis il s'écria à haute voix :

— *Voilà l'ex-empereur Iturbide!*

— *A mort le tyran!* répondirent les autres; ces derniers étaient des agents de La Garza qui avait ainsi attiré sa proie.

La populace s'amasse, étonnée, sans prendre parti pour ou contre Iturbide; et, avant que celui-ci ait eu le temps de revenir de sa surprise, il se voit entouré, saisi, traîné à la prison de Soto-la-Marina. Il y était déjà depuis quelques instants, ne sachant s'il devait attribuer cet événement à la fatalité ou à la trahison, lorsqu'un alcade se présente devant lui : envoyé par La Garza, il lui lit le terrible décret du 8 avril qui le met hors la loi, et ajoute qu'il n'a plus que trois heures à vivre!! Iturbide, nous l'avons dit, n'avait point connaissance de cette mesure qui livrait d'avance sa tête à la peine capitale ; il reçut le coup avec sang-froid, et déclara que venu seul avec sa famille, il n'apportait aucune disposition hostile contre la république. Il demanda à entretenir La Garza; celui-ci s'y refusa : alors il lui fit remettre une lettre, où il avait exposé les motifs de sa conduite, avec prière de l'envoyer au congrès de Taumalipas!

Dans cette catastrophe soudaine de son ambition, une pensée de religion vint à son âme, il demanda qu'on permît à son chapelain, resté à bord du *Spring*, de lui rendre les derniers secours de son ministère.

La Garza, ému de compassion à l'aspect de cette vicissitude de fortune, effrayé peut-être de la responsabitité qui allait peser sur lui par l'exécution d'un tel condamné, la suspendit. En ce moment le congrès siégeait à Padilla : il lui rendit compte de sa capture, et résolut d'y conduire son prisonnier. Il vint prendre Iturbide avec un corps de troupe, et l'on se mit en marche pour cette dernière ville. Durant le trajet, il voulut rendre un honneur à cet empereur déchu qu'il traînait prisonnier au-devant d'une menace de mort : il lui remit le commandement des soldats qui le gardaient.

L'annonce de la prise d'Iturbide avait jeté le congrès dans un trouble étrange; les termes du décret étaient précis : c'était une décision de mort qu'il fallait prononcer. Les députés, effrayés par le nom, les antécédents, les services rendus de celui qu'ils devaient juger, cherchèrent dans la fuite un moyen d'échapper à cette responsabilité. Six seulement, moins accessibles à la crainte des conséquences, ou plus attachés à ce qu'ils croyaient être leur devoir restèrent.

Avertis que le prisonnier va leur être amené, ils s'érigent en tribunal, et, avant qu'il soit venu, ils décident son exécution immédiate. Ils étaient encore dans la salle des délibérations[1] lorsque La Garza entra avec Iturbide!

Il y eut d'abord un moment de stupeur parmi les députés; cependant ils se remettent bientôt, et, au milieu d'un silence pénible, celui qui fait l'office de président se lève, donne lecture du décret et de leur jugement qui en est la suite. On eut alors le spectacle lamentable d'un souverain, venu avec la perspective d'un trône, réduit à la pitié d'un subalterne implorant pour sa vie. La Garza fait valoir avec chaleur qu'à son départ de l'Angleterre, l'ex-empereur ignorait la loi de proscription lancée contre lui, et qu'il ne revient pas dans sa patrie apporter la guerre civile.

Iturbide ajoute à son tour quelques paroles qui expliquent sa conduite et ses desseins!

Le congrès reste inflexible et maintient la fatale sentence! . . . .

[1] Dans la suite on plaça au milieu de cette salle la lettre encadrée d'Iturbide, où il expliquait au congrès les motifs de sa conduite. — Cette salle du congrès de Taumalipas était appelée à la célébrité : après avoir été le théâtre de la condamnation à mort d'un empereur, un général illustre, Terran, se fit brûler la cervelle dans son enceinte, à la suite de circonstances trop longues à rapporter ici.

A six heures du soir, Iturbide lui-même prévint le détachement qui le gardait que l'heure de l'exécution était venue. En marchant, il dit aux soldats de l'escorte :

— *Au revoir! Je vais donner la dernière scène au monde!!*

Il tourna les yeux de tous côtés et demanda où était le lieu du supplice. Arrivé à l'endroit désigné, il confia au prêtre qui ne l'avait pas abandonné le rosaire qui pendait à son cou pour qu'on le remît à son fils aîné, et une lettre pour sa femme. Il voulut qu'on distribuât à la troupe qui assistait à l'exécution trois onces d'or qu'il avait dans sa bourse, et s'adressant à la foule quelque peu émue, il s'écria d'une voix ferme et mâle qui put être entendue de toute la place :

« — Mexicains! au moment même de mourir, je vous recommande l'amour de la patrie, l'observance de notre sainte religion : c'est elle qui doit vous conduire à la gloire ; je meurs pour être venu à votre aide; et je meurs content parce que je meurs parmi vous!

« Je meurs avec honneur et non comme un traître; je ne laisserai pas cette tache à mes enfants et à la postérité !

« Non, je ne suis pas un traître ! Gardez la subordination et prêtez obéissance à vos chefs! en exécutant leurs ordres vous accomplissez la volonté de Dieu !

Mes paroles ne sont pas inspirées par la vanité : je suis loin d'en avoir, adieu!!! »

Puis il commanda à l'adjudant Castillo de faire feu. Celui-ci obéit, et il tomba frappé de plusieurs balles.

On l'enterra obscurément dans le cimetière de Padilla.

X

La nouvelle de la mort de celui qui avait proclamé l'indépendance de sa patrie, dont l'habileté et la sagesse avaient mis fin à une guerre sanglante de dix ans, fut accueillie avec d'immenses transports de joie dans tout le Mexique : à en voir les manifestations, on eût dit que la terre venait d'être purgée de quelque infâme criminel [1].

Les congrès des autres provinces envoyèrent à celui de Taumalipas des éloges et des remercîments. Le gouvernement accorda à La Garza le grade de général de division, tout en le blâmant de son hésitation première.

[1] En 1833, sous la présidence du général Bustamente, et sur sa proposition, la mémoire d'Iturbide fut réhabilitée, et ses restes mortels transportés dans l'église de Corpo Santo de Mexico.

..... Ainsi finit cet homme. Il n'a laissé ni le nom ni la célébrité de Washington et de Bolivar; peut-être parce qu'il a manqué de cette qualité si nécessaire à ceux qui se posent en régénérateurs des peuples : le désintéressement. Sa mémoire a souffert de cette ambition suprême qui a abouti à ce que l'histoire pardonne le moins, à une chute!!!

LE

GÉNÉRAL SANTA ANNA.

LE

GÉNÉRAL SANTA ANNA.

1821 — 1843.

I

Le chemin qui conduit de Vera-Cruz à Mexico longe en commençant les bords de la mer, et traverse une plage qui s'arrondit gracieusement autour d'une petite baie aux vagues azurées. Les flots en déferlant circulairement imitent le murmure des grands arbres; ce chemin se perd ensuite dans une vaste forêt dont à leur tour les arbres imitent le murmure des flots, ou plutôt le bruit de cette forêt s'alterne avec le bruit de la mer. Le voyageur qui s'enfonce sous ces voûtes de verdure prête l'oreille avec enchantement à cette double harmonie et s'a-

bandonne aux cahots de la voiture, à l'allure de son cheval ou au balancement de sa litière. De temps à autre apparaît à travers les fourrés épais, la croupe luisante d'une génisse, ou la tête d'un taureau à moitié sauvage qui montre son muffle humide, et s'enfuit bientôt en broyant les lataniers aux palmes vertes, en faisant gémir sous ses pieds les lianes entrelacées. Si le voyageur demande à son guide à qui appartiennent ces troupeaux en si bon état, le guide lui répondra qu'ils viennent de l'hacienda (métairie) de *Manga de Clavo*, et que l'hacienda de Manga de Clavo appartient au général Santa Anna.

C'est au sein de cette habitation que l'homme qui depuis 1821 a attaché son nom à toutes les révolutions du Mexique, qui en a été le prétexte ou l'instrument, qui tour à tour victorieux et vaincu, rassasié de renommée et de bruit, fatigué de la vie des camps ou de l'administration pacifique vient se reposer de la défaite ou de la victoire; c'est là qu'il vient mûrir de nouveaux plans, qu'il remplace ses antipathies politiques par des amitiés personnelles; qu'il vient méditer de renverser ceux qu'il a élevés, d'élever ceux qu'il a renversés. C'est là que pendant des années entières il vit inconnu, oublié jusqu'au moment où sans transition, à l'étonnement général, son cri de guerre retentit de nouveau à l'extrémité de la république.

Comment peindre ce caractère versatile, remuant, inquiet? Comment décrire cet homme n'aspirant qu'à l'impossible, dégoûté de la réalité, victorieux après une défaite, vaincu après une victoire, jouant sa vie, sa fortune avec autant d'indifférence qu'il expose celle des autres, versant le sang sans être cruel; connaissant assez ses compatriotes pour jouer impunément ce jeu téméraire, et les asservissant parce qu'il les connaît? Santa Anna est né dans l'état de Vera-Cruz dont il a été longtemps commandant et gouverneur, et dont il est l'idole et la gloire. Il doit avoir aujourd'hui de quarante-cinq à quarante-six ans [1]; sa taille est élevée, la maturité de l'âge ne l'a pas encore épaissie; son teint est pâle : ses grands yeux noirs, ses cheveux bouclant sur un front élevé, impriment à sa personne un air de distinction que ne dément pas une élocution facile et abondante, particulière du reste à tous ceux qui parlent cette belle langue espagnole si harmonieuse et si riche. Il joint à cette éloquence naturelle, l'art de connaître mieux que qui que ce soit, le ressort qu'il faut pour presser la fibre qu'il faut attaquer dans le cœur de ses concitoyens, et il règle sa conduite sur cette connaissance.

[1] Gabriel Ferry écrivait ceci en 1846.

II

Il apparaît pour la première fois en 1821 dans l'histoire du Mexique. A cette époque de sa première jeunesse, il commandait un corps d'insurgés à la tête desquels il s'empare de Vera-Cruz dont il est nommé gouverneur.

Favori de l'empereur Iturbide qu'il avait soutenu de tout son pouvoir, il est cité à comparaître devant lui pour rendre compte d'une insubordination grave. Blessé d'une destitution méritée, mais qu'il n'attendait pas, il revient dans la place qu'il commandait, harangue ses troupes, se soulève contre l'autorité impériale, et déclare le Mexique république indépendante.

Un général envoyé contre lui pour châtier sa rébellion se joint à lui; les villes de *Oajaca*, de *Guadalajara*, de *Ouentaro*, de *San Luis Potosi*, de *Puebla* se soulèvent également, et peu de mois se sont à peine écoulés depuis l'audacieux défi de Santa Anna que l'empereur Iturbide est renversé du trône.

Quelque temps après l'installation de la nouvelle république dont le général Santa Anna avait été le

premier champion, il se soulève aussi le premier contre l'autorité du congrès.

En 1828, il est encore gouverneur de Vera-Cruz: un complot éclate à Mexico, on le croit un des complices et le congrès le rappelle de son commandement. Le congrès ne devait pas être plus obéi que l'empereur Iturbide. Loin de se démettre de son autorité qui ne s'étendait qu'à la ville de Vera-Cruz, Santa Anna, par un de ces coups d'audace qui lui sont familiers, usurpe le commandement de la province entière, rassemble ses fidèles *Veracrusanos*, bat les troupes qu'on lui oppose, et s'avance jusqu'au fort de *Perote* dont il s'empare. Un décret du sénat déclare Santa Anna hors la loi, et de nouvelles troupes sont envoyées contre lui. Poussant la modération jusqu'à ne pas déclarer le sénat hors la loi, il va commencer alors une de ces campagnes d'escarmouche dans lesquelles la spontanéité et la brusquerie de ses mouvements le rendent si redoutable; une de ces campagnes de marche et de contre-marches, où la guerre se fait à la manière des Arabes ou des Indiens d'Amérique, par ruse, par surprise, et qui tiennent à la fois de la guerre et de la chasse. A la tête de ses soldats de la *Tierra-Caliente*, noircis par le soleil de leur pays, dont le corps a la couleur et la dureté du bronze florentin, sur lequel les maringouins ne peuvent plus

mordre, et la fièvre jaune n'a plus de prise, et qui, après une marche de douze heures au milieu des réverbérations d'un soleil brûlant qui calcinerait les entrailles d'un Européen, fument une cigarette en guise de repas; c'est avec de tels hommes qu'il commence sa campagne. Là, le costume du général et de l'officier est remplacé par l'habillement de voyageur : une veste avec des attaches d'épaulettes, un grand chapeau de vigogne, une *manga* bleue ou violette, de larges bottes de cheval, de longs éperons battus par le fourreau d'un sabre droit, tel est le costume de Santa Anna et de son état-major. L'officier qui marche à côté du général, l'officier porteur de ces longues moustaches rouges qui lui donnent l'air d'un hulan, c'est le colonel Arista, le bras droit de Santa Anna, son confident, l'éternel compagnon de ses dangers, et celui qui, dans certaines comédies, lui donne la réplique. C'est ce que les Mexicains appellent *hombre de caballo* (homme de cheval) ce qui veut dire que dans une mêlée pour éviter un coup de lance, il se couchera sous le ventre de son cheval et passera outre; ce qui veut dire qu'il ramassera son épée au plus rapide galop, et que debout sur ses étriers il jettera rudement sur le flanc un taureau furieux. Les troupes opposées à Santa Anna sont des hommes de la zône froide ou tempérée qui, dans cette poursuite,

sèmeront la route des cadavres des leurs que la soif aura consumés!

III

Santa Anna abandonne d'abord le fort de *Perote*, se dirige à l'est du côté de Téhuacan, arrive à Oajaca et se fortifie dans les faubourgs de cette dernière ville. Mais débusqué par des forces supérieures aux siennes, il se replie sur l'intérieur de la cité, et de rue en rue, de maison en maison, de terrasse en terrasse, il s'enferme lui et les siens dans le couvent de *Santo-Domingo*.

Cet édifice, comme à peu près tous ceux du même genre, est protégé par de hautes et solides murailles, crénelées, défendues par une porte massive, et plus encore par la sainteté de sa destination. Alors on procède, non pas au siége, car on n'oserait ni miner ni saper, ni canonner le pieux édifice, mais on va tâcher de réduire par la faim et les privations les hommes que nous avons dépeints plus haut.

Le siége sera long. Santa Anna sait à qui il a affaire, aussi sans souci du lendemain, ne pensant qu'à la fatigue du moment, il choisit l'endroit le plus frais du couvent pour aller faire sa sieste; après,

il avisera aux moyens de défense. Les assiégeants sont moins tranquilles, mais ils doivent aussi de leur côté faire la sieste, prendre leur chocolat et se reposer, car la nuit est venue. Les Indiens n'attaquent jamais leurs ennemis la nuit, les Mexicains font comme les Indiens.

Le jour revient, la fusillade commence, mais plus meurtrière pour les assiégeants, et les murailles qui protégent les assiégés que pour ces derniers; puis la nuit succède au jour une fois encore, et le lendemain les troupes du gouvernement ont le désappointement d'entendre les mugissements et les bêlements des troupeaux se mêler aux hennissements des chevaux bridés et sellés dans la grande cour de Santo-Domingo : le corps fumant de ces animaux, leurs flancs haletants attestent qu'ils ont fait une course longue et rapide.

Santa Anna et ses soldats ont des vivres pour plusieurs jours.

Au moment où les assiégeants les croient occupés à se réjouir de leur succès, les portes du couvent s'ouvrent subitement, comme aux jours de fête et de procession solennelle, mais au lieu des bannières religieuses, ce sont les banderolles rouges des lanciers, et les manteaux jaunes des dragons qu'on voit flotter, en même temps les clochers au lieu de retentir des

sons joyeux des cloches laissent échapper de leurs meurtrières une grêle de balles. Les assiégeants surpris, sont battus, repoussés, tandis qu'un détachement de la garnison de Santo-Domingo va s'emparer à leurs yeux d'un couvent voisin et s'y installe.

Le chef qui commande les soldats du gouvernement s'aperçoit de la faute qu'il a commise en dédaignant d'occuper ce couvent, du haut des clochers duquel il aurait pu inquiéter les assiégés, se promet à la première occasion de réparer son imprudence, et prend judicieusement une autre position, car il se trouve maintenant entre deux feux. Plusieurs jours se passent comme les premiers entre la sieste, la fusillade, les sorties, pendant lesquels Santa Anna attend un de ces heureux hasards qui l'ont toujours si merveilleusement servi, que la Providence semble lui réserver, et pendant lesquels le chef des assiégeants avise aux moyens de s'emparer de ce couvent qu'il ambitionne.

Tout d'un coup il aperçoit que les clochers sont garnis de nouveau, non pas de cette incommode artillerie, ni de ces soldats si prompts à fusiller ses hommes, mais bien des premiers habitants dont les grandes robes et les capuchons noirs tranchent sur la blancheur des tours, et qui sonnent à tour de bras comme pour célébrer la délivrance de la maison

sainte. Un moine plus grand que les autres de toute la tête semble y mettre le plus d'ardeur : son large capuchon laisse découvrir une paire de longues moustaches d'un blond ardent, mais cette particularité n'est visible que pour ceux placés près de lui.

Les troupes du gouvernement font attention à ce spectacle et le chef s'écrie avec enthousiasme :

— *Adelunte muchachos!* emparons-nous à notre tour de ce couvent d'où nous pourrons faire tant de mal à nos ennemis, et qu'un régiment aille l'occuper!

L'ordre est exécuté; un régiment s'avance, l'arme au bras, quand tout à coup les moines laissent tomber leurs capuchons et leurs frocs, les habits rouges reparaissent à la place et font pleuvoir sur lui une grêle de balles, tandis que les clochers de Santo-Domingo, également couronnés de soldats, soutiennent la fusillade; les projectiles se croisent sur le régiment surpris, le déciment, l'éclaircissent, avant que ces malheureux, surpris, soient revenus de leur étonnement.

Cependant la position devient critique pour Santa Anna; les vivres ne manquent pas, mais les finances s'épuisent; Arista, qu'on a reconnu dans ce moine aux grandes moustaches, a été par son ordre mettre

à contribution les mines d'argent voisines, mais au lieu de piastres et de lingots, pour ne pas se présenter devant son général les mains vides, il n'a ramené que le directeur des mines qui proteste avec vérité que l'argent manque tout à fait, et Santa Anna retombe dans ses perplexités.

Tout d'un coup une grande rumeur se fait dans la ville, et parmi les assiégeants. Le bruit se répand, et ce bruit est vrai, que Mexico a été pillé, que le président est en fuite, en un mot que le gouvernement est renversé. Un hasard providentiel a servi Santa Anna. Assiégeants et assiégés se donnent la main, s'embrassent, s'appellent des noms les plus tendres; *fratres* et *compadres*; cela avec d'autant plus de raison que dans les guerres civiles souvent frères et compères servent l'un contre l'autre. Les moines reprennent possession de leurs paisibles asiles; le directeur des mines regagne sa demeure; les soldats s'en retournent sous leur ciel brûlant en faisant crédit à leur général, et celui-ci va rêver de nouveau sous les frais ombrages de Manga de Clavo.

IV

Tout ceci se passait dans les premiers jours de l'an de grâce 1828. Le président Pedrazza dont l'élection avait causé le bouleversement dont nous venons de parler, échappé au sac de Mexico était réfugié à Guadalajara, et le général Guerrero, nommé vice-président de la république, tenait les rênes du gouvernement qu'une révolution, semblable à celle qui l'avait élevé, devait bientôt abattre, et cela à une année de date mois pour mois. Santa Anna, tout en blâmant les excès commis dans la capitale du Mexique s'était hautement prononcé pour Guerrero. Rien n'était à craindre de ce côté; tout était tranquille : il y avait bien de temps à autre quelques *pronunciamentos* isolés, mais les clameurs s'en perdaient dans les vastes solitudes de la république, et personne ne s'en préoccupait.

Cet état de choses dura jusqu'en septembre de la même année. A cette époque une ridicule tentative fut faite par le gouvernement espagnol pour reconquérir le Mexique. L'expédition partit encore cette fois de la Havane comme trois cents ans auparavant,

mais Cortez n'était plus là. Le brigadier Barradas, après avoir traversé le golfe du Mexique, étonné de revoir flotter encore le drapeau de l'Espagne, vint débarquer à Tampico. Pendant que ce dernier était indécis sur la marche qu'il devait suivre, et qu'il lançait des proclamations qui demeuraient sans effet; pendant qu'à Mexico on s'agite sans rien arrêter, à cette surprenante nouvelle Santa Anna rassemble de nouveau ses soldats, met en réquisition forcée tous les navires caboteurs, y embarque ses hommes, et sans ordre du gouvernement, traverse hardiment le golfe, débarque près de Tampico, livre bataille aux troupes de Barradas, et les taille en pièces. Celui-ci se rembarque à la hâte, emporte sa caisse pleine de proclamations, laisse ses soldats se disperser comme bon leur semble, et la nouvelle de cette déroute de l'armée espagnole parvient à Mexico presque en même temps que celle de son débarquement.

Au mois de décembre suivant, le général Bustamente, proclamé par les troupes du camp de *Jalapa* pour renverser Guerrero, marche sur Mexico. Santa Anna de retour à Manga de Clavo avait, avec sa rapidité accoutumée et l'ascendant de sa parole, réuni une nouvelle armée pour voler au secours du vice-président. Il arrive à Jalapa qui frémit encore de la nouvelle insurrection, et là il apprend que Guerrero

a quitté Mexico, et s'est jeté dans le Sud. Pensant alors que la fortune de Bustamente l'emporte sur celle de Guerrero, que le temps n'est pas encore venu de lutter personnellement contre un rival dont le nom l'importune déjà, Santa Anna licencie ses troupes qu'il sait toujours comment retrouver et retourne comme Cincinnatus à ses champs, jusqu'au moment où il combattra lui-même pour cette présidence qu'on se dispute sous ses yeux, et qu'il dédaigne encore.

Deux années s'écoulent pendant lesquelles, retiré dans son hacienda, il se livre paisiblement à ses passe-temps favoris, les combats de coqs, les courses de chevaux, le jeu, — et paraît avoir rejeté loin de lui toute idée d'ambition. Le 14 février 1831, dans cette même ville de Oajaca où il avait bravé si insoucieusement les efforts du gouvernement, l'infortuné Guerrero achevait à la fois sa campagne et son existence aventureuse.

Il venait d'être fusillé, et cette nouvelle dut troubler la solitude de Santa Anna. Bustamente venait de succéder à Guerrero comme vice-président, et jouissait tranquillement de son autorité dans Mexico.

Pendant le cours de l'année 1831 rien ne peut faire soupçonner que Santa Anna commençait à trouver pesante une inaction si prolongée, si étrangère à ses habitudes et à son esprit; le chemin qui conduit de

Vera-Cruz à Manga de Clavo est désert, on n'y entend pas résonner le galop des courriers qui se croisent et se suivent comme aux jours où Santa Anna médite quelque *pronunciamento*. Au dedans et au dehors de l'hacienda tout est tranquille.

V

Le 2 janvier 1832 deux officiers s'y présentent devant Santa Anna, lui communiquent une pétition de la garnison de Vera-Cruz demandant à Bustamente le renvoi d'un ministère dont les abus d'autorité l'ont fatiguée, et le prient d'appuyer la pétition du prestige de son nom. Santa Anna dit adieu cette fois et pour longtemps à son séjour de prédilection, et le lendemain il arrive à Vera-Cruz, reconnaît hautement la déchéance du ministère, s'empare des coffres de la douane, perçoit les droits à sa place et se fortifie dans une ville dont la possession lui assure les trésors qu'y viendra verser le commerce européen. Ses fidèles officiers, au nombre desquels on compte en première ligne les deux Arago, abandonnent Mexico et viennent se joindre à lui. Santa Anna est au milieu de son élément; il s'est rassasié

de solitude jusqu'à satiété : un immense champ d'activité s'ouvre devant lui.

..... Bustamente qui ne veut pas accorder à l'intimidation le renvoi de ses ministres, envoie contre les révoltés un corps de troupes de 3,000 hommes commandés par le général Caldéron. Celui-ci vient s'établir à Santa-Fé. C'est un village à trois lieues de Vera-Cruz. Caldéron s'y arrête, car là se termine cette zone meurtrière que la fièvre jaune et les sables brûlants tracent autour de cette ville.

Pendant ce temps, le général Arago avait été chargé par Santa Anna du commandement de Vera-Cruz, et son frère avait reçu assez à contre cœur l'ordre de former et de discipliner un corps composé des *Jarochas* de la côte. Pour que nos lecteurs se fassent une idée de la difficulté d'exécution de l'ordre donné à notre compatriote Joseph Arago, il est bon qu'ils sachent que ces Jarochas sont les habitants des campagnes embrasées qui bordent le littoral: gens inquiets, remuants, au teint basané, dont le corps n'est pas susceptible sous le soleil des tropiques de laisser échapper une goutte de sueur; cavaliers indomptés, comme leurs chevaux, aux jambes nues, aux pantalons de coton courts, toujours disposés à mettre le sabre à la main, et pour éviter une perte de temps le portant sans fourreau, s'en servant à chaque instant, ou pour

terminer leurs querelles ou pour s'ouvrir un passage parmi les taillis épais de leurs forêts. Il vaudrait donc autant essayer de former régulièrement les Bédouins les plus sauvages, ou de rassembler en masses compactes les sables de leurs déserts que d'apprendre à ces hommes à soutenir une charge, à l'exécuter, ou à se plier aux exigences de la discipline.

Santa Anna devait bientôt en faire l'expérience.

Il est instruit à dix heures du soir qu'un riche convoi d'argent et de munitions, escorté par 500 hommes, est attendu par le général Caldéron. Aussitôt il monte à cheval avec quelques hommes, longe silencieusement, à la faveur des ténèbres, les bords de la mer sur la route de l'*Antigua* (l'ancienne Vera-Cruz), et, se rabattant brusquement sur la gauche, aux premières lueurs du jour il se trouve entre le camp de Caldéron qu'il a tourné et le convoi qu'attend celui-ci. Santa Anna et sa troupe dressent leur embuscade sur la lisière d'un chemin, derrière des fourrés épais que l'aube ne pénètre pas encore de ses clartés.

Quelques instants se passent dans l'attente. Un des Jarochas accoutumé comme ils le sont tous à suivre une piste sur des traces presque invisibles, dont les yeux et les oreilles exercés voient et entendent ce que l'Européen ne verrait ni n'entendrait, est envoyé en avant. L'oreille collée sur la terre, il ne tarde pas à

entendre le piétinement des mulets chargés, la cloche de la jument conductrice du convoi, le trot de la cavalerie qui l'accompagne, la conversation insouciante des officiers. Le cortége s'engage bientôt dans le chemin. Le Jarocho donne le signal convenu; Santa Anna et sa troupe sortent de leur embuscade en un instant aux yeux de l'escorte étonnée, le convoi disparaît derrière un mur vivant, et pendant que la fusillade s'échange, il est rapidement dirigé en sens opposé. Les cavaliers désorientés par la brusquerie de cette attaque, ignorant dans cette demi-obscurité à combien d'ennemis ils ont affaire, se dispersent de tous côtés. Mais à la voix bien connue de Santa Anna qui les rappelle, les fuyards reviennent en criant: Vive Santa Anna! mort aux ministres! se joignent à lui, et le général rentre à Vera-Cruz avec une augmentation considérable dans son trésor, et 500 hommes de plus dans son armée.

Après un court répit, sans permettre que les chevaux soient dessellés, Santa Anna fait sonner le boute-selle général de ses Jarochas, prend avec lui quelques régiments d'infanterie, et, laissant au général Arago le soin de défendre la place, se met en marche pour attaquer Caldéron. Il le rejoint à Tolomé, et quoique sans artillerie, donne l'ordre de commencer l'attaque générale de toutes les forces de son ennemi.

Malheureusement, aux premières détonations de l'artillerie, les Jarochas lâchent pied, entraînant avec eux le capitaine Arago qui fait de vains efforts pour les rallier; l'infanterie seule tient bon contre l'artillerie: la lutte héroïque d'un régiment de Santa Anna qui se fait tuer jusqu'au dernier homme, en défendant à la baïonnette le terrain pied à pied, suspend la défaite et quand le dernier tombe la déroute devient complète! Tout le monde s'enfuit, ceux qui demandent quartier sont égorgés; le colonel Landero, un des plus braves officiers de Santa Anna, est massacré dans sa fuite par un lancier à qui il demande en vain la vie, et Santa Anna lui-même accompagné d'un seul homme pique son cheval, s'enfonce dans les bois et disparaît.

Vingt-quatre heures s'étaient écoulées, et Vera-Cruz présentait un aspect bien différent de celui qu'elle offrait lors de l'entrée du convoi si heureusement capturé. L'inquiétude est universelle: Santa Anna n'a pas reparu depuis la sanglante affaire de *Tolomé*.

Le général Arago sur qui pèse toute la responsabilité, après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour résister à l'attaque de Caldéron qu'il attend de minute en minute, se promène soucieusement sur une terrase élevée, en interrogeant tous les points de l'horizon. La plage jusqu'à *Vergara* est déserte, la

brise agite tristement les masses sombres de verdure sous lesquelles Santa Anna doit errer : dans chaque nuage de poussière que le vent de la mer fait tourbillonner il croit ou voir les colonnes de Caldéron s'avancer, ou reconnaître le cheval et le costume du général en chef. La seconde prévision fut seule réalisée; accompagné d'un seul domestique, poudreux, pâle et fatigué, Santa Anna regagne Vera-Cruz. Le général Arago, après le premier épanchement, n'a rien de plus pressé que de lui dire :

— Maintenant, mon cher général, que votre précieuse personne nous est rendue, je désire avant tout que vous veniez inspecter les travaux de défense !

— Nous avons tout le temps demain, mon cher Arago, reprend Santa Anna en descendant péniblement de cheval.

— Mais, mon général, d'une minute à l'autre, Caldéron et ses hommes peuvent venir nous attaquer, et...

— Je connais mes vieux camarades mieux que vous ne les connaissez, interrompt Santa Anna cédant déjà à un sommeil invincible; ils doivent avant de nous attaquer se refaire aussi : quant à moi, depuis vingt-quatre heures que ces enragés m'ont traqué comme une bête fauve, depuis vingt-quatre heures que je n'ai ni bu, ni mangé, ni dormi, je suis à bout. Vous ne me

réveillerez que quand l'attaque commencera, aussi vais-je dormir tranquille!

Nous rapportons ici ces paroles historiques pour faire mieux connaître l'esprit de cet homme extraordinaire, et pour dire comme on l'a vu déjà et comme on le verra encore, que de tous ses besoins le sommeil est le plus invincible, et qu'aucune circonstance critique ne peut l'empêcher de s'y livrer.

Santa Anna connaissait bien ses compatriotes. Le 3 mars avait eu lieu la déroute de Tolomé, Caldéron se serait emparé presque sans résistance de Vera-Cruz, si dès le lendemain il fut venu l'attaquer. Le 10 seulement son armée arriva sous ses murs. Alors ils avaient été remis en état, mais Santa Anna comptait plus encore pour la défendre sur les exhalaisons ardentes des sables qui entourent la ville, sur la fièvre jaune, sur la famine, et ces terribles alliés ne trompèrent pas son attente. La faim, la soif, la maladie, la désertion déciment les troupes du gouvernement. Le 13 mai, le général Caldéron lève le siége et se replie sur Mexico.

Cependant, l'insurrection contre Bustamente avait fait d'immenses progrès. Le général Pedrazza, président de droit, élu en 1828, est de nouveau redemandé par les insurgés: Santa Anna qui lui était opposé, se range maintenant de son côté, et se met en marche

pour Mexico. Caldéron veut de nouveau l'arrêter; ils se rencontrent à *Carral-Fallo*, près de Jalapa (13 juin); cette fois-ci Caldéron capitule. Par ordre du congrès il est remplacé dans le commandement de l'armée par le général Facio, mais Santa Anna le bat complétement et se dirige sur la capitale de la république.

A cette nouvelle, Bustamente se porte en toute hâte à sa rencontre; les deux rivaux sont en présence à Puebla, une affaire générale paraît inévitable, mais Bustamente cède à l'influence toute puissante de l'étoile de Santa Anna, et donne gain de cause au chef de l'insurrection en sacrifiant son ministère.

Ainsi se termine pour Santa Anna l'année 1832. L'année 1833 le voit porté à la présidence, accepté, et comme César, le premier dans Rome.

VI

Vers la fin de cette même année, une nouvelle insurrection éclate à Valladolid. C'est la première scène d'une haute comédie dans laquelle Santa Anna s'est réservé le rôle le plus brillant.

L'insurrection sous les ordres du général Daran a pour but de proclamer le président dictateur!!!

Santa Anna s'indigne de cette violation des lois dont il est le premier sujet, et devant lesquelles il doit en cette qualité s'incliner le premier. Il donne à son fidèle Arista l'ordre de s'apprêter, et tous deux marchent encore pour aller combattre cette rébellion!

Tout d'un coup, celui-ci lui propose d'accepter les offres de ces fidèles serviteurs qu'ils vont combattre : nouvelle indignation de Santa Anna qui reproche à Arista de ne pas l'avoir mieux apprécié. Arista lui remet alors son épée, déclare qu'il n'est plus à ses ordres, qu'il passe avec le général Daran et que malgré lui il saura le faire dictateur.

Santa Anna, bientôt fait prisonnier par les insurgés, s'échappe de leurs mains et revient à Mexico, où le vice-président Gomez-Favias résistait de meilleure foi à une insurrection de la garnison même du palais, se remet en marche contre Arista et Daran, et les force à capituler à Guanajuto (la capitulation fut douce). Puis satisfait d'avoir donné à la face du monde cet exemple digne de l'antique Rome, dégoûté, fatigué peut-être des travaux de l'administration, Santa Anna remet son autorité jusqu'à nouvel ordre entre les mains du vice-président, va retremper son âme dans la solitude de Manga de Clavo, la quitte bientôt pour aller soumettre Zacatécas, y revient de nouveau

et s'en éloigne encore pour aller châtier la rébellion des Texiens.

Nous avons vu dans la campagne de Vera-Cruz, Santa Anna battu complétement dès le principe, terminer cependant la campagne en vainqueur: dans celle-ci la victoire ne le conduira qu'à la défaite.

Il commence par emporter à la baïonnette la ville de Béjar, défait les Texiens dans les deux affaires de *Goliah* et de *Copano*, leur fait cinq à six cents prisonniers, exerce sur eux de terribles représailles en en faisant immédiatement fusiller une grande partie, et s'avance triomphalement jusque près de *San-Jacinto*.

Là, fatigué de cette guerre régulière et des manœuvres stratégiques, ses goûts de guerrillero, son esprit aventureux reprennent le dessus, et il laisse sous les ordres du vieux général Filisola le gros de son armée à quelque distance de cette ville!

Il choisit pour l'accompagner dans une de ces attaques soudaines qui lui réussissent ordinairement si bien, le major général Castrillo, surnommé le Murat de l'armée mexicaine, comme lui-même en est surnommé le Napoléon, et 800 hommes de sa meilleure cavalerie. Certes, avec ces soldats pour qui aucun obstacle naturel n'est infranchissable, avec ces chevaux qui ont sur les rochers la légèreté du chamois comme ils ont la vitesse du cerf dans la plaine, avec

ces cavaliers qui galoppent au milieu des fourrés épineux, des branches entrelacées partout où le corps de leur monture peut passer, Santa-Anna n'avait rien à craindre des ennemis qu'il était habitué à combattre, mais ceux qu'il va chercher si aventureusement sont d'une nature bien différente. Ce ne sont plus ces soldats intrépides à l'arme blanche, mais entre les mains desquels les armes à feu ne sont guère dangereuses: les rangs de l'armée texienne se sont recrutés d'un grand nombre de ces *Kentuckiens*, redoutables chasseurs de loutre, dont les longues carabines rayées lancent à coup sûr une balle inévitable, qui choisissent l'œil ou l'oreille de l'animal qu'ils poursuivent pour l'atteindre sans gâter sa fourrure.

Pour eux, la cavalerie de Santa Anna n'aura rien de redoutable, car ils prendront à leur gré pour victime ou l'homme ou le cheval.

Le 20 avril 1836, le président et sa troupe arrivent vers les trois heures de l'après-midi, non loin de San-Jacinto. Le soleil réverbéré par le terrain calcaire est si brûlant, que ces hommes de bronze, que ces chevaux dont après une longue course pas un poil n'est humide, éprouvent le besoin de faire une halte.

Quelques hauteurs terminent la plaine où le détachement s'arrête; quelques maisons abandonnées y sont disséminées, et à la demande du major général

Castrillo, Santa Anna permet à ses hommes de mettre pied à terre. Ceux-ci se désaltèrent en fumant, et pour rafraîchir leurs chevaux dont les naseaux aspirent la réverbération ardente du terrain, ils se bornent à les dessangler un peu, et à remuer leurs selles sur leur dos (réjouir la selle, selon l'expression du pays).

Santa Anna, ses ordres une fois donnés, va se livrer au sommeil dans une des maisons qui sont à l'entour, et Castrillo, les sentinelles placées, va faire sa toilette dans une autre, car l'ennemi est proche, et ce n'est qu'en grand costume qu'il veut le charger.

Tout d'un coup les mots: *Al arma! al arma!* (Aux armes! aux armes!) retentissent de différents côtés. Lessentinelles se replient précipitamment sur le détachement, et à peine les chevaux sont-ils ressanglés, les carabines en selle, qu'un millier de Texiens les attaque!nt avec fureur.

Castrillo soutient bravement le choc.

Mais les balles des Kentuckiens, montés sur les hauteurs qui dominent la plaine, sifflent dans l'air; leurs longues carabines jettent successivement à terre tous les officiers. Castrillo, atteint de plusieurs projectiles à la fois, tourne sur son cheval et tombe; mais les chasseurs de loutre à l'œil d'aigle cherchent en vain Santa Anna dans la mêlée.

Son sommeil l'a sauvé!

Un domestique du président est à la porte de la cabane d'où il sort au bruit de la fusillade, et lui dit en lui présentant son cheval tout bridé.

— Votre *excellence* n'a que le temps de fuir; Castrillo, tous nos officiers sont morts, nos hommes en fuite, vite, vite à cheval!

Santa Anna s'élance au galop pour rejoindre Filisola: la route est coupée; il tourne bride; mais il a été aperçu. Vingt cavaliers s'élancent après lui, son cheval l'a bientôt mis hors de vue; il gagne, toujours en fuyant, une maison abandonnée, met pied à terre pour laisser souffler sa monture, y entre, s'empare de quelques vêtements que le hasard lui fait rencontrer, les troque contre les siens et reprend sa course.

Malheureusement l'empreinte des fers de son cheval est distinguée par l'œil, à qui rien n'échappe, de ceux qui le poursuivent; sa trace est reconnue parmi des milliers d'autres, dans le sable, sur les rochers, sur la moindre tige d'herbe, et il se voit de nouveau pressé par ses ennemis. Arrivé à un torrent qui gronde avec bruit, son cheval hésite à le franchir: ses adversaires gagnent du terrain, et Santa Anna est fait prisonnier (20 avril 1836). Emmené à *Baltimore*, le congrès délibère si on le fusillera.

La majorité est presque de cet avis.

Tout d'un coup un membre de l'honorable assemblée se lève et dit :

— Messieurs, nous sommes en guerre avec le Mexique, nous voulons par conséquent lui faire tout le tort que nous pourrons, le meilleur moyen d'y arriver est de lui rendre son fatal président !

Cette singulière motion lui sauva la vie, et Santa Anna est remis en liberté, après avoir prêté serment de ne plus jamais porter les armes contre le Texas.

VII

Pendant cette captivité qui ne se termina qu'au mois de novembre de la même année, Santa Anna avait achevé les cinq années de sa présidence.

A son retour à Mexico, humilié déjà de sa défaite et de sa détention, sentant que le prestige attaché à son nom est considérablement amoindri, il a la douleur plus poignante encore de retrouver son rival, le général Bustamente, alors revenu d'Europe, élu président presque à l'unanimité, car sur soixante-deux voix, il n'en a obtenu qu'un nombre dérisoire. Cinq se sont perdues à proclamer son nom. Deux ans plus tard, Santa Anna est arraché à ses méditations, dans l'ha-

cienda de Manga de Clavo, par le retentissement du canon français qui foudroie le fort de San Juan d'Ulloa, réputé imprenable jusque là, dont les bastions s'écroulent.

Il accourt à Vera-Cruz où il trouve sa nomination de gouverneur de la ville, expédiée par le sénat.

En vain il ordonne aux défenseurs du fort de s'ensevelir sous ses ruines, ils sont contraints à le rendre, et Santa Anna grince des dents en pensant à la fatale puissance des nations européennes. Un hasard providentiel l'empêche encore une fois de tomber aux mains de ses ennemis.

Sachant que le général Santa Anna est dans Vera-Cruz, le prince de Joinville résolut de s'emparer de sa personne. Il faudra le surprendre pendant son sommeil. Le lendemain à cinq heures du matin, le prince descend dans sa yole de commandant et se fait accompagner d'un canot.

Vera-Cruz n'est pas encore rendue!

Par ce hasard providentiel dont nous venons de parler, au lieu de cette atmosphère toujours limpide, de ce ciel toujours bleu qui couvre la ville et la rade, la ville et la rade sont enveloppées d'une brume épaisse et compacte. Arrivée à la pointe du môle, la yole du prince est forcée d'attendre l'embarcation qui l'accompagne, et qui s'est égarée dans le brouillard.

Cette embarcation porte le pétard nécessaire pour faire sauter les portes, les clous pour enclouer les canons; elle accoste. Après quelques minutes d'attente, le prince se remet en marche. La maison de Santa Anna est entourée, forcée, mais ces quelques minutes de retard l'ont sauvé : son lit est encore chaud, et Arista, son fidèle Arista, surpris seul, a l'honneur de remettre son épée au prince français.

Le prince se retire en bon ordre.

Les embarcations sont déjà chargées de monde, quand une des portes qui donnent sur le môle s'ouvre, et un officier général s'y laisse voir à moitié, une jambe en avant, l'épée à la main. Au même instant, sur la pointe de la jetée, une mèche allumée fume à côté d'une caronade dont la bouche laisse voir des grappes de mitraille : pour faire à l'ennemi un dernier adieu, un marin approche la mèche, le coup part, et Santa Anna tombe à la tête des siens, la jambe emportée au-dessus du genou, et les doigts mutilés de sa main droite laissent tomber son épée ! [1]

[1] Informé de cet accident, le prince de Joinville envoya au général mexicain son chirurgien ; Santa Anna le refusa avec hauteur : mais comme il n'y avait en ce moment à Vera-Cruz ni chirurgien, ni médecin, il dut se résigner à être amputé par un boucher de la ville.

VIII

Depuis ce temps, il laisse toujours tomber sur sa jambe de douloureux regards, mais depuis lors aussi il a recouvré la présidence. La présidence s'est changée pour lui en une dictature dont le temps n'est pas borné, et dont la puissance est presque illimitée.

Tout ploie devant lui, lui seul est puissant, lui seul taxe les impôts. Un désintéressement héroïque, nous devons le dire, à été remplacé par l'avidité de s'enrichir: ses douaniers couvrent presque tout l'état de Vera-Cruz. Dans le cours de l'année 1843, il institue un impôt direct, c'est celui d'une loterie dont les billets coûtent fort cher et dont chaque particulier reçoit l'ordre de prendre un certain nombre. Les lots gagnants sont nombreux, séduisants par les sommes qu'ils promettent, mais hélas! ils ne sortent jamais, ou quand ils sortent ils ne valent guère mieux, car l'impitoyable loterie ne paie jamais..

Nous avons essayé de dépeindre Santa Anna tel que nous l'avons connu. Qui peut maintenant savoir le secret de cette âme inquiète, blasée, mélancolique? Son ambition est-elle assouvie? On ne peut révoquer en doute des talents extraordinaires chez lui, une promp-

titude de décision admirable, une audace imperturbable; mais à tout prendre, s'il paraît dans le prisme de l'éloignement comme un géant, c'est grâce aux pygmées dont il est entouré et qu'il dépasse de toute sa hauteur[1].

[1] Quand cette biographie a été écrite, Santa Anna était encore président du Mexique.

LE

GÉNÉRAL BUSTAMENTE.

LE

GÉNÉRAL BUSTAMENTE.

1829 — 1842.

I

Parmi les étrangers qui fréquentaient la table d'hôte de l'hôtel des Princes, au commencement de l'automne de l'année 1842, on en remarquait un d'une taille au-dessus de la moyenne, et droite encore, quoiqu'il eût passé la soixantaine. Un je ne sais quoi, dans sa tournure, un ruban de quatre couleurs différentes qui ornait sa boutonnière, et un certain air de commandement empreint dans toute sa personne, révélaient un officier supérieur. Ses traits irréguliers étaient fortement gravés de la petite vérole; mais un front haut et large abritait des yeux noirs et per-

çants : ses cheveux que l'âge faisait grisonner sans les éclaircir frisaient énergiquement sur une tête ronde. Des épaules larges et carrées indiquaient une constitution pleine de vigueur, et enfin un teint hâlé et un accent méridional très-prononcé décelaient son origine espagnole.

Ce personnage, vêtu avec une extrême simplicité, aux manières affables et gracieuses, qui prenait modestement ses repas à une table commune, avait cependant été, à deux reprises différentes, et pendant huit ans à peu près, investi d'un pouvoir souverain; pendant huit ans le tambour avait battu aux champs quand il sortait de son palais; il avait fait aux chambres au commencement de chaque session de solennels discours d'ouverture; il avait eu son conseil de ministres, en un mot, c'était presque un roi détrôné, c'était en 1840 *l'Excellentissime* seigneur, et en 1842 à l'hôtel de la rue de Richelieu, le général Bustamente tout simplement! Une révolution dirigée par l'ambitieux Santa Anna, son ennemi personnel et son antagoniste, l'avait dépossédé de la présidence du Mexique, et le général D. Anastasio Bustamente, homme d'une grande probité politique, d'un patriotisme pur et désintéressé, d'une parole inviolable, cherchait à oublier dans l'étude à Paris, non le pouvoir et les honneurs dont on l'avait privé et qu'il re-

grettait peu, mais les malheurs de son pays déchiré par toutes les ambitions qui s'y croisent et s'y choquent incessamment : c'était cette idée qu'il essayait de bannir dans le silence studieux des bibliothèques publiques et des établissements consacrés à la science qu'il fréquentait assidûment.

Quand, au mois de septembre 1810, Hidalgo et Allende poussèrent contre les Espagnols le premier cri d'indépendance, et que ce cri, répété partout, mit toute la Nouvelle-Espagne en conflagration, Bustamente, âgé alors de trente ans environ exerçait dans la ville de Guadalajara, à 150 lieues à l'ouest de Mexico, la profession de médecin. Il y jouissait déjà même d'une certaine réputation de talent, lorsqu'il fut forcé d'abandonner sa profession et l'avenir qu'elle lui promettait pour se joindre activement, les armes à la main, aux efforts des Espagnols contre les patriotes. A peine quatre mois s'étaient-ils écoulés depuis la première tentative d'insurrection, qu'il combattait sous les ordres de Calléja, contre Hidalgo, Allende, Aldama et Abasolo, ces grandes figures de la guerre de l'indépendance, à la fameuse bataille de Caldéron.

Les voyageurs qui ont fait une seule fois le trajet de Mexico à Guadalajara se rappelleront à quelques lieues de cette dernière ville, un pont de pierre jeté

sur une rivière qui coule au milieu d'une grande plaine dont le silence et l'aridité attristent l'œil. C'est le pont et la rivière de Caldéron. Dans la saison sèche à peine entend-on au milieu de son lit escarpé le murmure de ses eaux, tandis que dans la saison des pluies elle le fait gronder, et devient fougueuse comme un torrent; mais dans tous les temps, ce vent qui souffle tristement dans les grandes herbes desséchées, ces mornes horizons font naître dans l'âme un sentiment d'effroi, et le voyageur éperonne son cheval, car ce lieu funeste est souvent le rendez-vous des voleurs de grands chemins.

Le 17 janvier 1811 cent mille insurgés, avec trois cents bouches à feu, dont un grand nombre, avec cette force irrésistible des masses, avaient été apportées à bras des bords de l'Océan pacifique à travers les Cordillières inaccessibles, occupaient cette position. Cette foule immense, sans discipline, sans frein, était composée des éléments les plus disparates, depuis la soutane des prêtres, les manteaux bariolés des fermiers, jusqu'aux corps bronzés de 7,000 Indiens armés de flèches. Le général espagnol Calléja, avec un peu plus de 6,000 hommes, dont la moitié à cheval et bien montés, et dix pièces de campagne, n'hésita pas à attaquer cette innombrable multitude, et telle fut la supériorité de la discipline sur le nombre, que les

insurgés furent taillés en pièces et leurs chefs dispersés.

D. Anastasio Bustamente alors simple officier, se distingua dans cette bataille, de manière à attirer sur lui l'attention publique, et ce fut le commencement de sa carrière militaire. Le résultat de cette affaire fut la dispersion des insurgés, et peu de mois après la capture de leurs chefs. Selon la coutume des Espagnols qui ont toujours aimé ces sanglants trophées, leurs têtes, séparées du tronc, furent exposées sur la place publique de Guanajuto, derrière un grillage de fer. Elles blanchirent là pendant dix ans, alternativement fouettées par la pluie, desséchées par le soleil, tour à tour outragées par les ennemis de l'indépendance, honorées par la pitié des patriotes qui venaient brûler de petits cierges devant elles, et prier pour les âmes qui les avaient animées!

Nous ne suivrons pas Bustamente dans les curieux et sanglants épisodes de cette guerre acharnée dont les détails sont si pleins d'un intérêt saisissant; nous dirons seulement que, devenu général après s'être rangé parmi les indépendants (il avait reconnu que les véritables intérêts de sa patrie était dans leur cause), il fit enlever et ensevelir les têtes des chefs qu'il avait aidé à vaincre, après avoir fait célébrer en leur honneur un service funèbre en 1821. Ce fut dans cette

même année que le général Iturbide, qui devait à l'issue de cette lutte devenir empereur du Mexique, proclama à son tour dans Iguala l'indépendance de sa patrie; Bustamente se joignit à lui et lui fut fidèle jusqu'à sa déchéance, en opposition avec Santa Anna, qui le premier se déclara contre ce prince, après avoir été comblé de ses bienfaits. Forcé d'abdiquer en 1823, ainsi qu'on l'a vu, par suite de la défection de toutes les provinces de l'empire, il se retira en Italie; le 8 avril de la même année, la république fut installée.

Le général Guadalupe Vittoria en fut le premier président. Pendant ce laps de temps jusqu'en 1828, époque à laquelle la présidence temporaire cessait de droit, Bustamente prit une part active dans les affaires de l'État. Le 30 novembre de cette année, une insurrection éclata dans la capitale; elle avait pour but de faire annuler l'élection de Pedrazza, qui venait de succéder à Vittoria; elle se termina par la fuite du premier, le pillage de Mexico, et l'avènement du général Guerrero, qui, nommé vice-président, exerça pendant un an l'autorité du président lui-même. Une révolution semblable à celle qui l'avait élevé, devait le renverser une année après, mois pour mois, et il était réservé au général Bustamente d'être l'instrument de sa chute et plus tard de sa mort tragique.

II

En décembre 1822, il commandait la division campée à Jalapa; comme il arrivait sous l'empire romain, quand les légions proclamaient un de leurs généraux empereur, et marchaient sous ses ordres, pour détrôner celui qui siégeait à Rome, les soldats de Bustamente le choisirent pour renverser Guerrero, alors dépositaire de l'autorité suprême. Le 18, il se mit donc en marche à grandes journées, et avec ses soldats infatigables à pied comme à cheval, il franchit rapidement les 80 lieues qui le séparaient de celui qu'il allait combattre; il n'avait fait encore que le quart de la route, quand Guerrero, effrayé de cette prochaine attaque, sans savoir que Santa Anna accourait à son secours, abandonna Mexico pour se jeter dans le Sud, laissant à un officier supérieur le soin de défendre le palais et la constitution attaqués.

On ne peut arriver de Jalapa à Mexico, à moins de faire un très-grand détour, qu'en suivant une large et belle chaussée pratiquée au milieu des lacs qui entourent la ville de ce côté; cette chaussée existait du temps de Montézuma, et servit de passage aux Espa-

gnols quand ils vinrent assiéger la capitale de son vaste empire. Elle aboutit à la barrière de Guadalupe; des retranchements en terre y furent élevés à la hâte, ainsi qu'aux abords du *Palais national*. De son côté, le commerce, qui n'avait pas oublié que dans le même mois de l'année précédente, le pillage avait été la suite de préparatifs semblables de défense, se fortifiait dans l'intérieur. Aussi, dans l'intérieur des maisons, aux portes épaisses et massives des magasins, garnies de tôle dans les temps ordinaires et barricadées de fortes poutres, on ajoutait des poutres nouvelles; on chargeait toutes les armes; on faisait des provisions de poudre, et chacun, prémuni de la sorte, était dans la résolution de faire soutenir aux pillards autant de siéges qu'il y avait de maisons dans le quartier du commerce. De nombreuses patrouilles de garde civique qui parcouraient les rues, inspiraient encore plus d'effroi. Le but de cette institution est à peu près le même qu'en France, avec cette différence que ces gardiens des propriétés et de l'ordre public au Mexique n'ont, en fait de propriétés à défendre, que des haillons, quelques vases ébréchés et une natte qui leur sert de lit: ceux-là sont les plus riches, et la plupart des autres n'ont pour foyer que la voûte d'un ciel toujours étoilé. Qui peut être plus intéressé au bouleversement de l'ordre qu'ils ont à défendre, que

ces citoyens en guenilles? Cependant Bustamente, parti de Jalapa le 18 décembre, n'était plus le 22 au soir qu'à quelques lieues de Mexico. La nuit du 22 au 23 était épaisse et sombre; une pluie fine formait une brume intense qui, jointe à celle qui s'élevait des lacs, cachait comme un rideau les deux pics neigeux des volcans qui semblent veiller sur la ville, et s'étendait sur la chaussée. Elle dérobait aux yeux des sentinelles placées à la barrière de Guadalupe une masse noire qui avançait rapidement vers cette entrée. C'était une troupe nombreuse de voyageurs; la pluie ruisselait sur leurs manteaux, et tombait en gouttières de la toile cirée de leurs chapeaux.

— Qui vive? cria une sentinelle en faisant résonner son fusil dans le silence de la nuit.

— Mexico, répondit une voix forte.

— Où avez vous rencontré l'ennemi? reprit le soldat en forme de question amicale.

— A Cordova, répondit la même voix.

La troupe continua son chemin, et entra dans la ville. A peu de temps de là une autre troupe, puis une autre encore, satisfit à la même réponse de la même manière et poursuivit sa route.

Le jour commençait à poindre, les volcans s'éclairaient de lumière, ainsi que les dômes des couvents et des églises recouverts de faïence bleue et jaune, et

divers autres groupes de voyageurs isolés vinrent se joindre aux précédents et se formèrent en colonne. Ils traversèrent rapidement les rues San-Francisco, et des Plateros, débouchèrent brusquement sur la place du Palais, s'emparèrent de *l'Ayuatamiento* (Hôtel-de-Ville) et se répandirent sur les terrasses et les grands balcons de ce bâtiment. Ce dernier forme avec le Palais national un vaste angle droit, et à la lumière naissante du jour, au moment où le bruit se répandait qu'un régiment déguisé était entré à Mexico, les soldats du gouvernement, cantonnés dans le palais, purent voir la vérité de ce rapport aux uniformes qui apparurent sur les terrasses de l'Hôtel-de-Ville.

Les deux partis se trouvaient alors à une demi-portée de fusil l'un de l'autre.

Une fusillade assez vive, mais non meurtrière s'engagea, le bruit en réveilla tous les habitants, puis elle cessa pendant une heure.

A sept heures du matin, une partie de la population se porta sur la grande place, — celui qui écrit ces lignes était au nombre des curieux. — Tout le monde s'interrogeait sur les événements de la nuit, s'informait des nouvelles, quand tout à coup la fusillade recommença. Les balles sifflaient au-dessus de la tête des promeneurs, et ce ne fut pas un des spectacles les moins curieux que celui de tant de monde

qui s'enfuyait avec une rapidité sans exemple. En un instant l'immense place fut déserte; chacun regagna sa maison pour la défendre; et du haut des terrasses que les balles atteignaient, on jetait parfois un regard curieux sur le palais et l'Ayuatamiento, couronnés chacun d'un dais de fumée blanche.

Les détonations de l'artillerie, les coups de fusil cessèrent graduellement : Bustamente était entré dans le palais, dont les défenseurs avaient mis bas les armes.

Par ses ordres des mesures énergiques furent prises pour contenir la populace hurlante qui se rappelait la fête de l'année précédente. Un gouvernement avait succédé à un autre dans l'espace de quelques heures; *la loge d'Ecosse* l'emportait sur la *loge d'York*, et à midi, Mexico ébranlé le matin par le bruit du canon, avait repris son aspect accoutumé. Ces scènes ne laissent de traces que chez ceux qui n'en ont pas l'habitude.

Bustamente gouvernait donc à la place du vice-président Guerrero, ou pour mieux dire un de ses ministres, D. Lucas Alaman, homme de vues supérieures, véritable ministre d'État, tour à tour avocat, ministre, prétendant à la présidence, industriel et banqueroutier, fertile en expédients, machiavélique, ne reculant devant aucune conséquence politique, et

par-dessus tout subissant complétement l'influence de l'Angleterre. Il joua pendant trois ans un rôle important dans l'histoire du Mexique.

Pendant son gouvernement, Bustamente partageant complétement les idées de son ministre, voulut doter son pays des bienfaits de l'industrie. Il créa à cet effet le fameux Banco de Avio (banque de secours) pour établir au Mexique des manufactures et attirer des ouvriers et des fabricants français.

III

Guerrero, qui s'était sauvé à Tehuacan à l'arrivée de Bustamente, n'avait cependant pas abandonné la partie, et pendant toute la durée de l'année 1830, il guerroya avec *Alvarez* et *Armijo* dans le sud de la république. Bustamente, c'est Alaman que nous devons dire, résolut pour en finir avec lui de donner un sanglant exemple, et déploya, pour y parvenir, tous les moyens.

Il n'était rien moins que facile de s'emparer de lui par la force dans les solitudes brûlantes du Sud, où il pouvait braver impunément la poursuite de ses enne-

mis à la tête de ses fidèles *pintos*. Les sables qui brûlent les pieds; le soleil qui fond la cervelle; les maringouins qui dévorent et chargent le corps d'ulcères; la soif qui dessèche; les fièvres qui font frissonner sous un ciel de feu, étaient autant de remparts inaccessibles. La trahison devait mieux réussir, et il ne s'agissait que de trouver un homme pour la commettre. Cet homme se rencontra : hâtons-nous de dire qu'il n'était pas Mexicain!

Un Italien, un Génois, le capitaine *Picaluga* commandait un navire alors à l'ancre dans le magnifique port d'Acapulco, quartier-général de Guerrero. Il avait su gagner ses bonnes grâces avec ce caractère particulier à sa nation, et se lier avec lui d'une espèce d'intimité, car le vieux général possédait toute la bonté que promettait sa physionomie si franche. Il accepta donc un jour sans défiance une invitation de Picaluga pour venir déjeuner à son bord. Un canot vint le prendre le matin sur le rivage, et il trouva dans la chambre du capitaine une table splendidement servie. Il était seul, sans suite, comme celui qui se rend au foyer d'un ami. L'Italien pressa hypocritement ses mains dans les siennes; puis sans égard aux lois de l'hospitalité, sans pitié pour une tête blanchie que les balles avaient respectée pendant trente ans, il fit lever l'ancre pendant le déjeuner,

conduisit sa victime pieds et poings liés jusqu'à *Puerto-Escondito*, petit port du golfe de *Tehuantepec*, et la livra à ses ennemis.

Cette proie lui avait été payée 100,000 francs. Le procès fut bientôt instruit, et Guerrero condamné à être fusillé!

Le 14 février 1831, près de la ville de Oajaca, on vit un matin le pauvre vieux général marcher d'un pas mal assuré au lieu de l'exécution, et soit l'effet des fatigues, soit en pensant à cette horrible trahison, à ce moment suprême, il pleurait!!...............

Le prix du sang ne profita pas à Picaluga; son nom devint un nouveau mot dans la langue espagnole, et l'on appelle un traître *picalugano*, et une trahison *picalugana*. Il a péri aux États-Unis d'une mort ignominieuse, sur le gibet!

Nous avons dit dans l'histoire de Santa Anna comment en 1832 la garnison de Vera-Cruz demanda à Bustamente le renvoi de son ministère que cet acte de cruauté avait rendu odieux à la nation, et le résultat de la lutte entre les deux généraux. Ce que nous n'avons pas dit, c'est qu'avant la capitulation de Puebla, Bustamente, qui cédait alors d'une manière incompréhensible à l'ascendant de Santa Anna, l'avait déjà battu quelques jours auparavant, nouvelle preuve de ce que nous avancions en disant que ce

dernier se trouvait souvent victorieux après une défaite, grâce à cette confiance en soi-même, qui soutenue par quelques grandes qualités, opère souvent des prodiges.

En 1833 Santa Anna étant devenu président, obtint du congrès, en date du 24 juin 1833, un arrêt qui bannissait une trentaine de ses adversaires : Bustamente fut de ce nombre. Arrivé sous escorte à Vera-Cruz pour s'embarquer, le navire qui devait le transporter en France n'étant pas encore prêt à partir, le président par une rigueur blâmable envers un ennemi que la défaite rendait respectable, le fit jeter à bord d'un ponton mouillé sous le fort de *San Juan de Ulloa* Ce ponton qui avait été jadis un vaisseau espagnol à trois ponts, devenu innavigable, servait de bagne à des malfaiteurs, et Bustamente y fut confondu avec ces misérables, sans égard pour son grade et pour le rang qu'il avait occupé dans son pays! Il vint alors en France pour la première fois, et pendant trois ans il parcourut l'Europe pour y étudier et admirer les merveilles de notre vieille civilisation. L'étude qui avait eu ses premières affections, le reconquit alors de nouveau, et charma ses loisirs jusqu'en 1836.

A cette époque la guerre éclata entre le Mexique et le Texas; Bustamente, fatigué d'un exil de trois ans,

repassa l'Atlantique pour aller demander à son pays du service contre le Texas.

IV

Il obtint mieux qu'il ne demandait, et il fut élu le 26 janvier 1837 président de la république mexicaine, et commença ses fonctions le 20 avril de la même année, jour où il prononça son discours solennel d'installation. Il avait eu pour concurrents à la présidence, le général Bravo, son ancien ministre D. Lucas Alaman, et Santa Anna. Celui-ci de retour de la captivité à Washington, et accusé d'avoir trahi la république par des traités onéreux, trouva en Bustamente un ennemi plus magnanime; et ne fut nullement troublé par lui dans la solitude de sa retraite.

Six jours après son avénement à la présidence, Bustamente, pour faire prendre patience aux troupes dont la solde était arriérée, et que les coffres vides de l'État ne pouvaient satisfaire, leur donna de sa cassette particulière un à-compte de cinquante mille francs. Le 8 mai suivant, il conclut avec l'Espagne un traité définitif de paix, et l'ancienne métropole reconnut l'indépendance mexicaine.

Nous ne répéterons pas ici ce que tout le monde sait du traité de l'amiral Baudin et de l'affaire de San-Juan-d'Ulloa, nous rendrons seulement justice à la fermeté de Bustamente dans cette circonstance critique, fermeté plus louable chez un homme qui avait su se rendre compte dans ses voyages du danger de braver la formidable colère d'une nation européenne, de la France surtout; et qui ne partageait plus les préjugés de ses compatriotes qui se croyaient invincibles pour avoir secoué le joug de l'Espagne. Dans la prise du fort de San-Juan-d'Ulloa, tenu jusque-là pour imprenable, et qui ne coûta que quelques heures d'efforts, il dut reconnaître à l'œuvre les soldats dont il avait vu les exercices militaires, et qu'il avait pu compter par milliers, comme on les compte dans son pays par centaines. Il dut sourire aussi à la vue de ces bandes de Français, qui expulsés du territoire mexicain, le traversèrent violons en tête, laissant derrière eux le sol qui les faisait vivre; il dut se rappeler alors le caractère national qu'il avait étudié chez nous : sa générosité sut faire respecter jusqu'à la fin les individus d'un peuple qui dans son exil l'avait d'abord accueilli avec tant d'hospitalité.

Ce ne fut pas le seul pas dangereux qu'il ait eu à traverser dans le gouvernement d'un pays dénué de ressources de toute espèce, continuellement agité par

des révolutions, dont les seuls revenus sont les douanes maritimes, et les droits payés à l'entrée de chaque État. Deux ans ne s'étaient pas écoulés depuis la prise de Vera-Cruz par les Français que, poussé par le dénuement du trésor, le congrès frappa les marchandises à leur entrée dans Mexico d'un droit de 15 0/0. Le commerce souffrait déjà, et cette mesure ne fit qu'augmenter la souffrance. Le malaise général amena des murmures qui furent exploités par les meneurs politiques, et leur servirent de prétextes pour chercher à renverser un gouvernement qui selon eux opprimait la nation, et qu'elle repoussait.

L'occasion était trop séduisante pour que Santa Anna n'en profitât pas; il se réunit donc au général Valancia, autre ambitieux, mais de moindres proportions, et tous deux vinrent assiéger Mexico. Pendant que les troupes du gouvernement tenaient tête aux factieux, la garnison du palais corrompue par eux s'empara au sein de ce même palais de la personne du président. Depuis le 15 juillet 1840 jusqu'au 27 le canon gronda dans les rues, détruisit quelques-uns des plus beaux édifices de la capitale, en partie rebâtis, et mit à jour un des bastions dont les angles du Palais national sont défendus.

C'était l'appartement même de Bustamente.

La partie supérieure de la muraille s'écroula, son

cabinet de travail était à jour, les balcons de fer pendaient comme des lambeaux, tordus et déchirés, et cependant le président ne voulait pas capituler. En vain son aide de camp Joseph Arago, qui alors avait abandonné le parti de Santa Anna, l'engageait à quitter cet endroit dngeraeux: Bustamente lui répondit que c'était là son poste, et que rien ne le lui ferait abandonner.

Cependant le canon grondait toujours, les éclats de pierre détachés par la mitraille volaient de toutes parts, quand une troupe de forcenés entra violemment, l'épée à la main, dans le cabinet du président en criant: « *Que muera Bnstamente!* »

Celui-ci s'avança froidement vers eux, et entrouvrant son uniforme il leur dit:

« Frappez, si vous l'osez, le premier magistrat de la république! »

Cette intrépidité lui sauva la vie, et les factieux se retirèrent sans oser accomplir leur projet.

Le gouvernement finit par retirer la loi du quinze pour cent; une pleine et entière amnistie fut accordée aux révoltés, et l'on vit sortir du Palais national, avec tous les honneurs de la guerre, une troupe de factieux dans lesquels on reconnaissait avec terreur plusieurs malfaiteurs insignes, célèbres dans les registres des prisons.

Bustamente reprit ses fonctions jusqu'à l'année suivante où devait expirer sa présidence, mais d'autres événements le renversèrent avant le temps prescrit par la loi. Une nouvelle révolution dont Santa Anna était encore le chef, vint changer la face des choses, et ce général obtint les pouvoirs nécessaires pour refondre la constitution !

Alors Bustamente, fatigué de lutter contre des obstacles sans cesse renaissants, désespérant de la chose publique, remit entre les mains du congrès, qui n'était plus que l'ombre de ce qu'il avait été, un pouvoir qui ne lui donnait plus d'action sur le bien de son pays, et s'en vint de nouveau chercher en Europe le calme et la tranquillité de la vie privée.

Arrivé à Paris au mois d'octobre 1842, il partit en novembre suivant pour l'Italie; maintenant il est à Gênes, sans faste, sans bruit, et sous un ciel qui lui rappelle la beauté du ciel d'un pays pour lequel il ne peut plus former que des vœux impuissants, et qui menace de se démembrer sous l'influence de l'anarchie, et de l'esprit envahissant des États-Unis de l'Amérique du Nord [1].

[1] Cette notice a été écrite en 1843. Depuis cette époque Bustamente reparut sur la scène du monde politique; il se retira ensuite définitivement à San-Miguel de Allende, dans l'État de Queretaro, au Mexique, où il mourut au commencement de 1853, sous la présidence du général Arista. (*Note de l'éditeur.*)

DON LUCAS ALAMAN

MINISTRE D'ÉTAT.

DON LUCAS ALAMAN

MINISTRE D'ÉTAT.

1825 — 1843.

I

Dans les derniers mois de l'année 1830, il arriva au Mexique deux événements mystérieux, qui tinrent pendant longtemps la curiosité en éveil.

Un matin, aux premières heures du jour, on trouva le cadavre du corrégidor Quesada adossé contre un des angles de la cathédrale de Mexico; il nageait dans une mare de sang qui s'était échappée d'une large ouverture faite par un coup de poignard appliqué entre les côtes avec une telle force, que l'une d'elles était brisée, et la garde avait dû entrer profondément dans le corps. Parmi ceux des spectateurs qui consi-

déraient cette effrayante blessure, il y avait certes des experts en semblable matière, qui assuraient que le coup avait été donné de main de maître, et qui ne semblaient pas le voir sans quelque jalousie.

On ne connaissait pas d'ennemis au corrégidor : seulement on savait qu'il était un des ennemis déclarés du gouvernement d'alors. Pendant plusieurs jours, le corps, revêtu de son plus bel uniforme, resta exposé sur un lit de parade aux visites du public ; ensuite les plus actives recherches furent faites pour découvrir l'assassin ; mais ces recherches furent vaines.

Peu de temps après, un événement non moins étrange avait lieu à Jalapa : un sénateur également réputé comme hostile au gouvernement de Bustamente était victime d'un empoisonnement plus mystérieux encore que l'assassinat du corrégidor Quesada. Ce sénateur prit, en se réveillant, un des cigares qui se trouvaient sur une table près de son lit, il sonna son valet de chambre qui apporta du feu dans un brasero d'argent. A peine avait-il commencé à fumer qu'un éternuement violent le saisit ; puis à une seconde bouffée, son œil sortit violemment arraché de son orbite, et il expira. Le résultat de l'examen fut que la fumée de ce cigare empoisonné, en passant par les fosses nasales, avait déterminé dans le cerveau un ébranlement assez fort pour donner instantanément la mort

en y produisant le phénomène que l'on vient de lire. Quelle main avait déposé pendant le sommeil du sénateur le poison qui l'avait tué?

Son domestique avait raconté ce terrible événement d'une façon si pleine d'innocence qu'on n'osa pas le mettre en jugement. Qui donc pouvait être le coupable? On se perdait en conjectures sur ces deux inexplicables meurtres dans un pays où ils sont loin d'être rares; mais les partisans des deux victimes disaient entre eux que la main qui avait payé le poignard dont Quesada avait été frappé était la même qui avait fait glisser un cigare empoisonné parmi ceux du sénateur de Jalapa; que cette main enfin était celle du ministre des relations extérieures, D. Lucas Alaman.

Cette double calomnie que nous ne rapportons ici que pour montrer jusqu'à quel point l'esprit de parti dénature les intentions les plus louables, était cependant dirigée contre l'homme qui voulut le plus sincèrement le bien de son pays; et pour atteindre ce noble but il foulait aux pieds l'opinion publique, avec ce noble courage moral, ce courage de cabinet, d'autant plus héroïque qu'il n'a pour soutenir ses élans ni le clairon des batailles, ni l'enivrement des combats! Comme on l'a vu dans la biographie de Bustamente, c'était sur la fin de l'année 1829 que celui-ci gouvernait le Mexique à la place de Guerrero. A l'époque

dont nous parlons, Alaman n'avait pu donner que quelques preuves de cette énergie qu'il déploya plus tard. Cependant les Mexicains avaient pu déjà pressentir qu'une main plus ferme ne tarderait pas à tenir en bride toutes les passions ambitieuses qui fermentaient dans leur pays, et que jusqu'alors l'impunité avait encouragées. S'il est vrai qu'on puisse arriver à juger les hommes en prenant le contre-pied de leur apparence — ce qui peut paraître un peu paradoxal, — on n'aurait su, d'après son extérieur, prêter au ministre mexicain ni trop de vigueur morale ni trop de duplicité. Une petite taille, un front haut et large, pur et poli comme celui d'une jeune fille; des cheveux noirs épais et soyeux, des yeux vifs et perçants, cachés par des lunettes en or, des traits enfantins, un teint blanc et rose qui aurait fait honneur à un fils du Nord, un embonpoint qui paraissait être celui de l'adolescence, et l'absence d'une barbe toujours soigneusement rasée, donnaient de prime abord à supposer tout ce qu'Alaman n'était pas certainement, c'est-à-dire à le supposer timide, faible, irrésolu, indolent, lymphatique. D'une complexion forte, sans être robuste, d'une résolution vigoureuse, d'une énergie morale à toute épreuve, il était en outre travailleur infatigable; son activité voulait et pouvait tout embrasser, même les occupations les plus oppo-

sées : nul ne connaissait mieux que lui le prix du temps, nul ne savait mieux l'utiliser. Au plus fort de ses occupations, lorsqu'il était à la fois industriel, chargé d'affaires du duc de *Monteleone*, et ministre d'État, il trouvait encore le loisir de s'occuper de l'éducation de ses enfants à qui il donnait des leçons dans les quelques minutes employées à se raser. C'est ainsi qu'il arriva à connaître à fond la littérature anglaise, française, italienne et latine, et, chose plus rare qu'on ne le penserait parmi ses compatriotes, à écrire aussi purement sa langue maternelle qu'il la parlait.

Toutefois, malgré la justesse de son jugement, comme Alaman était essentiellement homme de cabinet, il n'avait jamais su faire la part de la difficulté matérielle de l'exécution d'une mesure qu'il avait dictée. Quant à lui, son histoire prouvera que la vigueur de ses mesures quelles qu'elles fussent ne l'épouvantait pas, et que sa devise était que, qui veut la fin veut les moyens. Voilà pourquoi ses adversaires politiques qui connaissaient cette particularité de son caractère, n'hésitaient pas à l'accuser du double assassinat que nous avons raconté; mais, en conséquence de ce même caractère, Alaman n'était pas homme à se laisser décourager par ces accusations odieuses, ni à sortir de la voie qu'il s'était tracée.

II

Don Lucas Alaman doit avoir quarante-cinq ou cinquante ans; il est né à Guanajuato, d'une famille aisée qui l'envoya à Mexico pour faire son éducation au collége des Mines, où il se distingua par son aptitude au travail. Né sur un sol qui sue l'argent, près d'exploitations minières colossales, il était tout naturel qu'il s'adonnât, soit par sa propre inclination, soit par la volonté de sa famille, à l'étude des mines.

La guerre de l'indépendance l'arracha comme tant d'autres à la carrière qu'il avait embrassée, quoique ce ne fût pas pour suivre celle des armes, ainsi qu'on pourrait le croire. La nature ne l'avait pas fait pour être soldat; il se livra donc à l'étude des lois pour pouvoir prendre part aux affaires politiques. Nous ne raconterons pas ici ses débuts politiques, notre intention n'étant que de donner un précis historique des quinze ou vingt dernières années qui viennent de s'écouler au Mexique, et dans lesquelles il a joué un rôle important. Nous dirons seulement que peu après la chute de l'empereur Iturbide il accepta le portefeuille des relations étrangères, et qu'il remplissait encore ce poste, quand ce prince mal con-

seillé remit le pied sur le sol mexicain à Soto-la-Marina, en 1824. On sait que son exécution eut lieu, aussitôt après son arrestation, en vertu d'un décret rendu le 8 avril 1822 qui le mettait hors la loi. Il y a cela de remarquable, que dans ce pays où les délits politiques sont toujours pardonnés, toutes les fois qu'Alaman a été au pouvoir, ils ont constamment été suivis de châtiments terribles, et qu'il a été le seul qui ait élevé le métier de conspirateur à une certaine noblesse, en forçant d'engager sa tête pour enjeu.

A sa sortie du ministère, il vint en Europe et y fit un assez long séjour.

A cette époque, l'horizon politique de la république n'étant plus aussi menaçant, les Anglais avaient commencé à exploiter les mines du Mexique, et formaient alors la compagnie la plus considérable sous le nom de *Compagnie unie mexicaine*. Les premières études d'Alaman, ainsi que ses connaissances du pays et le rôle qu'il y avait joué, lui en firent donner la direction comme administrateur, avec des conditions magnifiques. Son ambition ne fut pas encore satisfaite de ce poste lucratif, et il se fit donner par le duc de Monteleone la gestion de ses propriétés au Mexique. Le prince de Monteleone qui est italien, est le dernier héritier et descendant de Fer-

nand Cortez et possède, à ce titre, sur le sol mexicain d'immenses biens fonds. Ce fut pendant son séjour en Angleterre qu'il s'imbut des idées anglaises, et qu'il prit pour le nom français l'aversion qu'il n'a jamais su ou voulu déguiser, tandis qu'il montrait pour les Anglais la partialité, la préférence la plus manifeste. Cependant cette préférence ne fut ni exclusive, ni au détriment des intérêts de sa patrie, comme on le verra dans les efforts qu'il fit pour doter son pays de l'industrie manufacturière, lors de la fondation de la Banque de secours (Banco de avio). De retour dans sa patrie après les pérégrinations qui lui avaient été si fructueuses, il fut tranquillement occupé pendant quelques années de la gestion des deux emplois qui lui avaient été confiés, et ce dut être là le temps le plus heureux de sa vie.

La chute de Guerrero arriva en 1823, comme on l'a vu; Bustamente le sollicita alors de rentrer encore au ministère des affaires étrangères. Alaman voulut décliner cet honneur en alléguant des occupations multipliées, car il ne se dissimula pas la difficulté de la tâche qu'il allait entreprendre, mais à la fin il accepta, et se rendit aux instances du président.

Lors de son avénement, ou pour mieux dire de

sa rentrée aux affaires, voici quelle était la situation du Mexique. Un an s'était à peine écoulé depuis que Mexico avait été livré comme une proie à ses partisans par le général Guerrero; la confiance n'était pas encore rétablie, et ce dernier soutenait encore dans le sud une lutte obstinée contre le nouveau gouvernement. Santa Anna, retiré dans son hacienda de Manga de Clavo, n'attendait que le retour d'un semblant de tranquillité pour avoir le plaisir de la troubler par quelque apparition soudaine dans l'endroit où il fût le moins redouté; les finances étaient épuisées; les troupes et les officiers réclamaient leur paie à grands cris, le chemin de Vera-Cruz à Mexico était infesté de voleurs, les places, sollicitées par tout ce qu'il y avait de plus immoral dans la république, étaient vendues au plus offrant, et une contrebande effrénée, tolérée par les employés supérieurs de la douane de Vera-Cruz, empêchait cet important revenu de remédier à la pénurie du gouvernement.

Voici sur quelle vaste échelle s'exerçait cette contrebande: un navire arrivait de France, par exemple, avec un riche chargement; des colis composés des plus fastueuses soieries de Lyon, des draps les plus fins d'Elbeuf et de Louviers, des articles de Paris les plus coûteux, des marchandises, en un mot, les plus luxueuses, et toutes taxées de droits énormes,

étaient accouplées avec des colis composés des marchandises les plus ordinaires, assujetties à des droits insignifiants. Une même toile d'emballage les enveloppait, et de deux colis n'en présentait qu'un seul à la vue.

Le navire jetait l'ancre, envoyait à la douane ses manifestes; un douanier mis à bord en était constitué le gardien. Dans la nuit suivante, soit qu'elle fût obscure, soit que la lune brillât le plus glorieusement au haut du ciel, quand on n'entendait plus dans la rade que le sourd clapotement de la mer contre les flancs des navires mouillés, quand tous les feux de la ville mouraient l'un après l'autre, une *lauche* partie du môle accostait mystérieusement le bâtiment contrebandier. La toile d'emballage des caisses était coupée, il ne restait plus dans la cale à moitié vide que le nombre des colis accusés, mais diminués chacun de sa plus précieuse moitié, que la lauche transportait à terre et que de vigoureux matelots jetaient, par-dessus la muraille d'enceinte moitié comblée par le sable, aux gardiens de la douane qui les recevaient. Pendant ce temps, le douanier préposé à la surveillance à bord feignait de dormir profondément, ou fumait obstiné- son cigare de la Havane dans un coin où il ne pouvait rien voir, ou encore prêtait effrontément la main aux opérateurs, bien sûr que dans tous les cas, son salaire

ne pouvait lui échapper. On conçoit aisément que ce mode de perception des droits ne devait pas prodigieusement remplir les coffres de l'État!

Par une conséquence immédiate, le trésor, privé de ses ressources, ne pouvait payer les soldats qui ne se faisaient aucun scrupule de mendier dans les rues pendant leurs factions, et de s'associer aux voleurs des grandes routes, pour compenser l'absence de paie. Ceux-ci n'étaient pas alors et ne sont pas encore aujourd'hui organisés, comme tous les coureurs de chemins, en bandes permanentes qui lèvent un tribut sur tout voyageur qui passe: ce sont des pères de famille fort estimables, ornés chez eux de toutes les vertus domestiques, en relations avec tous les hôteliers de la route, protégés par l'alcade de leur village, et bénis par leur curé qui prélevait et prélève encore une dîme sur le produit de leur course, tous ayant un chez soi plus ou moins confortable, dédaignant de se mettre en route sans qu'un de leurs espions leur ait signalé une riche proie. Alors leurs chevaux fougueux, arrachés à leur succulente provende de maïs, sont sellés et bridés, leurs armes mises en état, et la *cuadrilla* commence la croisière sur le passage des victimes qui lui ont été désignées.

La petite ville de Tepeaca, le village de Muamantla sont les endroits sur le chemin de Vera-Cruz à Mexico,

qui mettent sur pied les bandes les plus redoutables. Il arrive alors qu'on rencontre dans les plaines poudreuses de Tepeyahualca, dans les steppes arides et si bien nommés Mal-Poïs, dans les gorges terrifiantes du Pinal, ou dans les forêts glaciales de Rio-Frio, une horde de ces routiers admirablement montés; leurs chevaux frémissants font jaillir sous leurs pieds impatients le sable de la route, et témoignent pardes bonds prodigieux leur fougueuse ardeur, et l'inébranlable solidité de leurs cavaliers. Ceux-ci, la figure ombragée de larges chapeaux, masqués par des mouchoirs qui ne laissent apercevoir que des yeux étincelants, tenant en main leur inévitable lacet, les excitent et les modèrent tour à tour, pour qu'au moment décisif leur ardeur se change en frénésie et qu'ils puissent franchir au besoin un précipice pour fuir, ou se jeter, pour attaquer, à corps perdu au milieu du danger.

Le voyageur isolé, qui n'a pour bagage sur son cheval que son sarape et sa lance, peut tranquillement passer au milieu d'eux en échangeant un salut amical, s'il ne les connaît pas, mais se bien garder, sous peine de la vie, de témoigner qu'il puisse reconnaître l'un d'eux; il est en sûreté: une proie plus riche leur est promise, et ce n'est pas pour une pareille aubaine qu'ils ont quitté leurs foyers et leur fa-

mille. Puis, une fois leur coup exécuté, après avoir impitoyablement massacré ceux qui ont tenté de faire résistance, ou après avoir traité avec assez d'urbanité ceux qui se sont laissés pacifiquement dépouiller, ils regagnent leur village, en n'oubliant pas dans le partage du butin l'alcade qui leur a signé leur port d'armes, et le curé qui leur donne l'absolution.

Alaman sentait qu'il n'était pas homme à tolérer de semblables désordres quand il aurait en main l'autorité nécessaire pour les faire cesser; d'un autre côté il ne se dissimulait pas les obstacles qu'il rencontrerait pour couper dans le vif un mal qui serait devenu chronique, et cette alternative l'avait fait hésiter à accepter le poste qu'on lui offrait. Toutefois, la partie engagée, il n'était pas homme à reculer; deux ans ne s'était pas écoulés que déjà de notables changements avaient été opérés par l'énergie de son vouloir.

III

Alaman entra au ministère des relations étrangères avec l'idée fortement arrêtée de faire marcher de pair la réforme politique et financière. L'exécution de la seconde devait lui fournir les moyens d'opérer la première, et, pour y parvenir, il ne s'agissait que d'ap-

peler aux emplois les hommes les plus probes. Telle était la corruption apparente, qu'il semblait impossible de les trouver. S'il n'en trouva pas en effet un nombre suffisant en qui la capacité se joignît à la probité, il sut du moins, en utilisant ceux qu'il rencontra, réprimer les concussions des employés qu'il maintint. Par ce moyen, la contrebande fut comprimée; le trésor vit ses coffres se remplir du produit des droits, qui, avant lui, ne servait qu'à enrichir les administrateurs des douanes; et les troupes bien payées, bien habillées, purent devenir un appui pour le gouvernement.

Les dépenses ne dépassaient plus les recettes; l'économie présida aux dépenses du trésor, confié au ministre Mangino; en un mot, sous l'administration d'Alaman, le Mexique se vit converti et organisé en véritable gouvernement, et ce fut la première fois depuis l'indépendance. Le brigandage des grandes routes, du moins entre Mexico et Vera-Cruz, subit le même sort que la contrebande. Des détachements de cavalerie vinrent occuper les principaux repaires; quelques voleurs signalés par leurs exploits furent étranglés (garrotadas) ou fusillés, les autres suspendirent aux murs de leurs maisons leur carabine et leurs lacets jusqu'à des temps plus prospères, tandis que la contrebande, traquée à Vera-Cruz, s'allait réfugier

à Tuxpam. Les voyageurs purent circuler sans crainte que quelque fâcheuse rencontre ajoutât une croix de plus aux croix de meurtre du chemin, et les douaniers préposés au déchargement des navires s'armèrent, bien à contre cœur, d'une sévérité incorruptible.

Des perturbateurs politiques restaient encore à châtier, et dans leur état permanent de récidive, leur châtiment ne devait être rien moins que la mort. Malheureusement pour la tranquillité future du Mexique un homme de cabinet avait à lutter contre des généraux; il est vrai que cet homme avait pour lui l'argent nécessaire pour les atteindre partout où leur cri de guerre retentissait. Santa Anna était en tête, mais à cette époque, sa vie inactive, dans son hacienda de Manga de Clavo, fut son salut, car l'œil d'Alaman était ouvert sur lui, prêt à faire un signe pour le faire arrêter. Les plages brûlantes de l'Océan Pacifique furent d'un faible secours pour Guerrero que l'on fusillait à Oajaca en 1831; Collados et Vittoria partagèrent son sort, sans que le premier pût être sauvé par son frère, alors gouverneur de Mexico, et sans que la qualité de frère de l'ancien président de la république Guadalupe Vittoria pût servir de sauvegarde au second.

A propos de Guerrero et de Picaluga qui le vendit, nous devons rectifier ici une inexactitude dont nous avons été involontairement coupable. Des rensei-

gnements authentiques nous apprennent d'abord que la somme qui lui fut comptée, inscrite de la main même d'Alaman sur les registres de la trésorerie, fut de deux cent mille francs, et en second lieu que Picaluga n'est point mort; on le raya de la liste des citoyens génois, et après s'être fait renégat de sa religion, comme il l'avait été de son honneur, il alla porter son infamie au service de Mahomet.

Tels étaient les importants changements qui avaient lieu au Mexique dans le cours des années 1830 et 1831.

Dès ce moment commença pour ce pays une ère nouvelle; jusqu'alors il n'était arrivé qu'au second degré de civilisation, c'est-à-dire que ses ressources ne consistaient que dans l'agriculture et la vente des bestiaux. Alaman voulut mettre le peuple qu'il gouvernait au niveau des peuples d'Europe, en le faisant manufacturier et industriel. L'industrie ne fleurit qu'au sein de la paix, et la paix était faite. Cette grande question si nécessaire à la prospérité nationale avait été appréciée et mûrie par Alaman. La nature qui s'est complue à doter le Mexique de trois climats différents: brûlant, tiède et froid (par comparaison), qui a donné aux terres de ces trois latitudes une fertilité inépuisable, un ciel toujours pur, des chaînes de montagnes du haut desquelles les eaux pluviales font rouler l'or dans les plaines, où l'argent est plus commun que la

houille; la nature qui a circonscrit entre deux océans son immense territoire, qui l'a rendu propre à toutes les cultures, a oublié de lui donner des fleuves navigables; elle a aussi tellement accidenté le sol qu'on ne peut prévoir comment les chemins de fer pourront le traverser. Le Mexique, en un mot, est privé des voies de communication naturelles qui ont été données comme compensations aux pays moins favorisés. La question industrielle est donc pour lui plus vitale encore que pour tout autre, puisqu'il ne peut exporter ses matières premières jusqu'au littoral des deux mers.

Sur la demande du président du conseil, Alaman pour encourager les essais d'industrie, appliqua une partie des fonds provenant des droits de douane sous le nom de Banque de secours (Banco de avio) à des prêts aux diverses industries du coton, de la laine, du fer, de la soie et du papier. Une autre partie de ces fonds était destinée également à l'achat, en Europe, des machines nécessaires qu'il livrait gratis aux manufacturiers. Ce fut à cette époque qu'il en vint quelques-uns de France, qu'Alaman accueillit comme les autres, et mieux que n'auraient pu le faire supposer son antipathie pour nous et la froideur avec laquelle il salua notre révolution de Juillet, son parti représentant l'aristocratie au Mexique. Cepen-

dant, comme il n'avait en vue que le bien de son pays, il ne fut pas exclusif, ainsi que nous l'avons dit. L'industrie allait donc prendre son essor; la paix était rétablie, les arsenaux étaient garnis de munitions, les droits de douanes régulièrement perçus, les chemins réparés, entretenus, purgés des bandes qui les infestaient: un seul homme encore debout menaçait de jeter au milieu de ce calme général une épée toujours au service de ses caprices, et au moment même où les mesures allaient être prises pour faire expier à Santa Anna ses perturbations passées, la révolution de 1832 (voir Santa Anna) éclata; celui-ci s'empara des fonds que la sage prévoyance d'Alaman avait amassés à Vera-Cruz (2,500,000), et qui malheureusement servirent à renverser l'homme le plus nécessaire à la prospérité du Mexique, en élevant celui qui fut toujours le plus acharné à sa perte. Dans la lutte qui s'engagea entre le général Santa Anna et le gouvernement, et dont on a vu le résultat en janvier 1832, ce fut envain qu'Alaman donna aux généraux qu'il employa les instructions les plus précises, de l'argent et des troupes aguerries, leur impéritie fit échouer tous les plans qu'il avait tracés dans la méditation du cabinet. Le ministre de la guerre, le général Facio, ne fut pas plus heureux; Alaman ne put monter à cheval réparer leurs fautes, et après la capitulation

faite par Bustamente, il disparut subitement de la scène politique, sans que personne pût savoir où il s'était réfugié, ni quel mystérieux asile le mettait à l'abri de l'animadversion du parti victorieux.

IV

Quinze mois après, pendant la présidence de Santa Anna, qui n'ignorait cependant pas les projets arrêtés d'Alaman à son égard, celui-ci reparut à Mexico aussi inopinément qu'il l'avait quitté. Tout ce que l'on put savoir, c'est que, craignant pour sa vie à tort ou à raison, il avait été s'enfermer dans un couvent qui lui avait prêté l'ombre et le silence de son cloître. Ce fut dans cette retraite inaccessible qu'il laissa s'amortir le ressentiment des passions politiques et le secret fut si bien gardé qu'on ignore encore aujourd'hui le nom du couvent qui lui servit de retraite. Isolé complétement des affaires publiques jusqu'en 1837, il recommença à y prendre part quand Bustamente devint président pour la seconde fois. Nous devons dire qu'Alaman obtint dans cette élection le plus de voix après Bustamente, et qu'il ne s'en fallut que de peu qu'il ne fût nommé président lui-même. Son habileté ordinaire sut du reste, dans le partage de

l'autorité, lui réserver la plus large part, et l'on peut citer comme un modèle du genre la position suprême qu'il eut le talent de se créer. La constitution centrale, dite de Taglea, du nom du sénateur qui en avait proposé le plan, avait créé comme troisième pouvoir un conseil du gouvernement (*consejo de Gobierno*) et lui avait assigné de singulières attributions. Ce conseil avait, entre autres droits, celui de donner son opinion sur toutes les lois proposées par les chambres avant que le président n'y donnât sa sanction pour les décréter; il avait encore la faculté d'examiner les lois, soit qu'elles fussent discutées et approuvées par les chambres, soit qu'elles fussent présentées aux chambres par le président ou ses ministres, et de prendre, comme eux, l'initiative en cas de besoin. Ses discussions en outre étaient secrètes, et rien ne transpirait au dehors de ce qui s'était passé.

La présidence de ce conseil d'État fut offerte à Alaman, qui trouva ce poste trop en évidence encore, et qui fit nommer à sa place le général Moran, en se réservant pour lui la vice-présidence. Il fut président de fait, et par l'influence qu'il avait sur le général, et par la mauvaise santé de ce dernier qui lui permettait rarement d'assister aux délibérations.

Il résulta de tout ceci qu'Alaman, qui se rappelait encore avec effroi l'insomnie de ses nuits et l'agitation

de ses jours quand il était ministre responsable, se trouva sans responsabilité aucune, par le secret des discussions, libre de prendre telle mesure qui lui plairait, et investi d'une autorité plus influente dans le gouvernement que les ministres eux-mêmes, qui avaient tout le dégoût et toute la responsabilité des affaires.

Ce coup d'éclat fut la fin de la carrière politique d'Alaman, qui se vit encore, en 1840, arraché par les turbulences de Santa Anna, à la position élevée qu'il occupait, la constitution ayant été anéantie, et le consejo de Gobierno naturellement dissout lors de l'abdication du président Bustamente. Lorsque Santa Anna reconquit pour la seconde fois l'autorité suprême dans Mexico, encore encombré des débris de quelques-uns de ses plus beaux monuments, les bons citoyens duent se voiler le visage; Bustamente s'en vint demander à l'Italie des consolations du malheur de son pays. Alaman ne put se dissimuler que de bien longtemps, il ne devait plus y jouer de rôle public, et il résolut de réaliser par lui-même l'idée de la grande création industrielle qu'il avait cherché à encourager par le Banco de avio.

Il établit donc à Orizaba, ville de l'État de Vera-Cruz, un immense atelier de filature et de tissage de coton; cet établissement, situé dans un pays fertile

et délicieux, le plus avancé dans la culture de la matière première qu'on voulait utiliser, put, au bout de quelque temps rivaliser par l'élégance de sa construction, par le luxe de ses machines, par l'importance de ses produits, avec les fabriques les plus remarquables de l'Europe. Cette nouvelle industrie, créée à grands frais, avait malheureusement pour rivale, presque vis-à-vis de son berceau, à une distance qu'une goëlette bonne voilière peut franchir en deux jours, à la Nouvelle-Orléans, en un mot, une industrie semblable, mais forte, mais puissante, et qui, par le travail des esclaves, l'ancienneté de ses ateliers, pouvait livrer ses produits à un prix infiniment plus bas. Le petit port de Tuxpam, alternativement ouvert et fermé, dans lequel la contrebande, expulsée de Vera-Cruz par Alaman, s'était refugiée, offrait par sa position un excitant irrésistible au désir d'importer au Mexique ces produits des États-Unis.

Les toiles de coton sont presque l'unique vêtement du peuple mexicain, et les états de l'Union excellent dans leur fabrication. Ce n'était pas assez, pour protéger les premiers essais de l'industrie cotonnière d'Orizaba, d'avoir prohibé l'importation des produits des pays voisins, le gouvernement devait encore établir sur toute la côte du golfe une ligne formidable de douaniers.

Il n'en fut rien.

Le gouvernement de Santa Anna, semblable au prodigue et au dissipateur qui dilapide un riche héritage, semblable encore au riche mal aisé qui contracte des emprunts onéreux, fruits de son désordre, tolérait encore parfois le commerce interlope, selon les offres qui lui étaient faites. Tuxpam alors, comme un volcan mal éteint, vomissait sur le littoral des milliers de ballots de coton, que des muletiers apostés enlevaient pendant la nuit, tandis que les goëlettes qui les avaient apportés, ne paraissaient plus à l'horizon que comme une bande d'oiseaux qui s'envolent. Le résultat de cette tolérance coupable fut de placer, tant à Mexico qu'à Orizaba et partout, les industriels découragés dans une situation désastreuse. La filature d'Orizaba fut la première à ressentir les effets de cette concurrence des États-Unis, et cette société dont Alaman était chef fut obligée de suspendre les paiements des nombreux effets mis en circulation, pour représenter les capitaux nécessaires à son exploitation. Cette somme s'élevait à 1,200,000 piastres, soit 7,000,000 de francs. La faillite d'Alaman jeta la consternation dans le commerce mexicain, et les journaux d'Europe s'en préoccupèrent en lui donnant le nom de *Cockerill*[1] de l'Amérique. Il supporta cette po-

[1] Fameux banqueroutier anglais.

sition fâcheuse avec un sang-froid et une indifférence qui lui firent peu d'honneur dans l'esprit public. Les arrangements furent ruineux pour les créanciers. La cession de ses biens une fois faite, Alaman ne s'occupa plus de cette affaire.

Il n'est plus aujourd'hui que simple administrateur des biens du duc de Monteleone. Santa Anna, qui cependant n'ignore pas qu'Alaman l'eût fait fusiller sans pitié s'il avait pu mettre la main sur lui, aux jours de sa puissance, n'a gardé, avec sa bénignité accoutumée, aucun ressentiment de ses terribles intentions; il le consulte même souvent, et il n'y aurait rien d'étonnant à ce que, par ses conseils, il eût procédé aux incroyables mesures fiscales qu'il prit, et qui semblaient le prélude d'une expulsion générale des étrangers, des Français surtout.

En terminant, disons qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître, dans l'homme dont nous venons d'esquisser la vie à grands traits, des talents politiques de premier ordre, une capacité d'homme d'Etat peu ordinaire, une incroyable activité au travail. On doit regretter pour lui que la nature ne l'ait pas jeté dans un moule plus héroïque ou qu'elle ne l'ait point fait naître dans une société plus civilisée où la force du corps ne fasse pas pour ainsi dire, tout le mérite: il aurait pu, au besoin, exécuter les armes à la main ses

savantes combinaisons de cabinet. Le Mexique n'en serait pas aujourd'hui réduit à l'état de caducité précoce où il est tombé. Au reste, le principal défaut du parti qu'Alaman représente a été de n'avoir pu trouver un général capable de commander avec fruit les forces militaires mises à sa disposition, et cette pénurie d'hommes de guerre a été bien fatale au pays. La politique d'Alaman ne s'est jamais non plus distinguée par sa droiture, et on ne peut manquer, en la comparant à sa conduite dans les affaires commerciales, de faire la réflexion que l'improbité politique marche plus souvent qu'on ne pense de front avec l'improbité privée !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Gabriel Ferry et les Révolutions du Mexique, par George Sand. IX

Notice sur la vie et les ouvrages de Gabriel Ferry, par de Bellemare. 1

Expédition de Mina au Mexique. — 1817. 45

El Padre Torrès. — 1816-1818. 95

L'empereur Iturbide. — 1820-1824. 127

Le général Santa Anna. — 1821-1843. 173

Le général Bustamente. — 1829-1842. 207

Don Lucas Alaman. — 1825-1843. 229



